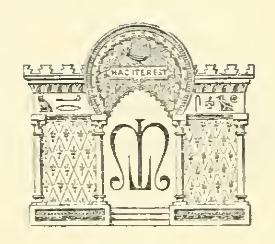


LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME XXXVI



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU

AnF
L7777

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XXXVI

99762
26/11/09

PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1898

CONTES ET LÉGENDES

DE HONGRIE

CONTES & LÉGENDES
DE HONGRIE

PAR

MICHEL KLIMO
Pofesseur au lycée royal de Déva



PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1898

LÉGENDES DIVERSES



LÉGENDES DIVERSES

LES BLASPHÉMATEURS PUNIS

Dans le village de Regéez vivaient autrefois trois frères, avec leurs deux sœurs. La cadette était douce, pieuse et charitable. L'aînée au contraire, était impie et méchante comme l'enfer.

C'était la Fête-Dieu. La sœur aînée qui s'était levée de grand matin, alla frapper à la chambre de ses frères en s'écriant :

— Hors du lit ! Fainéants que vous êtes ! Qu'on se dépêche, et qu'on aille travailler dans la vigne !

— Ma chère, objecta timidement la cadette, c'est aujourd'hui grand jour de fête : la Fête-

Dieu. Ce serait blasphémer contre le Bon Dieu que de travailler aujourd'hui.

— Tais-toi, bavarde, répondit l'aînée en menaçant du poing sa sœur. Mais voyez quelle insolence, continua-t-elle. Ne pas travailler, par exemple ! Rester les bras croisés toute la journée. J'y mettrai bon ordre. Allons, détale vite. Va-t'en dans la forêt me chercher un fagot, et en revenant tu apporteras une cruche d'eau ; puis, à midi, tu porteras le dîner à tes frères, et pendant qu'ils mangeront, tu travailleras dans la vigne et tu couperas un peu d'herbe pour les vaches, entends-tu ? Ah ! Mademoiselle est d'avis qu'il faut chômer. Mais ce n'est pas en chômant qu'on augmente sa fortune. Et maintenant, pars vite, et fais ce que je t'ai dit.

Baignée de larmes, la pauvre jeune fille s'en alla en poussant de gros soupirs. Comme elle traversait la rue, elle entendit sonner la messe, et vit des groupes de jeunes filles endimanchées qui se rendaient à l'église pour assister à la procession.

Tout à coup le père Nicolas, ancien ami de la famille et tuteur des cinq orphelins, l'aborda

en demandant où elle allait ainsi, la cruche à la main. La pauvrette lui raconta ce qui s'était passé à la maison.

— Mais c'est honteux, dit le paysan. Non, je ne souffrirai jamais qu'on t'outrage de la sorte. Tu resteras ici ; nous irons ensemble à l'église ; quant à ta sœur, je me charge de la ramener au Bon Dieu. Ce qui fut dit, fut fait.

On alla à la procession, on dîna en famille chez le père Nicolas, et après-midi on passa le temps à causer avec les voisines. Pendant ce temps-là, la vilaine créature, qui était restée à la maison, pestait contre sa sœur et jurait de la maltraiter à coups de pincettes, quand elle serait de retour.

Comme le dîner était prêt depuis longtemps, la méchante fille, lasse d'attendre, s'en alla elle-même le porter à ses frères. Quand ceux-ci la virent arriver, ils se mirent à l'injurier, en la traitant de sans-cœur qui les laissait mourir de faim.

— Ce n'est pas ma faute, dit-elle. C'est cette maudite fête et la fainéantise de votre sœur cadette qui ont causé le retard.

Et tous de s'écrier en chœur :

— Maudite soit la vaurienne, et maudites soient toutes ces fêtes qu'on nous impose!

Puis ils s'approchèrent pour ôter la corbeille de dessus la tête de leur sœur. Mais au moment où ils allaient y toucher, ils furent changés en pierre tous les quatre.

La cadette qui les attendait tremblante, sur le seuil de la porte, ne les revit plus jamais.

Non loin des ruines de l'ancien château de Regécz, on voit encore de nos jours ce groupe impie changé en pierre, avertissement du ciel qui semble dire :

— Malheur à ceux qui outragent la religion.

(Coll. M. Tompa.)



LA FORÊT ROUGE

La Forêt-Rouge est une de ces contrées pittoresques comme il y en a tant dans la Hongrie du Nord. Le sol entier de la forêt est teint de rouge, grâce à l'argile ferrugineuse. Au milieu de la Forêt-Rouge s'élèvent, en face l'un de l'autre, deux rochers escarpés dont l'un est surmonté d'une croix avec l'image du Christ.

Par une de ces terribles nuits d'hiver où les vents déchaînés, et la fureur de la nature en démence, nous font trembler malgré nous, l'ange de Dieu et le démon se rencontrèrent ; l'un assis au pied de la sainte croix, l'autre sur la cime du rocher qui se trouvait en face.

— Envoyé de l'enfer, dit l'ange de Dieu, que viens-tu faire ici ? Qu'as-tu à espionner sans cesse ? L'enfer ne se repose donc jamais ?

— Moi, fit ironiquement le démon, je n'ai pas besoin de repos ; mais frêle que tu es, c'est toi qui devrais mieux te soigner, et ne point t'exposer aux intempéries.

— J'ai ordre de répandre le règne de Dieu ici-bas, et de rassurer ceux qui chancellent dans leur foi.

— Et moi, j'ai ordre de tendre sans cesse des pièges aux hommes, et de les attirer sur la route fleurie du vice.

Ces mots firent frémir l'ange de Dieu.

— Malheureux ! dit-il, crois-moi : la joie maligne que tu ressens à la vue d'un homme tombé dans le péché n'est rien auprès de celle dont on jouit en faisant le bien. Soulager ceux qui souffrent, essuyer les larmes des malheureux, rendre heureux ceux qui ont perdu tout espoir, c'est là ce qui fait le bonheur. Écoute-moi, Satan ! Si tu es encore capable de penser à faire une bonne action, le bien que tu auras fait écrasera le ver rongeur qui te dévore ; les larmes que tu auras essuyées, éteindront le feu éternel dont tu es consumé. Voyons, as-tu réfléchi ?

Satan eut un sourire infernal, puis feignant d'approuver ce qu'il venait d'entendre, il répondit :

— Ton langage m'a touché, et je suis prêt à faire le bien.

L'ange de Dieu, qui avait examiné attentivement son ennemi, lui dit :

— Vois-tu là-bas, dans l'éloignement, ces deux pauvres voyageurs qui ont tant de peine à avancer ? L'un meurt de faim et l'autre est tout transi de froid. Va vite sauver ces deux vies, avant qu'il soit trop tard. Voici deux paquets. Dans celui-ci, j'ai mis du pain pour l'homme qui a faim, dans celui-là, du feu pour celui qui a froid.

L'instant d'après Satan partit. Il eut bientôt rejoint le malheureux qui se traînait tout engourdi par le froid le long de la route, et lui jeta le pain ; repartant ensuite, comme le vent, il remit le feu à celui qui mourait de faim.

Revenu sur la cime du rocher, il éclata de rire, et s'écria d'un ton plein d'ironie :

— Vous voilà dupés tous les trois. Je viens de faire un coup de maître, qui, — j'en suis sûr, — me vaudra les félicitations les plus chaleureuses, et excitera la jalousie de tout l'enfer.

— Tout doux ! répliqua l'ange de Dieu, qui avait prévu la malice de son noir compa-

gnon. J'ai changé les paquets, et ta main maudite a fait le bien sans le vouloir. Vois-tu làbas ce feu, auquel les voyageurs épuisés se réchauffent ? Tous les deux sont sauvés.

Satan poussa un sifflement sinistre, et plein de fureur, se jeta sur l'ange de Dieu. Mais celui-ci embrassa la croix, et le démon resta impuissant.

Alors l'ange s'empara d'une branche d'arbre, qui fut aussitôt changée en un glaive flamboyant. Il poursuit le malin et l'accable de coups, si bien que la montagne ne tarde pas à être teinte tout entière du sang de Satan.

Selon la légende, le démon n'a jamais remis le pied dans cette contrée, il n'y peut revenir tant que le sol en sera teint de son sang.

(Coll. M. Tompa.)



MOHOS

Grâce à son activité infatigable, le père Nicolas avait amassé une fortune respectable. Il vivait heureux, entouré de ses fils et de ses petits-enfants. Rien ne manquait à son bonheur. Mais un jour, il lui sembla voir que ses fils étaient en proie à quelque inquiétude. Il les étudiait donc, et fit si bien qu'il finit par découvrir la cause de leur préoccupation : ils songeaient au partage de la fortune du vieillard.

Sans faire semblant de rien, le père profita d'un moment où ils étaient tous ensemble, et leur tint ce discours :

— Mes chers enfants, grâce à la bonté divine, qui a bien voulu bénir notre travail assidu, nous voilà à notre aise. Mais croyez-moi, ce que je préfère à tous les biens de la terre, c'est cette concorde dans laquelle nous avons vécu jusqu'à présent. Aussi vous prié-je de ne jamais vous désister de ce trésor. Quand je serai mort, restez ensemble, je vous

en conjure, et songez que, les trois quarts du temps, ce sont les partages qui amènent la discorde et la haine dans les familles.

Touchés par les paroles persuasives du vieillard, les fils promirent d'être sages, et de ne plus songer à se séparer.

Quelque temps après, le père mourut. Aussitôt l'envie de partager la fortune renaît dans leur cœur. On y procède, et voilà bientôt la fortune partagée.

Restèrent encore six gros bœufs, que chacun voulait posséder. Enfin l'un d'entre eux dit :

— Si vous m'en croyez, nous conduirons paître les bêtes sur le plateau de Mohos ; nous y avons chacun un petit pré. Je propose que les six bœufs soient à celui sur le pré de qui ils se reposeront à midi.

D'accord ! s'écrièrent les autres. Comme s'ils avaient compris ce qu'on venait de résoudre, les bœufs s'élancèrent paître sur la pente de la montagne.

Vers midi, toute la parenté courut à la recherche des bœufs. Un beuglement plaintif se fit entendre de loin.

Arrivé sur le plateau, on trouva le pré

changé en un marais d'où sortaient encore les cornes des bœufs, qui venaient de se noyer.

Tristes et silencieux, les héritiers retournèrent chez eux, résolus cette fois de vivre ensemble, et de suivre les conseils de leur père. Aussi ne tardèrent-ils pas de s'apercevoir de la bénédiction de Dieu.

Toutes les fois qu'on entend gronder le vent du côté de Mohos, les habitants des environs disent :

— Voilà les bœufs du Mohos qui beuglent; quelqu'un va mourir, il y aura un partage.

(Coll. M. Tompa.)



DIOSGYŒR

Là, où s'élève aujourd'hui la ville florissante de Diosgyœr, vivait autrefois, au sein d'une petite famille heureuse, un chasseur nommé Paul Dios. Devant la modeste chaumière, se trouvait un énorme noyer dont la récolte était toute la fortune de ces pauvres gens.

Par une belle soirée d'été, toute la famille se reposait sous le noyer. Maître Paul, qui était absorbé dans une rêverie, rompit enfin le silence, et dit en soupirant :

— Mon Dieu, combien je serais plus heureux si j'avais beaucoup, beaucoup d'argent!

La femme, qui ne comprenait rien à ce changement subit dans le caractère de son mari, lui dit :

— Qu'est-ce qui te prend, mon ami ?

— Ne sommes nous pas bien ici? C'est blasphémer contre le Bon Dieu que de te plaindre, comme tu fais.

— Tiens, poursuivit maître Paul, vois-tu ce vaste pays inculte? Les collines sont désertes,

personne ne laboure ces champs, qui rapporteraient si bien. Oh ! si je pouvais peupler ce pays ! Là, sur la cime de cette montagne, s'élèverait un beau château; ici, dans la vallée, je ferais labourer les champs de blé; sur la côte de la rivière, il y aurait de belles vignes ; j'établirais des moulins; enfin je ferais de cette belle contrée une source intarissable de richesse.

Cela dit, le mari se leva et disparut bientôt dans la forêt, où il erra longtemps en proie à une inquiétude et un mécontentement dont il ne pouvait se rendre compte. Vers minuit, il se coucha accablé par le sommeil, et s'endormit profondément. Dans son rêve, il vit venir à lui un vieillard qui lui dit : — Ta demande s'accomplira, mon ami. Va à Nagyvarad, et restes-y trois jours sur la grande place.

Dès qu'il se réveilla, maitre Paul se mit en route pour la ville indiquée, où il arriva au bout de trois jours. Il alla se poster sur la grande place, comme le lui avait enjoint le vieillard. Il y trouva des groupes de journaliers, qui s'y rassemblaient chaque matin pour aller au travail.

Tout à coup, il vit se dégager de la foule un homme à barbe blanche, qui se dirigea vers lui.

Maître Paul faillit tomber à la renverse. C'était le même vieillard qui lui avait apparu dans son rêve. Mais au lieu de lui offrir le trésor promis, le vieillard l'aborda ainsi :

— Veux-tu venir travailler dans ma vigne, je t'offre un franc par jour.

Maître Paul désappointé lui fit signe que non.

Le lendemain matin, le vieil homme vint encore inviter Paul à venir travailler dans sa vigne.

Tout honteux, Paul lui dit :

— C'est que j'attends quelqu'un.

Le surlendemain, le maire de la ville ne voulant plus garder l'incognito, se répandit en invectives contre le malheureux Paul, et le traita de rien qui vaille, et de vagabond.

Humilié, Paul avoua son tort, et, pour s'excuser, il raconta au maire l'histoire de son rêve. Le vieux Monsieur en rit jusqu'aux larmes, puis il dit :

— Niais que tu es, mon ami ! Le moyen de se laisser duper ainsi par un rêve ! Si tous nos rêves s'accomplissaient, je serais riche

depuis longtemps. Sache que, moi aussi, j'ai fait un pareil rêve; trois fois de suite j'ai rêvé que loin d'ici, vers le Nord, au milieu de vastes forêts, il y a une chaumière habitée par un certain Paul Dios, et que sous un énorme noyer, qui se trouve devant sa porte, il y a trois cuves toute pleines d'or. Mais, plus sage que toi, je me suis moqué de mon rêve, et pour terminer, dit-il en plaisantant, je t'abandonne ce trésor; tu n'as qu'à y aller.

Paul s'inclina, et en proie à un nouvel espoir fiévreux, il partit au plus vite. Arrivé à la maison, il envoya chercher quelques habitants du village prochain; on abattit le noyer, mais de trésor, on n'en trouva point.

Mais il n'en découvrit pas moins le trésor caché. On se mit à labourer la terre; peu à peu la contrée se peupla, et Paul finit par en faire un centre d'agriculture et d'industrie. Les ruines du château qu'il y fit bâtir, sont les derniers restes de l'état sauvage de cette contrée.

(Coll. M. Tompa.)



L'ARGENT DE PIERRE POKY

Les eaux thermales de Bajmocz (département de Nyitra), étaient autrefois d'une force curative miraculeuse. Chaque année, des milliers de malades y affluaient, et tous y recouvrèrent leur santé.

Il y a bien des siècles, c'est un certain Pierre Poky qui était le propriétaire du bain. C'était un homme avide d'argent, et ne songeant qu'à s'enrichir de plus en plus, quitte à écorcher les étrangers. Il supprima donc l'usage qu'on avait eu jusque-là, de mettre les eaux gratis à la portée des pauvres qui ne pouvaient pas payer.

Or, un jour que les riches se livraient à un splendide festin, survint un pauvre malade qui avait de la peine à traîner ses membres paralytiques.

— Ote-toi de devant nous, lui cria brusquement le propriétaire, et ne viens pas dégoûter ces seigneurs par l'aspect de ton corps infirme.

— De grâce, je ne demande qu'à me bai-

gner dans le fossé où découle l'eau qui a déjà servi.

— Va-t'en, te dis-je. Si tu es malade, va te placer dans un hôpital, dit le cruel Poky, et il chassa à coup de cravache le pauvre mendiant.

Mais le châtiment du ciel ne fut pas long à venir. Le lendemain matin, il n'y avait pas une goutte d'eau dans les sources : elles étaient taries comme par enchantement.

Un silence sinistre remplaça le joyeux bruit de la veille, et saisis d'une peur superstitieuse, les étrangers se sauvèrent au plus vite. Le soir l'établissement était désert. Un seul être vivant errait dans les avenues, se déchirant les cheveux, et murmurant de temps à autre :

— Que d'or j'aurais pu amasser encore !

Puis prenant, tout à coup, un air de joie maligne :

— N'importe, s'écria-t-il, qui que ce soit qui ait fait le coup, il n'a pas réussi à me désoler, car j'ai là-haut de l'argent bel et bon, dix sacs tout plein de beaux écus.

Là-dessus il s'élança vers sa chambre, et alluma une bougie pour jouir de la vue de ses

ducats. Mais comme il ouvrit les sacs, il fut comme pétrifié: son or était changé en cailloux. Il poussa un hurlement farouche, et jetant par la fenêtre le contenu de ses sacs, il s'enfuit dans les ténèbres.

Personne ne l'a plus revu jamais.

Bientôt après cette expiation, les sources de Bajmocz se sont rouvertes. Les cailloux y sont encore, et les habitants des environs les appellent : L'argent de Pierre Poky.

(Coll. M. Tompa.)



LA CAVERNE SONORE

Dans les environs de Torna, il y a une caverne, nommée : « caverne sonore, » à cause de l'agréable écho qu'elle renvoie.

Un jour, une jeune paysanne gaie comme un pinson, et belle comme le jour, alla cueillir des cornouilles dans les montagnes.

Tout à coup elle entendit une voix lui dire :

— Belle enfant, les cornouilles sont-elles mûres ?

— Non, étranger, elles sont vertes ici. Mais là-haut, sur la cime de la montagne, elles sont toutes rouges. Si vous voulez, je vais vous y conduire.

— Je veux bien, dit l'étranger, et il suivit sa belle conductrice.

Avant que le soir fût venu, la corbeille était pleine de baies rouges.

L'étranger remercia la jeune fille, et lui donna une bague précieuse en lui disant :

— Prends cette bague, mon enfant, et souviens-toi qu'elle pourra un jour te porter bonheur.

Là-dessus il s'en alla.

Mais la belle bague fit naître le soupcon dans le cœur du fiancé de la jeune paysanne. Elle avait beau pleurer toutes les larmes de ses yeux, et l'assurer qu'elle n'a pas cessé, un seul moment, de lui être fidèle, le jeune homme déclara qu'il s'en irait pour ne plus revenir jamais. La jeune fille effrayée par cette menace, jeta la bague dans la fontaine, et suivit en pleurant son fiancé, qui avait pris le chemin des montagnes. Arrivé près de la caverne sonore, le jeune couple brouillé s'arrêta un moment.

Dans sa désolation la jeune fille s'écria : « Noble étranger, qui m'as donné cette bague maudite, viens attester mon innocence. »

L'instant d'après, l'homme mystérieux parut. Après avoir appris ce qui s'était passé, il eut un sourire bienveillant, et quelques instant après, voilà nos deux fiancés raccommodés.

Tous les trois s'en retournèrent pour regagner le village voisin. A leur arrivée, les gros bonnets vinrent rendre hommage à l'inconnu, qui était le roi lui-même.

La noce du jeune couple fut célébrée le même jour.

Tout en causant avec la jeune mariée le roi lui dit :

— Je t'avais bien dit que ma bague te porterait bonheur.

Le mari fut anobli, et il fut le père d'une race qui, pendant bien des siècles, était riche et puissante.

(Coll. M. Tompa.)



LA FEMME DE PIERRE

Le fils du seigneur de Lipocz s'était égaré dans la forêt. Un orage terrible éclata, et le fit sauver dans le petit village situé au pied de la montagne, sur la cime de laquelle s'élevait le magnifique château de son père. Pour se mettre à l'abri du mauvais temps, le jeune homme alla frapper à la porte d'une chaumière, habitée par un vieux paysan et sa fille, belle comme un astre. Après lui avoir souhaité la bienvenue, ils l'invitèrent à partager avec eux leur modeste souper, et on resta ainsi ensemble, en attendant que l'orage fût passé.

Enchanté par la beauté angélique et le noble cœur de la fille du vassal de son père, le jeune homme rentra le cœur gros, et en proie à une préoccupation continuelle. Désormais, son cœur ne renfermait plus qu'un seul désir : celui de gagner l'amour de la jeune paysanne. Mais la seule idée de révéler à son père le secret de son cœur, le fit frémir.

Le vieux seigneur, qui s'était aperçu des fré-

quentes visites que son fils rendait à son vassal, l'en gronda, et lui fit observer qu'un jeune seigneur ne doit jamais s'abaisser ainsi. Puis brisant là, il lui dit :

— Nous avons une affaire bien plus importante à traiter ensemble.

— Je suis vieux. La mort ne tardera pas à venir me réclamer, et comme je ne voudrais pas m'en aller avant de te voir heureux au sein d'une petite famille, je t'ai choisi une fiancée, et j'entends que tu te maries au plus vite.

Le pauvre jeune homme resta comme pétrifié, mais, sans y prendre garde, le père fixa le jour de la noce.

Quelques mois s'étaient écoulés. Là-haut, dans les salles du château, les invités de la noce se livraient à la joie, et au milieu du festin, se promenait, pâle comme un spectre, le jeune seigneur, tandis que la jeune paysanne prenant son enfant dans les bras, s'élança, à travers la vallée, sur la cime du rocher qui s'élevait en face du château.

Elle jeta un dernier regard vers les fenêtres du château, puis embrassant une dernière fois son enfant, elle allait se précipiter dans

l'abîme. Mais, en ce moment, elle fut changée en pierre.

A minuit, le jeune marié disparut d'au milieu des danseurs. On ne l'a plus revu jamais.

Le nom de l'ancien maître du château de Lipocz est tombé en oubli depuis bien des siècles, mais les ruines du château y sont encore, ainsi que la femme de pierre, tenant l'enfant dans ses bras.

(Coll. M. Tompa.)



LA BELLE DORINE

Près de Szepesvaralya, sur la cime d'un rocher, des mains inconnues avaient construit un château. Dans les temps de guerre c'était, à n'en pouvoir douter, un centre du droit manuaire.

Mais les orages passés, le calme et le silence se rétablirent dans le château sur lequel il nous est resté la légende que voici :

Il y a bien des siècles, ce château se trouvait en la possession d'un homme connu pour sa grande méchanceté. Un jour, ce seigneur donnait une grande fête à ses amis. Pendant le festin les vieillards s'amusaient à se raconter leurs exploits, tandis que les jeunes gens se livraient à une joyeuse danse.

Parmi les danseuses se trouvait Dorine, la fille d'un vassal. Elle était pleine de charmes, et d'une beauté rayonnante.

Aussi le seigneur ne la perdait-il pas de vue, et un feu sinistre se peignait sur son visage. Vers minuit, lorsque les invités se dis-

posaient à partir, le maître du château donna tout bas un ordre à deux de ses domestiques. Les invités se hâtèrent de regagner leurs logis, et personne ne s'aperçut de l'absence de la belle Dorine, restée prisonnière dans la grande salle.

A peine le château fut-il redevenu silencieux, que le seigneur à l'aspect sinistre pénétra dans la salle, et proféra quelques paroles qui firent monter le rouge au visage de la pauvre jeune fille. Mais, prête à se donner la mort plutôt que de permettre que le monstre la touchât d'une main criminelle, elle s'élança sur le bord d'une des fenêtres, qui se trouvait ouverte, et se précipita dans l'abîme.

Selon la légende, elle fut sauvée par un miracle du Bon Dieu, et n'eut qu'une légère blessure au petit doigt de la main gauche.

Aujourd'hui encore, les habitants des environs vous montrent, avec une sainte horreur, la fenêtre par laquelle s'était sauvée la belle Dorine.

(Coll. Michel Tompa.)



LE GOUFFRE

Près de Szatmar (Hongrie du Nord-Est), à quelques pas du rivage de la Szamos, il y a dans le sol une enfonçure profonde qu'on appelle « gouffre » tout court. Personne n'ignore la légende qui s'y rattache.

Il y a longtemps, bien longtemps, deux hommes vivaient dans le village voisin. L'un était riche, orgueilleux et avide du bien d'autrui. Jamais on ne lui a vu donner l'aumône à personne. L'autre au contraire était pauvre, mais il vivait selon Dieu, et était aimé de tout le monde. Ils étaient voisins, et avaient chacun de grands enfants.

Or, un jour le riche apprit que la fortune avait souri à son voisin dont le fils a réussi à obtenir pour fiancée la plus vertueuse, et la plus belle fille du village.

Le méchant voisin crevait de dépit, et n'eut, à partir de ce moment, qu'une seule préoccupation : celle d'éblouir par son or la mère de la jeune fille, de faire échouer le mariage, et

de fiancer la jeune fille avec son fils à lui. Il y réussit. Et tandis que, dans sa joie maligne, il jubilait de son triomphe, deux cœurs aimants mouraient secrètement de chagrin.

Mais sa méchanceté ne s'arrêta point là. On était au mois de juillet. La moisson terminée, tout le monde engrangeait son blé. Le riche s'était dépêché d'être le premier à engranger le sien. Le lendemain, le pauvre se rendit dans son petit champ avoisinant celui du riche pour engranger, lui aussi, le fruit de ses sueurs. Mais quel ne fut pas son effroi lorsque, au lieu de ses gerbes soigneusement entassées, il ne trouva que quelques poignées de blé éparses dans le champ !

« C'est mon voisin qui a fait le coup, se dit-il, et j'aurais beau porter plainte, sa raison serait la meilleure. Mais le Bon Dieu ne m'abandonnera pas, » conclut-il en soupirant.

Le temps du labourage arriva. Le pauvre homme mit ses deux bœufs devant la charrue, et s'en alla labourer son petit champ.

Au moment qu'il y arriva, le riche venait de finir de labourer.

Pour le coup, le pauvre ne put plus se contenir :

— Misérable ! s'écria-t-il ; non content d'avoir rendu malheureux à jamais mon fils chéri, et de m'avoir insolemment enlevé le pain de cette année, tu viens me voler le petit champ qui me nourrit.

— Tu déraisonnes, mon ami, répliqua l'autre. Je veux à jamais être disgracié du ciel, si je t'ai enlevé une seule gerbe. Et quant à cette terre, il y a folie à prétendre qu'elle est à toi, et je veux être englouti par la terre, si ce champ ne m'appartient pas.

A peine eut-il proféré ces paroles, que le sol s'ouvrit et les engloutit, lui, son fils, ses bœufs et sa charrue.

Cette légende se raconte de père en fils, comme un avertissement salutaire.

(Coll. M. Tompa.)



LE GNOME
OU CE QUI CAUSE NOS MALHEURS

Dans les sombres entrailles de la terre, entouré d'énormes tas d'or et d'argent, était assis le génie gardien de ces trésors.

« Que je suis malheureux! disait-il d'une voix plaintive; enfermé dans cette morne solitude, et sans espoir de pouvoir jamais sortir, me voilà depuis des milliers d'années, condamné à garder ce froid trésor, que j'échangerais volontiers contre un rayon de soleil, ou la petite fleur. »

En ce moment des coups de bêche se firent entendre au-dessus de sa tête.

« Encore des chercheurs de trésors, s'écria-t-il, des fainéants, qui ne pensent qu'aux plaisirs et aux biens terrestres! Oh! comme je les plains d'adorer ce vil métal, qui ne peut que les perdre à jamais! Mais faisons un essai, et voyons quel usage ils feront de ce que je leur aurai donné. »

Et prenant l'herbe qui brise les montagnes,

il eut bientôt pratiqué, grâce à elle, un passage souterrain à travers lequel il invita à entrer auprès de lui les chercheurs d'or, au nombre de trois. La vue des richesses immenses, fabuleuses, qu'ils avaient sous les yeux, éblouit ces derniers. Le gnome leur donna autant d'argent qu'ils purent en emporter; puis, les ayant engagés à revenir, quand il leur en faudrait encore, il les congédia.

Bien plus tôt que le génie ne l'eût pensé, l'un d'entre eux reparut.

— Eh bien, lui dit l'esprit, le trésor que je t'ai remis, à quoi a-t-il passé?

— L'argent que tu m'as donné, je l'ai encore, lui répondit son interlocuteur; je n'y ai pas même touché. Un solide coffre-fort le renferme. J'eus, tout d'abord, l'idée d'employer cette somme à me vêtir et à me nourrir convenablement, à secourir les pauvres, à délivrer mon fils, esclave et maltraité au delà des mers. Heureusement je me suis ravisé, j'ai gardé tout l'argent, et je viens t'en demander encore.

Le gnome eut un sourire dédaigneux, et il répondit :

— Tu es un misérable! Ce n'est pas à nour-

rir l'avarice que j'emploierai mon or. Hors d'ici, au plus vite, et n'essaie plus de reparaître en ma présence.

Au bout de quelque temps, le second arriva. Interrogé, à son tour, sur l'usage qu'il avait fait de ses richesses, il dit :

— Puissant esprit, je suis au bout de l'or que tu m'as prodigué. Je l'ai employé à mettre à l'épreuve les humains, ainsi que leurs vertus tant vantées, qui, j'ai fini par m'en convaincre, ne sont que des bulles de savon. Grâce à mon or, j'ai vu souffrir les justes, et triompher les méchants ; j'ai vu le frère tuer son frère, et se constituer faux témoin contre son père. J'ai vu des caractères tenus pour absolument sûrs se laisser corrompre, et des hommes qu'on citait pour leur patriotisme, devenir traîtres à leur pays ; j'ai vu l'amour se changer en haine ; partout enfin, grâce à mon argent, le vice a triomphé. Et, bien qu'ayant répandu le mal à pleines mains, je n'en reste pas moins aimé et respecté. Mais je dois poursuivre et achever mon œuvre, car il m'est désormais impossible de m'arrêter ; je viens donc te demander de l'or, afin de pouvoir continuer...

— Monstre! s'écria le gnome. Ote-toi de devant mes yeux, et sois maudit, et dans cette vie, et dans l'autre.

Lorsque, plus tard, le troisième chercheur d'or entra auprès de lui, l'esprit, sans même le questionner, lui cria :

— Va-t'en, ou crains que je ne t'assomme. Je vois maintenant que l'argent est un bon serviteur, mais le pire des maîtres.

— Aussi ne venais-je pas pour t'en demander, dit le chercheur de trésors. Au contraire, je te rapporte celui qui m'est resté. Pauvre, je vivais heureux; riche, j'ai appris à détester le genre humain. En quittant ce lieu-ci, chargé de trésors, je jouissais d'avance du doux plaisir que j'aurais à faire du bien. Hélas! que je me suis trompé! Tous mes bienfaits n'ont fait que des ingrats! Que de larmes j'ai essuyées, que de souffrances j'ai soulagées, que d'affamés j'ai rassassiés! Et après cela, que m'est-il arrivé? Ceux que j'avais secourus et consolés, aussitôt leurs souffrances passées, se sont détournés de moi, et m'ont payé de la plus noire ingratitude.

J'ai trouvé un petit enfant qu'on avait ex-

posé. Je l'ai recueilli, élevé et aimé, comme si j'avais été son père : devenu homme, voilà qu'un jour, avide de ma fortune, il s'oublie jusqu'à empoisonner secrètement ma boisson.

J'ai donné des sommes énormes pour des œuvres de bienfaisance; puis, un beau jour, on vient m'accuser en disant que l'origine de ma fortune était plus que suspecte. On m'arrête, on me fait subir toutes sortes de mauvais traitements et d'outrages; on me jette blessé sur le bord du chemin, et l'hôpital que j'avais fondé, refuse d'accorder un asile à mon pauvre corps mutilé.

Et pour finir cette lugubre histoire, une veuve qui, sans moi, serait morte de faim avec ses sept enfants, au lieu de témoigner en faveur de mon innocence, dont elle était cependant convaincue, me laisse condamner à mort comme sacrilège.

— Voilà assez d'horreurs, s'écria le gnome. A l'avenir, je le jure, j'empêcherai à tout jamais les hommes de se servir de mon or pour faire le mal.

L'instant d'après, la terre engloutit le génie et toutes ses richesses, qui désormais furent inaccessibles aux chercheurs de trésors.

(Coll. M. Tompa.)



LITAVA

Le château de Litava, quoique entièrement tombé en ruines, annonce un ancien repaire de brigands. Au pied du rocher escarpé, est situé le paisible petit village de Litava, dont les habitants pieux se racontent, avec une sainte et mystérieuse horreur, une légende. Un tableau d'autel, peint sur bois, gardé autrefois dans la chapelle du château et transporté, vers le milieu du siècle passé, dans l'église du village, représente une horde sauvage qui, du haut d'un rocher, précipite dans l'abîme un vieux prêtre. Le malheureux tombe sur le fer de lances plantées dans le sol. Voici l'explication populaire de cette scène farouche :

Après la fameuse bataille de Sajo, les Tartares envahirent toute la Hongrie. Partout, où ils avaient passé, on ne voyait que villes et villages incendiés, et des traces d'horribles massacres. Une de ces hordes barbares vint piller les environs de Litava. A leur approche, ce fut un sauve-qui-peut général. Seuls les

vieillards, les enfants et les infirmes étaient restés dans le village, ayant en tête leur vieux prêtre, qui les avait rassemblés et était allé avec eux se réfugier dans l'église. Les Barbares, après avoir mis le feu au village, s'en vinrent rôder autour de l'église. Debout à une des fenêtres de l'édifice, le prêtre s'efforçait de faire comprendre par des gestes que les réfugiés étaient tous des malheureux, qui imploraient leur grâce. Là-dessus, les Tartares lui tendirent une espèce de lettre à gros cachets, lettre extorquée sans doute à quelques-unes de leurs victimes, dans laquelle le curé du village voisin attestait que les Tartares traitaient humainement tous ceux qui se rendaient. Les malheureux ajoutèrent foi à la lettre, et ouvrirent la porte. Après avoir pillé l'église, et voyant qu'il n'y avait pas, parmi les Hongrois, un seul homme propre à devenir leur esclave, les féroces Tartares résolurent de les massacrer tous. Mais sur la proposition de l'un d'entre eux, ils consentirent à faire grâce à ceux qui abjureraient la foi chrétienne. Le vieux pasteur, à qui on avait fait subir des tortures indicibles, déclara hautement que, ni

lui, ni aucun des siens, ne se laisseraient jamais aller à outrager ce qu'ils avaient de plus sacré au monde. Puis, s'adressant aux siens, « Courage, mes frères, dit-il, Dieu ne nous abandonnera pas. »

Là-dessus, les ennemis traînèrent les pauvres victimes jusqu'au haut du rocher, pour les précipiter dans l'abîme, sur le fer des lances.

— Voyons, hurla un des Barbares, ce que ton Dieu pourra faire pour toi.

Et il poussa le prêtre dans l'abîme. Mais, oh miracle! Comme enlevé par une main invisible, le saint homme disparut.

Saisis de frayeur, les Tartares prirent la fuite, comme emportés par un tourbillon. Les chrétiens s'agenouillèrent pour rendre grâce à Dieu de les avoir si miraculeusement sauvés. Le vieux prêtre, dans sa chute, était resté accroché aux broussailles, et lorsqu'il reprit ses esprits, ses cris plaintifs attirèrent ses paroissiens, qui le sauvèrent à l'aide de cordes et d'échelles.

Bien des siècles se sont écoulés depuis.

L'implacable cours du temps, qui emporte tout, n'a pu effacer le souvenir de cette pieuse légende qui, de père en fils, est parvenue jusqu'à nous.



BECZKO

Au commencement du XVe siècle vivait dans la Hongrie du Nord un noble Polonais, nommé Stibor. En récompense de ses longs services dans l'armée, le roi Sigismond lui a fait don de tout le terrain compris dans la vallée du Vag. Dans ce vaste territoire, il régnait en roi, tyrannisant ses sujets, pour lesquels il était un véritable fléau.

Un jour, en revenant de la chasse avec ses gens, il se reposa en face d'un rocher, dont les pentes étaient si escarpées, qu'il paraissait impossible de les gravir. Parmi les gens du tyran se trouvait son bouffon, nommé Beczko. Égayé par les saillies du bouffon, Stibor déclara qu'il était tout disposé à remplir le désir de chacun des assistants. Aussi se dépêcha-t-on de profiter de cette bonne occasion, et chacun forma un souhait.

Quand ce fut le tour du bouffon, il montra du doigt le rocher d'en face en disant : « Je

désire que tu me fasses bâtir un château au sommet du rocher que voilà ! »

Tous les assistants partirent d'un éclat de rire et l'un d'entre eux dit :

— C'est le fait d'un fou de demander l'impossible.

— L'impossible? s'écria Stibor avec colère. D'abord, il n'y a rien qui me soit impossible; puis, je ne dois pas manquer à ma parole. Dans un an, il y aura ici un château que j'appellerai le château de Beczko.

Le jour même, il fit publier dans tout le pays les ordres concernant la construction. Hommes et femmes, enfants et vieillards, tous furent poussés au travail avec une grande brutalité. Mais, malgré tous les efforts et les procédés violents, il n'y avait pas d'apparence que l'édifice fût achevé au terme voulu. Ce que voyant, le seigneur Stibor ordonna qu'on arrêtât tous les voyageurs qui passeraient dans la vallée, et qu'on fît travailler leurs gens huit jours pleins. Pendant ce temps, les seigneurs et les dames étaient logés et nourris dans la maison de Stibor.

Le château, qui avait coûté tant de larmes et

tant de malédictions, se trouva achevé à la date promise.

Mais le site, si pittoresque, la forteresse à l'abri de toute attaque, plut tant au tyran, qu'il résolut d'en faire sa propre résidence. Quant au bouffon, il le dédommagea en lui donnant un de ses autres châteaux.

La nouvelle demeure royale n'avait pas sa pareille dans tout le pays. Le parc foisonnait de gibier; dans le jardin abondaient les plantes exotiques les plus rares ; les cascades et les fontaines, toutes plus belles les unes que les autres, en faisaient un séjour délicieux. L'intérieur du château aussi était aménagé avec un luxe princier.

Stibor avait un fils unique, dont les fiançailles avec une princesse de Bohême devaient être célébrées dans le château.

Plus de deux cents invités, l'élite de la noblesse bohémienne, arrivèrent le jour de la solennité. On resta plusieurs mois ensemble, et ce n'était, pendant tout ce temps-là, que fêtes, chasses, tournois et festins.

Lors d'un de ces banquets, un des chiens favoris du maître se précipita dans la salle. La

pauvre bête avait la patte cassée, et poussait des aboiements douloureux.

Stibor lança un juron terrible, et ordonna d'amener celui qui avait osé frapper son chien.

C'était un vieillard, qui était, depuis quarante ans, au service de la famille. Il avait eu le malheur de frapper trop fort l'animal, qui s'était jeté sur un pauvre mendiant sans défense.

— C'est égal, dit le monstre, plein de fureur, qu'on prenne ce vaurien, et qu'on le jette dans l'abîme du plus haut du rocher.

En vain, les invités intervinrent-ils, en vain les autres domestiques implorèrent-ils la grâce du maître, en vain les enfants du vieillard s'agenouillèrent-ils en pleurant, rien n'y fit. Stibor fut inexorable.

Alors, le vieillard qu'on emmena, s'arrêta un moment, et s'écria :

— Écoute les dernières paroles d'un condamné ! Je t'assigne devant le Juge éternel ! Dans un an, jour pour jour, tu comparaîtras devant lui, pour rendre compte de ton assassinat d'aujourd'hui.

Stibor eut un sourire dédaigneux. Il ne croyait pas que les paroles du vieillard dussent

s'accomplir; et pourtant le sang des innocents crie vengeance au ciel.

Il y avait un an, jour pour jour, que ces faits s'étaient passés. Stibor était à table avec plusieurs de ses amis. Vers la fin du repas, échauffé par les liqueurs, il sortit pour prendre l'air dans le parc. Accablé de sommeil, il se coucha sur le gazon, près d'une source claire. Mais à peine se fut-il endormi, qu'un serpent venimeux se glissa près de lui et lui dévora les yeux.

Dans sa douleur, l'homme monstrueux se mit à courir en poussant des rugissements de bête fauve; dans sa course folle, il arriva juste à l'endroit d'où il avait fait précipiter son vieil et fidèle domestique.

Un cri déchirant se fit entendre : Stibor était englouti dans l'abîme.

Il y a longtemps que le château de Beczko, autrefois si splendide, est tombé en ruines, mais la légende nous a fidèlement gardé la mémoire des scènes cruelles qui s'y sont passées.



DÉVA ET SA LÉGENDE

Pareil à un donjon romain, le château de Déva s'élève au milieu de la vallée du Maros, sur la cime d'un mont en forme de cône, haut de 400 mètres environ. Il y a mille ans, lors de leur invasion, les Hongrois l'ont trouvé comme un reste des anciens mondes dace et romain. Après avoir, pendant plus de neuf cents ans, servi de séjour aux voyvodes, et à bien d'autres seigneurs, le château se trouva en 1800, en la possession du fisc. A cette époque, le comte Mitrovszky, commandant de place, fit vendre les portes et les fenêtres du château, qui cessa ainsi d'être une habitation humaine. Mais le roi François II, lors de sa tournée en 1817 en Transylvanie, fut tellement charmé du site pittoresque de Déva, qu'il ne recula pas devant la somme de 440.000 francs que réclamait sa restauration. Lors de la guerre d'indépendance (le 19 août 1849), un espion autrichien, ancien surveillant de la mine pratiquée dans le rocher, fit sauter le

château. Toute la garnison hongroise périt sous les décombres.

L'origine de ce château se perd dans la nuit des temps ; il ne nous en est resté qu'une légende; la voici :

Il y a longtemps, bien longtemps, trois fées, Déva, Kalan et Arany, demeuraient paisiblement dans leur château, situé dans une petite île que forme la rivière Maros, tout près de Déva.

Mais lasses de ce séjour étroit et uniforme, et désireuses de s'établir dans des habitations aériennes, elles résolurent un jour de bâtir chacune un château à part.

— Moi, dit Déva, je me mettrai à l'ouvrage dès l'aurore, et *Dieu aidant*, j'espère que, sur cette belle montagne d'en face, j'aurai érigé mon château dans trois jours.

Sa sœur Kalan prit un air de dédain, et dit :

— Mon château, à moi, sera de fer, et les tours en atteindront le ciel. Je n'ai besoin du secours ni des hommes, ni de Dieu ; vous le verrez achevé, avant que deux jours se soient écoulés.

La troisième, Arany, aussi orgueilleuse que Kalan, prétendit bâtir un château d'or et l'achever avant la fin du jour, sans le secours de Dieu.

Dès l'aurore naissante, on se mit à l'œuvre, et le lendemain matin, le château d'or d'Arany brillait aux rayons du soleil.

Le surlendemain, les tours du château de Kalan, comme autant de géants, semblaient toucher le ciel. Au terme voulu, Déva aussi eut achevé sa résidence.

Mais voilà que, vers le soir, le ciel s'obscurcit, un orage terrible s'éleva, et toutes les forces de la nature en démence firent frémir les hommes et les animaux. Un grondement se fit entendre du ciel, suivi d'une voix terrible qui dit :

— Kalan et Arany ! créatures pleines d'orgueil ! vous vous êtes révoltées contre le Seigneur. Vos œuvres seront réduites à néant, ainsi que vous-mêmes. Quant à toi, Déva, tu existeras à travers les siècles, ange gardien de ceux qui viendront s'établir près de toi.



LE CHATEAU DE FÉE PRÈS DE TORDA

A l'ouest de la ville de Torda, au haut d'une montagne solitaire, s'élèvent les derniers restes d'un château auquel se rattache la légende suivante :

Il y avait une fois un roi, riche comme la mer, et puissant comme pas un. Son fils adoptif lui demanda la permission de bâtir un château sur cette montagne. Le roi y consentit, et, au bout de sept ans, le château fut achevé. Alors le fils demanda à y demeurer sept ans, pour se reposer, ce à quoi le roi consentit aussi. Mais le jeune homme abusa de la bonté du roi, et employa les sept années à fortifier le château, et, le terme venu, il refusa tout net de rendre le château à son bienfaiteur.

Indigné de cette ingratitude, le roi assiégea le château. Le siège dura sept ans. Alors le roi voyant que tous ses efforts étaient inutiles, eut recours à la ruse. Il envoya demander aux défenseurs du château une paire de colombes en souvenir de leur courage. On

accorda cette prière au roi, mais bientôt on eut lieu de s'en repentir. Un jour qu'il faisait un grand vent, le roi lâcha les colombes après les avoir chargées de matières enflammées. Le feu prit au château, et la garnison en fuite fut massacrée par les gens du roi[1].

(Coll. L. Kœváry.)

1. Il semble que cette légende soit une allusion au dernier épisode de la chute de Décébal. Après la première défaite de Décébal, un traité fut conclu, selon lequel le roi de Dacie devait détruire tous ses châteaux-forts. Mais n'ayant pas tenu parole, Trajan le subjugua entièrement par les armes et par la ruse. — Le peuple raconte que c'est du château de Torda que Décébal fit sa dernière éruption.



LA DERNIÈRE FÉE

Non loin de Vasarhely, sur la cime d'une montagne, s'élevait autrefois un château, tombé en ruines aujourd'hui. Les fées qui avaient bâties le château, vivaient dans la plus parfaite concorde avec les habitants de la vallée. Mais un jour, ceux-ci s'avisèrent de bâtir une église, et l'entente cordiale des deux partis fut troublée, parce que les fées ne pouvaient entendre le carillon du clocher. La chose en arriva au point qu'un soir, les fées descendirent dans la vallée, et détruisirent l'église, pour empêcher les paysans de sonner.

Bientôt après, l'eau vint à manquer dans le château.

Une des fées descendit dans la vallée en chercher. Mais les paysans lui défendirent de puiser à leur source. Le seul parti que les pauvres fées eussent à prendre, c'était de quitter le château, pour n'y plus revenir jamais.

(Coll. L. Kœváry.)



LA ROCHE SICULE

Ce château, à l'aspect fier, est situé près Thoroczko-Szent-Gyœrgy (Transylvanie), et a été habité jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. Il fut bâti par des géants, dit la légende.

Les Tartares, ce fléau d'autrefois de notre patrie, avaient envahi cette contrée, mais grâce à la défense héroïque des Sicules de la province dite Aranyosszék, la horde barbare fut mise en fuite.

Le seigneur du château manda alors les deux chefs des Sicules, et leur dit :

— Mes amis, vous m'avez sauvé la vie. Je vous en remercie. Allez faire le tour de toutes les chambres et de toutes les écuries de mon château, et, pour récompense, je vous offre ce que chacun de vous aura choisi.

Au bout d'une heure, l'un d'entre eux revint en disant :

— Monseigneur, de tout ce que tu possèdes, c'est ta fille qui me plaît le mieux.

L'instant d'après, l'autre entra à son tour, et

déclara, lui aussi, qu'il avait choisi la fille du seigneur.

— Laquelle ? Claire ou Catherine, demanda le seigneur.

Et il ordonna qu'on les allât chercher.

Catherine entra aussitôt, sa sœur était allée se promener au jardin.

— C'est celle-ci, s'écrièrent les deux Sicules à la fois.

— Je veux bien tenir parole, dit en souriant le seigneur, mais vous comprenez que ma fille ne peut pas vous appartenir à tous les deux.

Les jeunes gens s'entre-regardèrent, et semblèrent se dire :

— Il y a un de trop ici.

Un combat à outrance s'engage entre les rivaux.

Attirée par les cris d'effroi de sa sœur, Claire se précipite dans la chambre. Les combattants ne l'eurent pas plus tôt aperçue, qu'ils laissèrent tomber leurs épées, en s'écriant pleins d'étonnement.

— Mais c'est celle-là.

Claire et Catherine étaient jumelles, et se ressemblaient jusqu'à être prises l'une pour l'autre.

On fit la paix, et les deux chefs se rendirent chez un orfèvre où ils firent faire l'un un anneau d'or, l'autre un anneau d'argent, qu'ils passèrent chacun au doigt de sa fiancée pour ne pas les confondre, en attendant que les noces fussent célébrées.

On prétend que c'est à cet épisode qu'est dû l'usage de donner des alliances le jour des fiançailles.

(Coll. L. Kœváry.)



LES CHATEAUX DE FIRTOS ET DE TARTOD

L'origine des châteaux de Firtos et de Tartod se perd dans la nuit des temps. Tout ce que nous en savons, se borne à une légende selon laquelle ce château avait été bâti par des fées, alors que toute la surface de la terre était couverte d'eau.

Firtos était la reine des bonnes fées. Mais de même qu'il arrive souvent qu'une même branche portedes fruitsdoux et aigres, qu'une même fleur renferme du miel et du poison, et que le bien ici-bas se trouve mêlé au mal, de même Firtos avait une sœur, nommée Tartod, qui avait le cœur méchant et empoisonné par le péché, et qui fut élue maîtresse des fées méchantes. Une lutte continuelle, pareille à celle du bien et du mal, s'engagea entre les deux sœurs.

Peu à peu, le chaos se dégagea, l'équilibre se rétablit, et une nouvelle vie commença. Firtos, la bonne fée, flottait enchantée au-dessus

du nouveau monde, elle pleurait de joie à la vue du bonheur des hommes. Les larmes qu'elle avait versées furent changées en perles, et la fée, suivie de toute une armée de créatures charmantes, descendit sur la cime de cette montagne, et elle s'y plaisait tant qu'elle résolut d'y bâtir un château. Aussitôt les fées se mirent à la besogne. Mais la méchante Tartod, qui regardait d'un œil jaloux tout ce que faisait sa sœur, déclara que, avant minuit, elle aurait construit, elle aussi, un château bien plus beau que celui de sa sœur, et elle ajouta qu'elle enlèverait la pierre d'encoignure du château de sa sœur.

Avant minuit le château de la bonne fée était achevé. Aux bastions on alluma des fanaux autour desquels les joyeuses fées dansaient leur ronde. Tout à coup le méchant génie Tartod, suivi de ses mauvais esprits, s'abattit sur le château, et en un clin d'œil, le bloc de rocher servant d'encoignure fut enlevé.

L'instant d'après le rocher fut percé, on passa une longue barre de fer dans le trou, et on emporta la grosse pierre à travers les airs. Mais en ce moment minuit sonne, la barre

casse, et le rocher tombe dans la vallée. Il y est encore, et les habitants l'appellent la pierre trouée de Firtos.

Au moment où la grosse pierre tomba à terre, le château de Tartod s'écroula, et pour sa punition, la méchante fée dut quitter le pays où elle ne devait plus revenir jamais.

(Coll. L. Kœváry.)



MADAME VENETUR

Bereczk est une petite ville du département Haromszèk. Là vivait autrefois une riche douairière, nommée Madame Venetur. Son château étant situé juste à l'entrée du défilé d'Ojtoz, elle se trouvait sans cesse exposée aux tourments des ennemis envahisseurs.

Lasse de ce manque de sécurité, elle résolut de remplacer son ancien château par un autre qui fût à l'abri des brigands, projet qu'elle réalisa en peu de temps.

Un jour, son fils, qui était parti pour les Croisades, lui annonça son retour. Pleine de joie, la mère va à sa rencontre, puis après l'avoir tendrement embrassé, elle lui raconte le changement qu'elle avait opéré dans son habitation. Et elle ajouta avec orgueil :

— Mon cher enfant, nous n'avons plus lieu de nous inquiéter, car le nouveau château est si fort que Dieu lui-même ne saurait l'enlever.

Ces paroles impies révoltèrent le jeune

homme, et malgré l'amour et le profond respect qu'il portait à sa mère, il déclara, les larmes aux yeux, qu'il ne franchirait jamais le seuil de ce château. Là-dessus il embrassa sa mère, et repartit pour la guerre.

La mère, elle, retourna dans son château. Mais à peine y fut-elle entrée, qu'un orage terrible éclata, le château s'écroula, et la blasphématrice fut changée en un crapaud de pierre.

Le crapaud est encore là, dans la cour du château, et les habitants des environs le montrent aux étrangers en ajoutant :

Voilà comment le Bon Dieu punit ceux qui ne le craignent pas.

(Coll. L. Kœváry.)



LE CHATEAU DE CSICSO

Le roi Béla IV étant tombé malade un jour, on envoya chercher les plus célèbres médecins du pays, mais aucun d'entre eux ne réussit à le guérir. Un jour, que les médecins avaient déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir, il arriva, dans le Louvre du roi, un vieillard qui leur dit :

— Vous êtes des ignorants! Un roi n'est pas un homme comme les autres, et les remèdes à employer sont tout autres d'un esclave à un roi.

— Est-ce que par hasard tu saurais nous indiquer un remède capable de rendre la santé à notre bon roi? demanda le palatin.

— Mais oui. Voilà justement ce qui m'amène. Pour guérir, le roi n'a qu'à endosser la chemise de l'homme le plus heureux du royaume, et à la porter durant huit jours.

Le vieillard fut cru, et aussitôt on se mit à la recherche de l'homme le plus heureux du royaume. On interrogea tour à tour les sei-

gneurs du château et les dignitaires, mais tous déclaraient qu'ils étaient loin d'être parfaitement heureux. Une nuit, les gens du roi aperçurent au bord de la route un homme pauvre, et tout en causant ils lui confièrent le but de leur voyage.

— L'homme le plus heureux du royaume! s'écria le pauvre, mais c'est moi, je le sens, j'en suis persuadé.

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, qu'on l'emmena en lui disant qu'il aurait à remettre sa chemise au roi.

— Ma chemise? mais je n'en ai jamais eu, dit le pauvre, et la pointe du jour venue, on vit en effet que l'individu était un pauvre Lazare demi-nu.

On l'emmena quand même au château du roi. Le vieillard inconnu lui fit faire une chemise, et la lui fit porter, et quand elle était bien salie au contact de son corps, le roi l'endossa et, au bout de huit jours, il fut guéri. Alors il manda le pauvre et lui dit :

— Que te donnerai-je, pour m'avoir guéri?

— Roi, je ne demande rien.

— Je ne saurais te laisser partir ainsi les

mains vides. J'ai un beau château, le château de Csicso que je te donne. En outre, je t'anoblis, et en souvenir de ton état d'autrefois, tu porteras désormais le nom de Lazare.

Le mendiant haussa les épaules, et alla s'installer dans son domaine. Il épousa la fille du seigneur voisin, et la famille Lazar comptait parmi les plus illustres familles de la Hongrie.

La légende ajoute que le premier seigneur du château de Csicso était très malheureux dans son ménage. Sa femme, qui était méchante comme l'enfer, lui fit subir mille tourments. Un jour, transporté de colère, il lui perça le cœur de son épée. Lui-même, il se précipita dans l'abîme du haut de la tour du château, et là, où le sol fut teint de son sang, on voit encore aujourd'hui pousser des herbes d'un rouge tout particulier.

(Coll. Coloman Mikszath.)



LES CHERCHEURS DE TRÉSORS

(Légendes de la Transylvanie)

La croyance aux trésors cachés est très répandue en Transylvanie. Les trouvailles de trésors cachés en temps de guerre, et la mise au jour de monnaies grecques et romaines n'ont fait qu'augmenter le penchant à cette croyance. Le plus grand de tous ces trésors est celui désigné sous le nom de « Trésor de Darius », que les habitants de chaque contrée croient caché dans les cavernes de leurs environs. L'origine de ces légendes se perd dans la nuit des temps. Ce sont peut-être des variantes du trésor que Xerxès avait enlevé dans le temple de Bélus.

I

Vers la fin du siècle passé, un nommé Jean Kis se glissa dans une caverne près de Torda, persuadé qu'il y trouverait le trésor de Darius. Il s'avança jusqu'à une profondeur de quarante mètres environ. Mais là il ne pouvait ni

avancer ni reculer. On voulut le retirer à l'aide d'une corde, mais il s'écria : « Vos efforts sont vains, ceux qui sont ici me tiennent enchaîné, » et il y mourut de faim. (Torda, département Torda-Aranyos.)

II

Près de Mezœ-Band, il y a une espèce de caverne. Tous les neuf ans une fée en sort, pour aller chercher de l'eau au lac voisin. Le porte reste ouverte jusqu'au retour de la fée. Un pauvre homme profita de l'occasion, mais s'étant attardé d'un moment, la porte de fer se referma ; il eut un de ses talons emporté et resta boiteux toute sa vie. (Mezœ-Band, département Maros-Torda.)

III

Près de la douane de Bodza, il y a une caverne dont la porte est toujours ouverte. On peut y entrer, et se charger d'or et d'argent, mais la porte se ferme, et ne se rouvre que quand le chercheur de trésors a remis à sa place tout ce qu'il voulait emporter.

IV

Dans les environs de Homorod-Almas, il y a une caverne longue de 400 mètres. Le trésor qui y est enfermé, est gardé par une fée. Chaque année, à minuit, le lundi de la Pentecôte, la porte s'ouvre et reste ouverte pendant deux heures. Un jour, trois chevaliers étrangers y vinrent, portant chacun un sac vide. Ils prièrent un berger de garder leurs chevaux, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour, mais le berger refusa. Quel ne fut son regret lorsque, au bout d'une heure, il les vit revenir chargés chacun d'un sac plein d'or ! L'année suivante, les trois chevaliers revinrent encore. Cette fois, le berger était plus sage, et il fut richement récompensé.

V

Selon la croyance la plus répandue, le trésor de Darius est enfoui dans les entrailles du mont dit Cziganyhavas, près de Kolozsvar. On l'y cherche surtout depuis 1716, année dans laquelle est mort, à Kolozsvar, un certain Paul Varga, qui s'était enrichi d'une

manière mystérieuse, et qui, dans son testament, raconte les détails d'une expédition qu'il avait entreprise avec deux de ses amis dans l'intérieur de ladite montagne.

« Nous y avons vu, dit-il, la statue de Darius en or, entouré de douze rois également en or, 366 cuves pleines d'or, d'argent et de pierres précieuses, etc. Si ce que je viens d'écrire n'est pas la pure vérité, dit-il en terminant, je veux être damné et n'obtenir jamais la rémission de mes péchés. » (L'original du testament est gardé dans les archives de Kolozsvar.)

(Coll. L. Kœvary.)

AUTRES TRÉSORS

VI

Une vieille femme portait à manger à son mari, qui travaillait dans les champs. Comme elle passait près du cimetière, elle vit un vieillard à barbe blanche, qui lui fit signe de le suivre, ce qu'elle fit sans crainte, car elle avait souvent entendu dire qu'il est bon de suivre « l'homme blanc », qui est l'ami des pauvres, et les conduit dans des endroits où il

y a des trésors cachés. Au bout d'une heure, ils arrivèrent devant une porte de fer que le vieillard ouvrit en disant à la femme : «Entrez, et prenez-en autant qu'il vous plaira ; mais souvenez-vous qu'en revenant, il faut franchir le seuil avec les deux pieds à la fois, sans quoi la porte, qui se fermera avec violence, vous emporterait le talon. Dans sept ans, sept jours, sept heures, la porte se rouvrira, et restera ouverte une heure entière. Vous pourrez revenir prendre de l'or. » Là-dessus il disparut. La vieille femme, éblouie par la vue de l'immense trésor, avait peur d'entrer malgré l'envie qu'elle en eût. Hésitante, elle resta là une heure entière ; alors la porte se referma avec fracas, et la pauvre femme pleura toutes les larmes de ses yeux d'avoir laissé échapper labonne occasion.

— Y êtes-vous retournée au bout de sept ans ? lui demanda-t-on.

— Oui, et j'étais résolue d'entrer cette fois, mais il semble que je m'étais trompée de date, car j'avais beau attendre, la porte ne s'ouvrit point.

(Coll. S. Kolumban.)

VII

Dans la cave du château Poganyvar, tombé en ruines, il y a un immense trésor qu'on ne saurait emporter qu'à l'aide de l'herbe qui brise le fer, cachée dans l'église de Rakos.

(Coll. B. Orban.)

VIII

Le chevalier Zeta, blasphémant un jour le Dieu des chrétiens, périt avec ses deux filles sous les décombres de son château, qui s'écroula. Son trésor est caché dans l'intérieur du mont, au haut duquel se trouvait le château. Chaque septième année, la nuit de la Saint-Georges, les portes de fer de la montagne s'ouvrent. Il y a cent ans, un certain Bothazi entra dans l'intérieur de la montagne : il y trouva un trésor immense, gardé par les deux filles du chevalier Zeta. « Jusqu'à quand donc resterez-vous ici ? — Tant qu'il y aura des chrétiens au monde, » répondirent-elles. Bothazi remplit ses poches d'or et d'argent, et repartit. Mais au moment où il franchissait le seuil de la porte, il eut un talon emporté.

Le maudit argent s'en alla bientôt, et Bothazi mourut dans la misère.

(Coll. B. Orban.)

IX

A l'approche de Trajan, Décébal, dernier roi de Dacie, enfouit tous ses trésors dans la rivière de Strigy, non loin de Sarmisegetuse, ancienne capitale de Dacie. A cet effet, il fit bâtir une voûte au fond de l'eau, et le trésor fut déposé sous cette voûte. On dit que Décébal fit exécuter tous les ouvriers qui avaient été chargés de la bâtisse, à l'exception d'un seul qui s'appelait Biculus. Les habitants des environs de Hatszeg ont beaucoup cherché ce trésor. (Le fait est qu'en 1545, on a trouvé au bord du Strigy sous un arbre une voûte dans laquelle il y avait 6.000 écus d'or de Lysimaque, et une grande quantité de barres d'or.)

(Coll. L. Kœvary.)

HONGRIE DU NORD

(Coll. G. Versényi.)

X

Le Fantôme noir

Le garde de nuit de la cathédrale de Kœrmœcz vit un soir se promener dans le corridor un fantôme noir qui lui fit signe de s'approcher. Mais, sans y prendre garde, il s'en alla du côté opposé. Plus tard. en revenant du côté où s'était trouvé le fantôme le garde trouva un gant tout bourré d'argent.

XI

Le Schranzenstein

O-hegy (départ. Zolyom) est un pèlerinage très fréquenté. Tout près, il y a une épaisse forêt au milieu de laquelle s'élève une colonne de pierre avec des marches de côté. Cest le Schranzensteim, dans la proximité duquel, les pèlerins ont souvent trouvé de l'argent. On croit, qu'au-dessous de la colonne il y a un

caveau renfermant des trésors immenses. Il y a longtemps, bien longtemps, une centaine d'ouvriers réussirent à ébrécher la pierre, et à pénétrer dans le caveau où ils virent un trésor qui faillit les aveugler. Mais ils ne purent rien emporter, car deux gros chiens aux yeux enflammés gardaient le trésor. Saisis d'effroi, les ouvriers prirent la fuite. Le lendemain, l'ouverture (la brèche) avait disparu.

XII

La Femme aux clefs

Dans les forêts de Selmecz il y a une grosse pierre. Chaque nuit une femme portant un trousseau de clefs fait sentinelle devant cette pierre et invite les femmes qui passent à la suivre dans l'intérieur de la pierre. Une nuit, une femme vint à passer avec son enfant. Elle suivit la femme aux clefs, s'en revint chargée d'or et de pierreries, mais son enfant mourut le même jour.

XIII

L'Apprenti de l'Orfèvre

Un orfèvre de Kœrmœcz traversait un jour avec son apprenti la forêt de Stosz. L'apprenti, qui s'était écarté, arriva devant un grand trou. Il y entra et, après avoir marché longtemps, il arriva dans un caveau tout reluisant d'or et d'argent. Il prit sa pincette, et enleva avec un morceau d'or, puis il repartit. Las de l'attendre, son maître s'était rendu à la maison depuis longtemps. Le retardataire fut grondé, et rossé d'importance ; mais on lui pardonna dès qu'on apprit ce qui s'était passé. Vite on alla à la recherche du trou, mais il avait disparu.

XIV

La Gardienne du Trésor

Quelques femmes se rendaient de Zolyom à Detva (département Zolyom) où se tenait la foire. Tout à coup elles furent arrêtées par une femme qui leur dit d'emporter le trésor qu'elle gardait. Mais elles n'osaient pas y tou-

cher, de peur qu'elles ne fussent obligées de garder le trésor à leur tour.

XV

La jeune Bohémienne enchantée

Un soir près de douze hommes furent surpris par la nuit près de Detva. Ils se couchèrent à la belle étoile, et s'endormirent bientôt. Au coup de minuit, une jeune bohémienne les réveille, et les invite à la suivre, en disant qu'elle les conduirait dans un endroit où il y avait un trésor caché. « Mais, ajouta-t-elle, il ne faut pas vous effrayer. Vous arriverez devant une caverne ; à l'entrée vous verrez un soldat qui brandira son épée dans l'air. Plus loin, vous verrez un bélier enflammé tournoyer au-dessus de vos têtes. Puis enfin, un énorme serpent va vous barrer le passage. Mais tenez ferme, ne vous laissez point intimider. »

Ils arrivent devant la caverne, mais le soldat les fit sauver. Alors la bohémienne se mit à pleurer amèrement, en disant qu'on l'aurait désenchantée si l'on avait emporté le trésor.

XVI

Ljetava

(Dép. Trencsèn). Une jeune fille se rendait de Ljetava à la foire de Zsolna. Comme elle passait devant un rocher escarpé, elle aperçut une fente. Elle s'arrêta, regarda par la fente et vit un grand tas d'or et d'argent. Elle entra, prit trois pièces d'or, en se disant qu'elle remplirait son sac en revenant de la foire, Mais, à son retour, elle ne trouva plus ni ouverture, ni trésor.

XVII

La Dame Blanche

Dans les environs du village de Brat (dép. Zolyom), il y avait une grande pierre près de laquelle on voyait chaque nuit une dame blanche.

Une nuit, elle entra dans la maison d'un pauvre homme qui couchait dans la petite chambre avec son fils, âgé de douze ans. Elle leur dit de la suivre ; ce qu'ils firent aussitôt.

Mais le père, qui avait peur, se cacha der

rière un buisson. La dame blanche, suivie du petit garçon, s'arrêta devant une ouverture murée. et dit : « Il faut percer ce mur. Il y a là un grand trésor. Celui qui y entre le premier meurt et me désenchante. » Cela dit, elle disparut. Le lendemain, le père et le fils s'y rendirent suivis d'une vieille femme dégoûtée de la vie. On perça le mur. La vieille entra, et tomba raide morte. Le père et le fils se chargèrent d'or et d'argent, et devinrent fort riches. Seulement ils ne pouvaient plus fréquenter l'église depuis ce jour-là, car dès qu'ils voulurent franchir le seuil, il furent saisis par le haut-mal.

XVIII

Le Trésor de la Sorcière

Près Homok-Terenne (dép. Nograd), il y a un rocher solitaire entouré d'un fossé. On l'appelle « Pierre » tout court. Sous cette pierre se trouve enterrée une méchante femme, qui avait beaucoup d'argent et une fille belle comme un astre. Un jour elle tua sa fille, puis elle blasphéma contre le Bon Dieu, en l'accu-

sant d'injustice de ne pas l'avoir écrasée. L'instant d'après une grosse pierre tomba d'en haut et écrasa la méchante créature. Son trésor y est aussi, mais personne n'ose aller le chercher de peur d'être entraîné dans l'abîme par la vieille sorcière. (Collect. G. Versényi.)

XIX

Le Ruisseau d'or

Entre Bœgœz et Béta il y a un ruisseau. A un de ses détours se trouve un buisson sous lequel il y a une excavation. Dans cette espèce de trou, il y a un baquet de pierre qui se remplit d'or une fois par an. A cette époque de l'année, il arrive habituellement des mineurs, qui emportent l'or du baquet.

XX

L'Arbre d'or

Près de Béta, il y a une forêt au milieu de laquelle se trouve un vieil arbre. On dit que sous cet arbre se trouve caché un immense

trésor. Autrefois une femme venait souvent près de cet arbre prier Dieu, de lui donner le trésor. Mais un jour, un homme blanc lui apparut et lui dit : « Tu as beau prier, tu n'auras pas le trésor ; il est destiné à un de tes enfants, ou de tes petits-enfants. »

XXI

Sept Minutes

Dans les environs de Kovaszna (dép. Hàromszék), il y a un château en ruines. Selon une ancienne croyance, il y a, dans ce château, une cave avec une porte de fer. Sur cette porte est assise la reine des fées. Le jour de l'An, cette porte s'ouvre et reste ouverte pendant sept minutes. Alors on peut voir l'immense trésor qui y est amassé. Celui qui habite sept années entières à l'entrée de la cave, est invité par la reine des fées à entrer et à emporter autant d'or qu'il lui plaît. Pour remplir ses poches d'or et d'argent, la reine des fées lui accorde sept minutes. S'il reste un moment de plus dans l'intérieur de la cave, il est maltraité par des dragons, et changé, lui-même, en dragon, et ne peut reprendre sa

forme première que lorsqu'un autre aura passé sept années à l'entrée, de la cave pour être admis dans l'intérieur à son tour.

XXII

Le Trésor d'Atilla

A Felsœ Boldogfalva (dép. Udvarhely), est répandue la croyance suivante :

Le septième fils d'une mère, s'il est pieux, s'il ne jure point, et si à l'âge de sept ans, on lui oint, avec de l'huile de pavot, l'ongle du pouce de la main droite, pourra, en regardant à travers son ongle devenu transparent, découvrir les endroits où se trouvent des trésors cachés.

Il y a quelques dizaines d'années, il y avait, dans le village, un enfant comme cela. Pour s'assurer de la vérité de cette croyance, on lui oignit l'ongle du pouce et, à son insu, on enfouit sous un prunier une pièce d'argent. Le garçon regarda à travers son ongle, puis se promenant de tout côté, il s'arrêta enfin près du prunier, et dit : « C'est ici que je vois de l'argent caché. » Selon une autre croyance des habitants de Boldogfalva, Atilla devait être

enterré près de Budvar, également situé au département de Udvarhely. Ils profitèrent donc de la bonne occasion et emmenèrent le jeune garçon à Budvar. L'enfant se promena dans la cour du château, puis s'arrêtant soudain, il dit : « C'est ici que je vois de l'or et de l'argent, vous n'avez qu'à fouiller. » Quelques ouvriers furent alors chargés de fouiller. Ils travaillèrent trois jours pleins sans se donner un moment de repos. Enfin l'un d'entre eux, moins patient que ses compagnons, s'écria plein de colère :

— Mille Dieux ! est-ce que nous ne le trouverons donc pas ce maudit trésor ?

Ce juron fut suivi d'un miracle. Le trésor d'Atilla attaché jusqu'alors au château de Budvar, comme par enchantement, se trouva libre l'instant d'après, et, à la vue des ouvriers, il fut emporté par des nains.

XXIII

Une Histoire vraie

Dans la nuit du 23 avril, au coup de minuit, quelques habitants de Besztercze se rendirent

dans les champs pour guetter le trésor qui s'enflamme. Et, en effet, ils virent sortir du sol une flamme verdâtre. Pour retrouver l'endroit, ils le recouvrent d'une nappe blanche. Le lendemain matin, ils y retournent pour déterrer le trésor. Mais au lieu de garder un silence absolu, et de patienter, ils causent, et s'oublient même jusqu'à pousser des jurons. Vers midi, ils finissent par trouver un chaudron, mais pour leur punition, l'argent qu'il contenait se changea en charbon. — Ils s'en retournèrent en blasphémant contre Dieu, et en chemin ils jetèrent le charbon dans le four d'un Bohémien nommé Doder. A son réveil, Doder trouva un tas d'or dans son four, et il vivait longtemps riche et heureux avec les siens. Mais un jour il eut le malheur de raconter cette histoire à quelque curieux, et peu de temps après il redevint aussi pauvre qu'auparavant.

(Coll. XIX-XXIII. D. Balasy.)





LÉGENDES CHRÉTIENNES



LÉGENDES CHRÉTIENNES

LES MOISSONNEUSES

Dans son tour de Hongrie, Notre-Seigneur se fit accompagner par saint Pierre.

Un jour qu'ils se promenaient dans la campagne, ils arrivèrent devant un groupe de moissonneurs et moissonneuses.

Jésus-Christ, qui mourait de soif, s'adressa à une des moissonneuses :

— Jeune fille, veux-tu me donner à boire ? lui dit-il.

La méchante créature répondit brusquement :

— S'il vous faut de l'eau, allez en chercher à la fontaine.

Notre-Seigneur ne dit rien, et s'en alla

demander de l'eau à une autre jeune paysanne, qui travaillait à quelques pas de là.

Celle-ci prit vite sa cruche, alla chercher de l'eau fraîche à la fontaine, et en offrit à son interlocuteur. Jésus-Christ la remercia, et les deux voyageurs continuèrent leur route.

Chemin faisant, saint Pierre dit à Notre-Seigneur :

— Voilà une brave jeune fille qui mériterait qu'on lui donnât un bon mari, et l'autre il faudrait lui en donner un méchant pour la punir.

Notre-Seigneur répondit :

— Je donnerai un homme méchant pour mari à la brave jeune fille ; mais je l'en délivrerai au bout de quelques mois, et lui en donnerai un autre qui la rendra heureuse toute sa vie. L'autre, la méchante, aura d'abord un bon mari, et sera heureuse pendant quelques semaines ; mais son mari mourra, et je lui en donnerai un autre qui empoisonnera le reste de sa vie.

Et tout arriva comme Jésus-Christ l'avait prédit.

(Coll. Magyar Nyelvœr.)



L'AGNEAU DU BERGER

Un jour, Notre-Seigneur Jésus-Christ, accompagné de saint Pierre, traversait une grande plaine. Ils n'en pouvaient plus de faim et de fatigue.

— Courage, dit alors Notre-Seigneur, je vois là-bas une cabane de berger : peut-être y trouverons-nous à nous reposer et à manger un morceau.

Au bout d'une demi-heure ils arrivent devant la cabane où ils trouvèrent un berger, qui gardait son troupeau. Notre-Seigneur lui dit :

— Bonjour berger, nous sommes excédés de fatigue, et nous mourons de faim. Donne-nous un morceau pour l'amour de Dieu.

Le berger, qui avait bon cœur, répondit :

— Bonnes gens, je veux bien partager avec vous le peu de pain que j'ai, et tuer ce petit agneau qui est à moi.

Et en effet, le berger prépara un bon souper et fit faire bonne chère aux deux étrangers.

Le souper terminé, Jésus-Christ dit à saint Pierre de ramasser tous les os de l'agneau, et lorsque le berger fut endormi, ils allèrent dans la bergerie où Notre-Seigneur dissémina les os de l'agneau, qui tous furent changés en brebis marquées au nom du berger.

Cela fait, ils partirent. Le lendemain matin, le berger voyant le prodige qui s'était opéré, s'encourut chercher les deux étrangers pour leur en demander l'explication. Mais ne les trouvant pas, il se dit que c'est un avertissement du ciel. Aussi jura-t-il d'être toujours aumônier, et de rendre service toutes les fois qu'il le pourrait.

(Coll. A. Benedek.)



LE FOIE DE L'AGNEAU

Un jour, Notre-Seigneur traversait une grande plaine. Sur le bord du chemin, il vit un jeune paysan étendu dans l'herbe.

— Que fais-tu là? lui demanda-t-il.

— Je me repose seulement.

— Ne vaudrait-il pas mieux travailler et gagner quelque argent?

— Je ne demanderais pas mieux, mais personne ne veut de moi.

Alors Notre-Seigneur le prit à son service en disant:

— Tu n'auras pas lieu de te plaindre, si je suis content de toi.

L'heure du dîner étant arrivée, Jésus-Christ acheta un agneau. Ils s'arrêtèrent à l'ombre d'un arbre pour y préparer leur dîner. Jésus-Christ alla dans le village voisin demander un peu de sel et de poivre. Pendant ce temps-là le valet écorcha l'agneau et rôtit la viande : et comme il aimait beaucoup le foie, il le mangea.

A son retour. Jésus-Christ demanda au valet ce qu'il avait fait du foie. mais celui-ci ne voulant pas avouer sa gourmandise répondit :

— De quel foie entendez-vous parler? Les agneaux n'ont point de foie.

Notre-Seigneur eut beau dire et beau faire, il eut beau prendre à témoins les passants, le valet persista dans son mensonge effronté.

Vers le soir, ils arrivèrent dans un village, où ils apprirent que la fille du seigneur était sur le point de mourir, et qu'aucun des médecins du pays ne pouvait la guérir. Jésus-Christ va trouver le seigneur du village et s'offre à guérir la malade.

— Faites construire une maison sans porte ni fenêtre, et avec un petit four que vous chaufferez. dit Notre-Seigneur.

Le père de la malade obéit, et quand la maisonnette fut construite, Jésus-Christ prit la malade, et la porta dans la petite maison qui, bien que n'ayant pas de porte, s'ouvrit devant eux, et se referma comme par un miracle du Ciel.

Le valet, qui était entré avec son maître, vit alors que Jésus-Christ mit la malade dans

le four, où elle fut réduite en cendres. Alors Jésus-Christ prit une poignée de cette cendre, et dit :

— Lève-toi, et marche.

L'instant d'après la jeune fille se leva mieux portante et plus belle que jamais.

Transporté de joie, le père de la jeune fille remercia ce médecin miraculeux et le combla de présents.

Le lendemain matin, le valet demanda son congé à Jésus-Christ.

— Il me sera facile, pensa-t-il, de gagner beaucoup d'argent à ce métier que je viens d'apprendre.

Notre-Seigneur le paya, et ils se séparèrent, prenant l'un à droite, l'autre à gauche.

Quelques jours après, il arriva dans une ville dont les habitants se trouvaient en proie à une grande inquiétude. La fille du roi était dangereusement malade, et les médecins les plus savants n'avaient plus d'espoir.

— Voilà ce qu'il me faut, se disait le valet.

Aussitôt il alla trouver le roi et s'offrit à guérir sa fille. — Puis il fit de point en point ce qu'il avait vu faire à Notre-Seigneur, mais

il avait beau dire : « Lève-toi, et marche ! » la morte ne ressuscita point.

Las d'attendre, le roi et ses gens enfoncèrent le mur de la maisonnette, et voyant que la malade était réduite en cendre, on saisit le valet, et on le jeta en prison pour le pendre le lendemain.

Le lendemain matin, au moment que le bourreau allait exécuter le jugement, le valet aperçut Jésus-Christ au milieu de la foule. D'un ton suppliant il s'écria :

— Cher maître, venez vite ressusciter la fille du roi, sinon je serai pendu.

Notre-Seigneur s'avance, ressuscite la fille du roi et sauve la vie à son ancien valet.

Le roi paya à Jésus-Christ les trois cents écus que le valet s'était stipulés, et les deux étrangers quittèrent la ville.

Chemin faisant, Jésus-Christ dit à son valet :

— Je t'ai sauvé la vie ; avoueras-tu enfin ce que tu as fait du foie de l'agneau ?

— Mais je vous jure par Jésus-Christ, que les agneaux n'ont point de foie, répondit le menteur incorrigible.

Notre-Seigneur ne dit rien. Vers midi, il s'assit sous un arbre pour se reposer un peu. Il prit les trois cents écus, et fit trois parts.

— Que faitez-vous là dit le valet? Nous ne sommes que deux. A quoi bon faire trois parts?

— La première part est à moi, car c'est moi qui ai guéri la fille du roi. La seconde part est à toi, car c'est toi qui t'es chargé de la guérison.

— Et la troisième?

— La troisième sera à celui qui a mangé le foie de l'agneau.

— Mais c'est moi qui l'ai mangé, je le jure par la sainte Vierge, et par tous les saints du Ciel, s'écria le valet.

— Si c'est toi, dit Notre-Seigneur, tu seras emporté par le diable.

Et en effet, l'instant d'après le diable parut et emporta le méchant homme au fond de l'enfer.

(Coll. A. Benedek.)



DIEU

C'était du temps que Notre-Seigneur faisait le tour de la Hongrie, accompagné de saint Pierre.

Un jour celui-ci dit à Jésus-Christ :

— Je voudrais bien être Dieu pour gouverner le monde à ma guise.

— Allons, mon ami, tu déraisonnes, dit Notre-Seigneur.

Mais comme saint Pierre insista, Jésus-Christ lui dit :

— Eh bien, soit. Je te donne le pouvoir de gouverner le monde pendant un jour.

A peine Notre-Seigneur eut-il prononcé ces paroles, qu'un trône d'or descendit du Ciel. Jésus-Christ y fit asseoir son compagnon ambitieux, puis il partit.

Saint Pierre vit alors une pauvre femme qui venait de conduire au pré sa vache et son veau, et qui se disposait à retourner à la maison.

— Hé, la vieille! lui cria saint Pierre, tu

t'en vas ? Qui est-ce donc qui gardera ta vache et ton veau ?

— Mais c'est le Bon Dieu ! répondit la pauvre femme. Moi, il faut que je rentre chez moi, garder mes petits enfants.

— Elle a raison, dit Jésus-Christ. Puisque c'est toi qui es le Bon Dieu, c'est à toi de garder la vache et le veau.

La chaleur était brûlante. Les mouches infestaient le pauvre petit veau qui, n'y pouvant plus tenir, s'élança à travers champs. La vache fit de même, et saint Pierre, pour les ramener, fut forcé de prendre ses jambes au cou et de les poursuivre. Il faisait soir quand il réussit à les rejoindre.

— Vois-tu, mon ami, dit alors Notre-Seigneur, tu te mêle de gouverner le monde, toi qui es incapable de garder une vache avec son veau.



Quelque temps après cette humiliation, saint Pierre dit encore à Notre-Seigneur :

— Combien je désirerais être Dieu ! Je secourrais les pauvres, je consolerais les

malheureux, je récompenserais les bons, et je châtierais les méchants. Certes, si j'étais Dieu il n'y aurait bientôt plus de méchants dans ce monde.

Jésus-Christ fit semblant de ne pas l'écouter, et ils continuèrent leur route. Tout en se promenant, ils virent un essaim d'abeilles sur un arbre.

— Va vite secouer cet arbre, dit Jésus-Christ. Nous allons ramasser ces abeilles dans ton chapeau.

Saint Pierre obéit, et fit tomber les abeilles dans son chapeau. Mais une partie de l'essaim lui tomba sur la main, et une d'entre les abeilles le piqua de son dard. Plein de colère et d'impatience, saint Pierre jette tout l'essaim contre la terre, et écrase les pauvres abeilles innocentes.

— Que fais-tu là ? lui demande Jésus-Christ.

— Une méchante abeille vient de me piquer.

— Ce n'est pas une raison pour les écraser toutes. Il aurait suffi de punir celle qui t'a piqué.

— Est-ce que je pouvais la distinguer dans le tas ? dit Pierre toujours rouge de colère.

Plein de douceur, Notre-Seigneur lui dit alors :

— Mon ami, si tu étais Dieu, tu ferais des hommes comme tu viens de faire des pauvres abeilles. Si un d'entre eux t'offensait, tu te vengerais de tous.

Saint Pierre baissa la tête, et dit tout confus :

— Seigneur, tu as raison. Me voilà guéri de ma sotte ambition de gouverner le monde.

(Coll. A. Benedek.)



LA VACHE DE LA VEUVE

Du temps que Notre-Seigneur Jésus-Christ voyageait en Hongrie, accompagné de saint Pierre, ils arrivèrent dans un petit village, et demandèrent l'hospitalité à une pauvre veuve, dont toute la fortune consistait en une vache. Elle leur fit un aimable accueil, et les régala de pain frais et d'une chopinée de lait.

La pauvre femme avait un petit garçon, qu'elle aimait beaucoup, et qu'elle dorlotait comme si ç'eût été un prince.

Le lendemain matin, après avoir remercié l'hôtesse, nos deux voyageurs continuèrent leur route.

En chemin, Notre-Seigneur dit à saint Pierre :

— Cette nuit les loups ont mis à mort la vache de la pauvre veuve.

— Oh ! Seigneur, — fit Pierre, — tu aurais dû empêcher ce malheur ; tu sais bien qu'elle n'avait que sa vache pour soutien. Et puis, elle nous a si bien reçus.

— Ce que tu dis là est bien vrai, répondit Notre-Seigneur, mais tu oublies que cette veuve gâtait son enfant et qu'elle croyait pouvoir l'élever avec le prix du lait de sa vache. Elle ne l'aurait pas habitué au travail, et il serait devenu fainéant, flaneur et même voleur. — Mais maintenant qu'ils n'ont rien, ils seront forcés de travailler, et le garçon deviendra un brave jeune homme dont la pauvre femme aura tout lieu d'être fière.

(Coll. A. Benedek.)



NOTRE-SAUVEUR ET LA FEMME AVARE

Il y avait une fois une femme riche comme la mer, mais très avare.

Notre-Seigneur, qui avait entendu parler de cette femme, se rendit un jour chez elle, et lui demanda un morceau de pain pour l'amour de Dieu.

— Pauvre homme, dit-elle, je n'ai pas de pain en ce moment ; repassez demain.

Le lendemain elle jeta dans le four un reste de pâte noire pour le pauvre homme de la veille.

Au bout de deux heures, elle alla retirer du four la méchante pâte noire. Mais quel ne fut pas son étonnement, quand, au lieu d'un petit pain noir, elle retira un grand et beau pain, blanc.

Alors la créature avare se dit :

— Certes, voilà un pain dont le pauvre homme ne mangera pas.

En ce moment elle regarda par la fenêtre, et vit venir Notre-Seigneur. Vite elle alla se

cacher sous le baquet, et commanda à sa fille de dire au pauvre homme qu'elle n'était pas à la maison.

Notre-Seigneur entre, et demande à la jeune fille :

— Ta mère y est-elle ?

— Non, elle vient de sortir.

— Eh bien, dis-lui que je lui souhaite de porter toute sa vie ce qu'elle a sur son dos en ce moment, dit Jésus-Christ en s'en allant.

L'instant d'après, la femme avare était changée en une tortue.

(Coll. A. Benedek.)



JÉSUS-CHRIST ET LE CURÉ ROUMAIN

Un jour Jésus-Christ alla avec saint Pierre faire son tour de monde. Tout en cheminant ils rencontrèrent un curé roumain.

— Où vas-tu, pays? lui demanda le Bon Dieu.

— Je m'en vais, dit le curé, chercher un pays où je puisse me nourrir d'un meilleur pain. Je ne veux plus du pain de froment.

— Je vais te faire voir ce pays, dit Jésus-Christ, et il changea le curé en un cheval.

Vint à passer un pauvre paysan, qui portait un lourd fardeau, et qui suait à grosses gouttes.

— Que portes-tu là dans ce sac? lui demanda Jésus-Christ.

— C'est du maïs que je porte à la foire pour l'y vendre.

— Pauvre homme, dit Notre-Seigneur, je ne veux pas te voir suer et peiner. Voici un cheval que je te donne, mais à condition que tu ne lui donnes à manger que des copeaux.

— Seigneur, vous serez obéi, répondit le pauvre homme, et chargeant de son fardeau le cheval qu'il venait de recevoir, il se rendit à la foire.

A partir de ce jour le pauvre fit si bien ses affaires, qu'il put bientôt acheter un second cheval, puis un troisième, et un quatrième.

Trois années s'étaient écoulées, et le pauvre homme était devenu riche.

Un jour il rencontra de nouveau Notre-Seigneur, et, l'ayant remercié de sa bonté, il lui ramena le cheval donné.

— Prends le cheval par le licou, dit alors Notre-Seigneur à saint Pierre, et ils se rendirent dans la maison de la femme du curé roumain. Ils lui demandèrent à souper, et à les loger pour une nuit.

« La femme du curé les fit souper, puis elle alla donner du foin au cheval, que saint Pierre avait attaché dans l'écurie. Mais au lieu de manger le foin, la bête fit tous ses efforts pour lécher le visage à la femme du curé.

Celle-ci se fâcha, et lui appliqua un bon coup de poing qui lui creva un œil.

Le lendemain, Notre-Seigneur et saint

Pierre se levèrent de grand matin, et Notre-Seigneur alla dans l'écurie, où il rendit au cheval sa forme première.

La femme du curé voyant que ses hôtes étaient sortis, alla voir si le cheval était dans l'écurie. Quel ne fut son étonnement d'y trouver son mari qu'elle croyait mort depuis longtemps!

— Où donc as-tu flané depuis trois ans, lui dit-elle. Et comme tu as l'air! qui est-ce qui t'a rendu borgne?

— Mais c'est toi, répondit l'homme. Le cheval d'hier soir c'était moi. J'ai voulu t'embrasser, et c'est alors que tu m'as éborgné.

— C'est bien fait, dit la femme du curé. J'avais beau te dire de rester à la maison, et de ne pas aller chercher midi à quatorze heures. Mais non, monsieur le curé ne se contentait pas de son pain de froment.

—Ne me gronde pas, ma chère, me voilà assez puni. Ce m'était une bonne leçon pour l'avenir.

(Recueil de poésies populaires, par Ladislas Arany et Paul Gyulai III.)



NOTRE-SEIGNEUR ET ÈVE

Quand le Bon Dieu eut achevé l'œuvre de la Création, il dit : Les fleurs fleuriront et se fâneront, le printemps viendra et s'en ira ; et toi, homme, sache que tu es né pour mourir un jour.

Toute la nature s'inclina devant la volonté du Bon Dieu. Le printemps vint et disparut, les fleurs s'épanouirent et se fanèrent, tout fut sujet à un changement continuel. Le Bon Dieu, connaissant à fond la nature humaine, fit comprendre à Adam que tout est périssable. Mais Ève n'avait aucune connaissance de cette loi éternelle.

Un jour qu'elle était assise près d'une source claire, le Bon Dieu s'approcha d'elle pour la mettre au courant de cette loi du changement perpétuel.

Ève sanglottait, lorsque le Bon Dieu s'approcha d'elle.

— Qu'as-tu à pleurer? lui demanda le Bon Dieu.

Ève montra du doigt son front, mais le Bon Dieu fit semblant de ne pas comprendre.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, mon enfant, dit-il.

— Voyez mon front, dit Ève, en montrant au Bon Dieu, les deux rides qui s'y étaient sillonnées. — Je ne saurais souffrir d'être ainsi défigurée, ajouta-t-elle.

— Mais c'est une bagatelle qui passera, fit le Bon Dieu. Il n'y a pas là de quoi t'affliger.

Le bon Dieu avait beau faire et beau dire, Ève ne se consola point et continua de pleurer.

Enfin perdant patience, il lui dit :

— Voyons, ma fille ! pourquoi pleures-tu, si tu m'as compris ?

Tout emportée Ève répondit :

— Moi, je t'ai compris ? Mais c'est que je ne t'ai pas compris du tout, Père ! Et jamais je ne comprendrai une pareille loi ! Tu as beau faire des lois, je ne souffrirai jamais ces hideuses rides sur mon front.

Là-dessus elle s'évanouit, et à partir de ce jour le Bon Dieu n'essaya plus jamais de lui faire entendre raison.

Bien des siècles se sont écoulés depuis, sans

que les filles d'Ève diffèrent en rien de leur mère. Elles sont inconsolables dès qu'elles voient leur front se rider.

(Coll. A. Benedek.)



LA SAINTE VIERGE ET LE CRAPAUD

Baignée de larmes, la Sainte Vierge rencontra chemin faisant un crapaud qui lui demanda :

— Où vas-tu, Sainte Vierge? Qu'as-tu à pleurer, et à te lamenter?

La Sainte Vierge répondit :

— J'ai bien lieu de pleurer, j'avais un fils unique qu'on vient de tuer.

— Ne pleures pas comme ça toutes les larmes de tes yeux, Sainte Vierge, dit le crapaud. Mois j'avais douze fils; ils étaient couchés dans l'ornière, une voiture qui vient de passer les a écrasés, et je n'en suis pas plus affligé.

Alors la Sainte-Vierge, dit au crapaud :

— Si tu ne pleures pas tes fils, tu ne pourriras jamais.

Voilà pourquoi les crapauds ne pourrissent jamais, ils dessèchent.

N'oubliez pas ce qu'a dit la Sainte Vierge.

(Coll. Magyar Nyelvœr.)



LE CHRIST ET SAINT PIERRE

Comme cela arrive à tous les pauvres gens, Notre-Seigneur se trouva un jour court d'argent. N'ayant rien à vendre excepté son âne, il chargea saint Pierre d'aller le vendre à la foire.

Pierre obéit. Bientôt un acheteur se présenta.

— Combien l'âne? demanda-t-il.

— Vingt florins.

— Ce n'est pas cher, mais l'âne est petit.

— Il est petit et un peu vieux, répondit Pierre.

— Puis il est un peu maigre.

— C'est parce qu'il est malade.

Rebuté par les paroles de saint Pierre, l'acheteur s'en alla. Notre-Seigneur qui avait tout entendu, s'approche de saint Pierre, et lui dit tout bas :

— Ce n'est pas comme ça que tu vendras notre âne. Il faut le vendre. Que deviendrons-nous sans argent? Il faut la louer, la pauvre bête.

— Mais si je la louais, je ferais un mensonge.

— Bah! dit Notre-Seigneur, il faut faire comme les maquignons.

Là-dessus il s'en alla en enjoignant à saint Pierre de faire son possible pour vendre l'âne. Mais Pierre avait beau employer tout son génie, il ne parvint pas à vendre l'animal, et le soir venu, il rejoignit son maître en ramenant l'âne.

— Mais comment Notre-Seigneur s'est-il tiré d'embarras ? me demanderez-vous.

— Je n'en sais rien, attendu que la personne à qui j'ai entendu raconter ce conte, ne m'en a pas dit davantage.

(Coll. Magyar Nyelvœr.)



LÉGENDES NATIONALES



LÉGENDES NATIONALES

LE CERF MERVEILLEUX

Il vivait autrefois loin, bien loin, à l'Orient, un puissant roi nommé Nemrod. Il avait deux fils; l'un s'appelait Hunor, l'autre Magyar. Devenus grands, Hunor et Magyar quittèrent la tente paternelle, et allèrent s'établir pour leur compte.

Un jour, en chassant, ils rencontrèrent un cerf d'une beauté merveilleuse. Ils le poursuivirent et arrivèrent ainsi dans un lieu marécageux, où ils le perdirent de vue. Ils avaient beau chercher, l'animal avait disparu. Mais, tout en parcourant ce pays, ils virent que c'était là un endroit tout particulièrement propre à l'élevage. Ils allèrent donc dire adieu à leur père, puis ils repartirent pour leur nou-

veau séjour, suivis chacun de cinquante braves guerriers. Ils restèrent cinq années entières dans ce pays dont les forêts foisonnaient de gibier, et dont les fleuves abondaient en poissons. Enfin, la sixième année. poussés par l'instinct qu'ils avaient de mener une vie nomade, ils entreprirent un voyage au delà des frontières de leur pays. Bientôt après, ils arrivèrent dans un désert où ils trouvèrent un groupe de jeunes filles qui dansaient la ronde. Deux d'entre elles étaient d'une beauté rayonnante; c'étaient les filles de Doul, prince des Alans.

Sans faire ni un, ni deux, Hunor et Magyar prirent en croupe les deux princesses, et s'en retournèrent dans leur pays. Les autres guerriers en firent autant, et le lendemain cent deux noces furent célébrées.

Les descendants de Hunor et de ses guerriers étaient les Huns, ceux de Magyar et des siens étaient les Hongrois.

(Coll. A. Benedek.)



LE GLAIVE DE DIEU

Au bout de cent ans, les populations hune et hongroise avaient augmenté au point qu'il fallait songer à aller chercher un nouveau séjour. C'est ainsi que nous les retrouvons établis en Scythie, où ils vivaient à leur aise après avoir partagé le pays parmi les cent huit tribus qui composaient ces deux populations.

Plus tard encore, ce vaste pays même finit par ne plus leur suffire à tous. Ils résolurent donc de se séparer. Les Hongrois resteraient en Scythie, les Huns, plus entreprenants, s'en iraient vers le couchant chercher une nouvelle patrie.

Mais au moment même de la séparation, Attila, fils de Bendeguz, s'écria :

« A propos, à qui appartiendra désormais le glaive de Dieu ? Est-ce à nous, ou aux Hongrois ? »

Ce glaive de Dieu était une relique com-

mune que les conquérants avaient consacrée à Dieu lors de leur victoire remportée sur les Scythes. Cette épée leur était d'autant plus précieuse, que des prêtres avaient prédit que les Huns et les Hongrois seraient invincibles, tant qu'ils posséderaient cette relique.

On se réunit donc pour tenir conseil. Après avoir délibéré trois jours et trois nuits, on décida sur le conseil des prêtres : qu'on amènerait un aveugle qui brandirait sept fois le glaive de Dieu, et le lâcherait ensuite. Si le glaive tombe vers le couchant, disait-on, c'est les Huns qui l'emporteront, s'il tombe vers le levant, il restera en la possession des Hongrois.

Là-dessus, on amena l'aveugle, qui lâcha le glaive après l'avoir brandi sept fois de suite.

Mais, ô miracle ! le glaive lancé ne retomba point à terre ; un tourbillon s'éleva, qui l'emporta à travers les airs, du côté du couchant. Au bout de quelques moments, le glaive disparut.

Vous voyez bien, dit alors Attila, Dieu lui-même veut que nous allions du côté du couchant. Ne vous mettez pas en peine du glaive,

nous le retrouverons bien, et vous en ferons part.

Pleins d'espérance, les Huns partirent, ayant pour chef le vieux Bendeguz. Ils parcoururent bien des pays, mais aucun ne leur plut tant que celui compris entre le Tisza et le Danube. Ils s'arrêtèrent donc, et ne furent pas longs à s'en rendre maîtres.

Après la mort du vieux Bendeguz, c'est Attila qui fut élu roi. Une nuit, il avait fait un rêve singulier. Le lendemain, il convoqua les prêtres et les devins, et leur dit :

« Écoutez-moi bien. Cette nuit, j'ai fait un rêve tout à fait singulier. J'ai vu descendre du haut du ciel un vieillard qui s'approcha de moi, et disparut après m'avoir remis une épée brillante. J'examinais cette épée, et fus bien surpris qu'elle fût exactement pareille au glaive de Dieu. L'instant d'après, un tourbillon m'enleva et m'emporta à travers les airs, tout comme il avait emporté le glaive de Dieu. Je voyais au-dessous de moi des forêts, des montagnes, des mers, d'immenses plaines, et des villes, toutes plus grandes les unes que les autres. Et comme je brandissais mon épée,

je vis les arbres des forêts s'incliner, les flots des mers se séparer, et les villes incendiées tomber en ruine. Là-dessus je me réveillai. Réfléchissez, et me donnez l'explication de ce rêve.

— Ton rêve est bien clair, répondirent les prêtres. Tu retrouveras le glaive de Dieu, et tu conquerras le monde entier. »

En ce moment, un jeune berger accourut, tout essoufflé, qui dit à Attila :

« Roi, voici une épée que je viens de trouver dans les champs. Tout en suivant mon troupeau, je m'aperçois qu'une de mes vaches saigne du pied gauche. Je m'approche pour voir ce que c'est, et tout en regardant autour de moi, je vois une pointe de sabre qui sort de la terre. Je prends le sabre pour le retirer. Alors je vois jaillir une flamme de la pointe du sabre et je recule, effrayé à mort. Le sabre s'élance en haut, et, toujours enflammé, il se met à tourner dans l'air avec une vitesse incroyable. Soudain, la flamme s'éteint, et le sabre retombe à terre. Alors je reprends courage, et m'en vais le ramasser pour vous l'apporter. »

« Mais c'est le glaive de Dieu ! » s'écrièrent les

assistants et, transportés de joie, ils se hâtèrent d'offrir un sacrifice à Dieu.

Ce que les prêtres avaient prédit est arrivé plus tard. Attila a conquis le monde entier.

(Coll. A. Benedek.)



LE CHEMIN DES ARMÉES

Après la mort d'Attila, c'est Csaba, son fils cadet. qui fut élu roi des Huns. Affaibli par de longues guerres, Csaba et une poignée d'hommes. ses compagnons, faisaient retraite devant l'ennemi vainqueur. Pour reconquérir la patrie perdue, il résolut d'aller chercher de nouveaux alliés aux foyers paternels de l'Asie, et de retremper le glaive de Dieu dans les ondes du vaste Océan : ainsi l'ordonnait l'oracle, afin que ce glaive reconquît sa force magique affaiblie, depuis qu'il avait été teint du sang d'Aladar. frère aîné de Csaba.

Avant de partir, il choisit dans son armée les Sicules et les plaça sur la frontière de Transylvanie pour garder le pays, et le lui ouvrir à son retour.

Les deux troupes se font leurs adieux ; des sacrifices sont offerts à la terre, à l'eau, à l'air et au feu. On se jure de rester frères et de traverser, s'il le faut, le monde d'un bout à l'autre pour se prêter mutuelle assistance.

Mais voilà que les Sicules, qui ne faisaient qu'une poignée d'hommes, sont assaillis, tout à coup, par leurs jaloux voisins. Ils allaient périr, quand la terre s'ébranle : les forêts séculaires s'agitent et les cimes des sapins, par leur tremblement, portent jusqu'à Csaba la nouvelle du danger de ses frères. Il s'arrête dans sa marche, renvoie dans les Carpathes une partie de ses forces, et les Sicules sont délivrés.

Une année s'écoule assez paisiblement, puis les voisins reparaissent en armes, et plus forts qu'auparavant ; mais le ruisseau qui descend la montagne, l'annonce au fleuve ; le fleuve l'annonce à la mer, et le flot en jette la nouvelle sur la plage. Csaba, alarmé, envoie de nouveaux libérateurs, et les perfides voisins sont mis en fuite.

Trois années s'écoulent encore. Des peuples nombreux s'élèvent contre les Sicules ; une lutte d'extermination se prépare. Que vont-ils devenir ? Le vent des Carpathes souffle vers la Grèce. Csaba était si loin, que le vent se lassait avant de l'atteindre. Il s'allie alors à l'ouragan du désert, dont l'impétuosité l'en-

traîne, et Csaba apprend, pour la troisième fois, le danger des Sicules, et envoie une nouvelle troupe qui les délivre.

Depuis, lors bien des années se passent; les enfants sont devenus des vieillards, la noix plantée en terre a germé et s'est transformée en un tronc chargé de fruits. L'ancien désert présente aujourd'hui l'aspect d'une campagne fertile, et le Sicule s'est attaché, comme à une vraie patrie, à cette terre confiée à sa garde.

Mais la jalousie n'était pas éteinte dans le cœur des voisins, et un jour ils se réunirent pour fondre sur les habitations des Sicules.

Ceux-ci se battirent comme des lions, mais que faire contre le nombre? Du secours, ils n'en attendaient plus, car ils ignoraient ce qu'étaient devenus leurs frères. Pourtant un protecteur invisible veillait sur eux. L'étoile qui avait été témoin du sacrifice et du serment, transmit la nouvelle aux autres étoiles, aux planètes et aux constellations, et l'émotion passa du ciel à la terre. Les Sicules désespéraient déjà, quand retentit soudain un bruit de chevaux, et un sourd cliquetis d'armes. Une armée arrivait traversant les régions cé-

lestes dans un morne silence, elle s'arrêta toute brillante sur la cime des montagnes et à sa vue les ennemis consternés s'enfuirent.

Depuis ce jour, le Sicule est resté tranquille: sa tâche de gardien est accomplie. Il s'allia aux descendants de ses frères émigrés, pour reconquérir la Hongrie, son patrimoine perdu. Ces guerriers lointains, amenés par les astres, ont laissé dans les régions célestes un signe ineffaçable. La longue banderole blanche, que tu vois se dérouler à minuit, dans les régions du firmament, quand aucun nuage ne l'obscurcit, c'est la trace des hommes et des chevaux. Les Sicules ont donné à cette voie du ciel le nom de « chemin des armées ». Sa vue leur rappelle chaque fois Csaba et Attila, son père.



LA LÉGENDE DU CHEVAL BLANC

Quelques siècles après la mort d'Attila, roi des Huns, les descendants de Magyar (les Hongrois d'aujourd'hui) quittèrent leur ancienne patrie, et, après de longues et pénibles pérégrinations, ils vinrent s'établir dans la Hongrie d'aujourd'hui.

Leur chef Arpad avait d'abord envoyé Kusid sonder le pays et les mœurs de ses habitants.

Kusid se rendit donc chez Svatopluk, roi des Slaves, qui tenait alors sous sa possession la Hongrie d'aujourd'hui. Svatopluk lui fit un aimable accueil, croyant que les Hongrois, qui étaient un peuple agriculteur, entendaient venir s'établir paisiblement sous sa dépendance.

L'envoyé d'Arpad ayant mandé à son maître que ce pays était un vrai Canaan, un conseil fut tenu, et on décida d'envoyer une seconde ambassade qui remettrait à Svatopluk un cheval blanc, avec une bride d'or et une

selle idem, et qui lui demanderait de la terre, de l'herbe et de l'eau.

A la vue de ce magnifique cadeau que Svatopluk regardait comme un hommage rendu par un peuple prêt à se soumettre, il dit en souriant : « De la terre, de l'herbe et de l'eau, prenez-en autant que vous voudrez. »

A la tête de son armée, Arpad s'avança aussitôt, non pas pour rendre hommage au roi des Slaves, mais pour occuper le pays. Aussi un troisième envoyé se présenta-t-il en disant :

— Le prince Arpad vous avertit de quitter la terre qu'il vous a achetée, car en acceptant le cheval blanc, la bride d'or et la selle, vous lui avez cédé votre terre, votre herbe et votre eau.

Svatopluk fronça les sourcils et dit :

— Si vous le prenez comme cela, je n'ai que faire de vos dons. Le cheval, je le ferai assommer, la bride, je l'enfouirai dans un pré, et la selle, je la ferai jeter au fond du Danube.

Et le messager de répondre :

— Si tu assommes le cheval, ce sera pour

nourrir les chiens de mon maître : si tu caches la bride dans un pré, ses faucheurs l'auront bientôt trouvée, et si tu jettes la selle au fond du Danube, les pêcheurs de mon prince l'auront bientôt retirée.

Se voyant ainsi menacé, Svatopluk prit les armes, et vint attaquer les Hongrois.

Une seule bataille fut livrée. Elle finit par la défaite des Slaves. Svatopluk, lui aussi, périt dans la bataille.

Voilà comment la Hongrie a été conquise il y a plus de mille ans.



SAINT LADISLAS

I

Saint Ladislas est un des rois les plus populaires de Hongrie. Avant son avènement, il s'était plus d'une fois distingué dans les combats qu'il avait livrés aux Cumans.

Dans la glorieuse bataille de Cserhalom, il fut grièvement blessé. De loin, il voit un Cuman qui enlève une belle Hongroise. Vite, il s'élance sur son cheval, et se met à poursuivre le fuyard. Mais, ne pouvant pas l'atteindre, il crie à la jeune fille de prendre le ravisseur par la ceinture, et de tâcher ainsi de le jeter en bas. La jeune fille obéit, et réussit à arrêter le Cuman. Alors le roi, trop généreux d'engager un combat inégal, descend de cheval, tue son adversaire, et ramène dans le camp la jeune Hongroise.

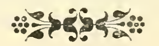
II

Selon une autre légende. saint Ladislas, vaincu par les Cumans, est obligé de prendre la fuite. Les Cumans sont à ses trousses, et

leurs haches vont l'atteindre. Alors, le saint roi étend ses bras vers le ciel, et balbutie une prière. Et voilà que, par un miracle du Bon Dieu, le sol s'ouvre et les Hongrois se trouvent séparés de leurs ennemis par un précipice large de cent pas. On montre encore l'empreinte des fers du cheval de saint Ladislas.

III

Tout le long des montagnes, s'étendant entre Kolozsvar et Egregy, on voit quantité de coquilles pétrifiées, qu'on appelle généralement « l'argent de saint Ladislas ». Dans cette contrée, saint Ladislas venait de remporter une victoire sur les Cumans. Un massacre général semblait inévitable. Alors les Cumans, pour arrêter les Hongrois, disséminèrent, de tout côté, une grande quantité de pièces d'or. Les guerriers hongrois, donnant dans le piège, s'empressèrent de les ramasser. Le roi alors appelle le secours de Dieu, et voilà toutes les pièces d'or changées en pierres. Les Hongrois comprirent l'avertissement du ciel, et continuèrent à poursuivre les païens.



CONTES DIVERS



CONTES DIVERS

L'ARBRE MERVEILLEUX

Il y avait une fois un vieux roi qui avait une fille belle comme le jour. Son père lui disait souvent de se marier, — car les galants ne manquaient pas ; — mais elle avait résolu de ne jamais quitter son père, ni son jardin, au beau milieu duquel il y avait un arbre dont les branches allaient jusqu'au ciel.

Un jour qu'elle se promenait, comme de coutume, dans son jardin, il vint un tourbillon qui l'emporta dans les airs. Tout cela s'était passé en un clin d'œil et, l'orage passé, le vieux roi descendit dans le jardin pour voir ce que faisait sa fille. Mais il avait beau chercher partout, la princesse avait disparu.

Alors le vieux roi commanda de publier au son du tambour trois fois par jour dans le pays:

« Ran tan plan, ran tan plan, ran tan plan. La fille du roi a disparu. Celui qui la ramènera sera le gendre et l'héritier du roi. »

Beaucoup de beaux seigneurs partirent pour aller à la recherche de la princesse, mais pas un ne réussit à avoir de ses nouvelles. Plusieurs années s'étaient écoulées.

Une nuit, dans son rêve, le roi aperçut sa fille dans un beau château, situé sur la cime de l'arbre merveilleux dont les branches allaient jusqu'au ciel. Mais quel ne fut pas son effroi en voyant qu'elle était gardée par un Dragon à neuf têtes !

Le lendemain, le roi fit encore tambouriner dans le pays qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui la lui ramènerait.

Les princes, les comtes et les barons ne manquèrent pas à entreprendre de délivrer la fille du roi. Mais tous s'en revinrent confus.

En ce temps-là, il y avait au service du roi un jeune porcher, nommé Jean. Un jour, comme il venait de baigner un pauvre petit cochon malade, l'animal se mit à parler, et lui dit :

— Merci, porcher. Pour te payer de ton ser-

vice, je t'aiderai à délivrer la fille du roi, qui se trouve sur la cime de l'arbre merveilleux, dans le château du Dragon à neuf têtes. Voici sept paires de bottes ; quand tu les auras toutes usées à grimper, tu te trouveras sur la cime de l'arbre. Là, tu verras une feuille plus grande que les autres. Saute sur cette feuille-là ; tu y trouveras un beau pays, au milieu duquel se trouve le château du Dragon. Mon frère, qui est un Cheval-Volant au service du Dragon, te dira le reste. Voici encore une serviette que je te donne. Quand tu éprouveras le besoin de manger ou de boire, étends-la sur une des feuilles de l'arbre, et aussitôt, tout ce que tu souhaiteras, te sera servi dessus.

Après avoir remercié le petit cochon, Jean prit les bottes et la serviette, s'élança sur la première branche de l'arbre, et grimpa si vite, qu'on ne le vit plus au bout de quelques minutes.

Il grimpa ainsi pendant sept jours et sept nuits, ne prenant de repos que quand il avait faim et soif.

Le matin du huitième jour, il s'aperçut que la septième paire de ses bottes était usée.

Il se trouva sur la cime de l'arbre. Il regarda autour de lui, et ne fut pas longtemps à découvrir la feuille indiquée. Sans faire ni un, ni deux, il sauta dessus, et l'instant d'après il se trouva dans un magnifique jardin, au milieu duquel était le château d'or du Dragon. Il entra, fit le tour des chambres, toutes plus belles les unes que les autres, et dans la dernière il trouva la fille du roi baignée de larmes.

Grande fut la joie de la princesse. Elle s'informa des nouvelles de son père, et raconta à Jean tous les maux qu'elle avait à souffrir.

Le soir venu, le Dragon rentra. Il se mit dans une colère effroyable et voulut dévorer le pauvre porcher. Mais la princesse le pria si gentiment de laisser la vie à Jean, qu'il consentit à en faire son cocher.

Jean resta donc au château.

Le Dragon lui dit :

— Écoute bien ce que je vais te dire. Il y a dans mon écurie une rosse que je confie à tes soins à partir d'aujourd'hui. Chaque jour, tu lui donneras de l'avoine et du foin. Mais garde-toi bien de lui donner ce qu'elle te demandera.

— Dragon, tu seras obéi.

Le lendemain matin, Jean alla à l'écurie. Il donna de l'avoine et du foin au pauvre cheval, qui était couché sur la litière. Tout à coup, l'animal se mit à parler et lui dit :

— Je vois que tu as bon cœur. Je sais qui tu es et ce que tu veux. De l'avoine et du foin, ce n'est pas là ce qu'il me faut. Un peu de braise serait mieux mon affaire, et me remettrait sur pied. Mon maître n'a garde de m'en donner ; il voudrait me voir crever, de peur que je ne trahisse son secret. Va me chercher une pelletée de braise, et je t'aiderai à délivrer la princesse.

Jean se ressouvint de ce que le petit cochon lui avait dit, et il alla vite chercher une pelletée de braise. La rosse avala la braise, et fut changée en un beau Cheval-Volant au poil d'or.

— La moitié de notre besogne est faite, dit le Cheval-Volant. Maintenant, va vite à la cave chercher la bride, la selle et l'épée qui sont suspendues au mur.

Mais, au moment où Jean montait, chargé de la bride, de la selle et de l'épée, le Dragon, qui était rentré, l'arrêta et lui dit :

— Tu m'as désobéi. Le temps de dire un *Pater*, et je te dévore.

— Aie pitié de moi. Je ne te désobéirai plus jamais, jamais.

— Il faut que tu meures. Mais je veux bien boire une chopinée de vin pour la rémission de tes péchés.

Alors ils se mirent à trinquer, et Jean profita si bien de l'occasion, qu'au bout d'une heure le Dragon était ivre-mort.

Jean s'enfuit rapide comme une flèche. Arrivé dans la cour, il sella le cheval en toute hâte, et ils partirent au grand galop.

— Où allons-nous? demanda Jean.

— Dans la forêt. Là, nous trouverons un sanglier; dans la tête du sanglier il y a un lièvre, dans la tête du lièvre il y a une boîte, dans cette boîte il y a neuf guêpes. Toute la force du Dragon est dans ces guêpes. En les tuant, nous rendrons le Dragon faible comme un nourrisson.

A peine furent-ils arrivés dans la forêt, qu'ils aperçurent le sanglier, qui se jeta sur eux en grinçant des dents. Un bon coup de pied du cheval terrassa le sanglier et Jean,

qui n'y allait pas de main morte, prit son épée et coupa en deux la tête de l'animal. Aussitôt ils virent en sortir un petit lièvre, qui se sauva à toutes jambes.

Hipp hopp! En un clin d'œil, ils l'attrapèrent et Jean lui coupa la tête en deux.

Une petite boîte était dedans. Alors Jean prit deux pierres plates, et les frappa si fort l'une contre l'autre, qu'il écrasa les guêpes qui y étaient enfermées.

— Maintenant, mon cher maître, dit le Cheval-Volant, nous n'avons plus rien à craindre. Rentrons vite, et débarrassons-nous de notre ennemi commun.

Et, en effet, ils trouvèrent le Dragon étendu dans la cave, et n'ayant pas même la force de remuer. Après lui avoir coupé les neuf têtes, Jean alla annoncer la bonne nouvelle à la fille du roi. On sent bien s'ils étaient heureux.

Mais leur bonheur n'était pas parfait. Combien ils auraient été plus heureux dans leur pays. La seule idée d'entreprendre une seconde fois ce dangereux voyage donnait la chair de poule au pauvre Jean. Mais le lendemain matin, comme il se promenait dans la cour,

en proie à cette inquiétude, voilà que le Cheval-Volant lui dit :

— Je sais ce qui vous afflige, toi et la princesse. Mais je ne suis pas fait pour vous laisser souffrir. Prends la fille du roi en croupe, puis fermez les yeux et ne les rouvrez que lorsque je vous y inviterai.

Ce qui fut dit fut fait.

Ils montèrent sur le Cheval-Volant. Au bout d'un quart d'heure, il leur dit :

— Ouvrez les yeux.

Ils ouvrirent les yeux et se trouvèrent dans le château du vieux roi.

La noce se fit le lendemain. Jamais on n'a vu ni ne verra la pareille. Jean et sa femme vécurent longtemps, riches et heureux.

(Coll. A. Benedek.)



TROIS CHOSES PRÉCIEUSES

Il y avait une fois un roi qui avait trois fils.

Un jour, le roi leur dit :

— Vous voilà grands tous les trois. Allez chercher fortune par le monde.

— Nous ne demandons pas mieux, dirent-ils, et dès le lendemain ils se mirent en route.

Ils allèrent loin, loin, plus loin encore: enfin, ils arrivèrent dans une grande ville.

— Quelle est cette ville ? demandèrent-ils à un passant.

— C'est la ville du roi blanc, répondit le passant.

— Tant mieux.

Et ils allèrent se présenter à la cour, où le roi leur fit le meilleur accueil du monde.

Le roi blanc avait une fille belle comme le jour, dont les trois princes tombèrent amoureux.

Le lendemain, ils allèrent chacun la demander en mariage. Comme ils étaient, tous les trois, également beaux cavaliers et également

braves, le roi, qui avait l'embarras du choix, leur dit :

— Mes amis, revenez dans un an. Celui qui me présentera la chose la plus précieuse sera mon gendre.

Le lendemain matin, les trois princes partirent. Ils marchèrent longtemps, enfin, ils arrivèrent à un carrefour. Là ils se séparèrent.

Un an après, ils revinrent tous les trois au même carrefour.

— Eh bien ! dit l'aîné, voyons lequel d'entre nous a acquis la chose la plus précieuse. Moi, j'ai acheté une lunette avec laquelle je puis porter mes regards aussi loin que je veux.

— Moi, dit le second, j'ai acheté un manteau qui, en un clin d'œil, me transporte partout où je veux aller.

— Et moi, dit le plus jeune, j'ai acheté une orange, dont l'odeur rend la vie dans l'espace de vingt-quatre heures après le décès.

Ces confidences faites, l'aîné prit sa lunette, et regarda dedans. Mais, l'instant d'après, il la laisse tomber en poussant un cri de douleur.

— Qu'as-tu? qu'y a-t-il? s'écrièrent ses deux frères.

— Hélas, ne me le demandez pas. La fille du roi blanc vient de mourir.

— Vite, enveloppons-nous de mon manteau, dit le second, nous y serons transportés en moins d'une minute.

Ce qui arriva. Alors le plus jeune prit son orange, l'approcha du nez de la princesse et, l'instant d'après, la morte se leva en souriant.

On sent bien quelle fut la joie du roi et de tous les assistants.

Mais alors une grande dispute s'éleva entre les trois frères.

— C'est moi qui, à l'aide de ma lunette, ai vu qu'elle était morte, dit l'aîné.

— Et c'est moi qui vous ai transportés ici. Sans mon manteau, il nous aurait été impossible d'arriver à temps, dit le second.

Alors le plus jeune dit : « A quoi vous auraient servi votre lunette et votre manteau sans mon orange, qui l'a ressuscitée ? »

Le lendemain, le roi maria sa fille au plus jeune des trois princes, et les mariés vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LA BAGUE D'ACIER

Il y avait une fois un jeune homme, nommé Jean, qui était pauvre comme un rat d'église, et malheureux comme les pierres. Il n'avait ni père ni mère.

Un jour qu'il allait à la ville, il trouva sur son chemin une couleuvre. Il la prit, et voulut la tuer. Mais la couleuvre lui dit :

— Laisse-moi la vie, et tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

Jean eut pitié de l'animal, et lui laissa la vie. Alors la couleuvre lui dit :

— Ton service te sera payé. Voici une bague d'acier que je te donne. Tu n'auras qu'à la passer à ton petit doigt, et j'accourrai pour accomplir tout ce que tu auras désiré.

Cela dit, la couleuvre disparut.

Arrivé à la ville, Jean se ressouvint de ce que la couleuvre lui avait dit. Il prit la bague, et la passa à son petit doigt. L'instant d'après, la couleuvre arriva rapide comme une flèche et lui dit :

— Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Je demande qu'il y ait ici un château plus beau que celui du roi.

Et aussitôt il se trouva en face du palais du roi un autre palais, bien plus grand et bien plus beau, que celui du roi. Les murailles en étaient d'argent, les meubles d'or, et sur le toit il y avait un diamant à la place de chaque ardoise.

— A la bonne heure, se dit-il, voilà une couleuvre qui tient parole.

Et il alla s'installer dans son palais. Le lendemain, le roi, qui n'en revenait pas de son étonnement, fit prier l'inconnu d'accepter à dîner dans son palais. Le roi avait une fille belle comme le jour, et Jean qui était devenu amoureux d'elle, la demanda un jour en mariage. Il va sans dire que le roi se garda bien de refuser l'offre d'un homme plus riche que lui. La noce se fit le lendemain, et ils vécurent heureux pendant plusieurs années.

Un jour, en sortant, le mari laissa sa bague au château. Pendant son absence, il vint au château un vieux juif, un marchand de bagues, à qui la princesse acheta une bague d'or deux

louis d'or en donnant la bague d'acier de son mari par-dessus le marché.

A peine sorti du château, le vieux juif passa par hasard la bague d'acier à son petit doigt.

Aussitôt la couleuvre arriva et lui demanda :

— Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Je demande, dit-il, que ce château, la belle princesse et moi, nous soyons transportés dans l'île Noire au milieu de la mer.

Ce qui arriva aussitôt.

Quand le mari revint, il fut bien étonné de voir que son château et tout ce qu'il renfermait s'en était allé.

Plein de tristesse, il partit en se jurant, qu'il n'aurait ni trêve ni repos avant de retrouver sa femme.

Au bout de trois jours, il arriva au bord de la mer. Là il vit un pauvre petit chien couché à l'ombre d'un buisson et près de mourir. Il eut pitié de la pauvre bête, il alla lui chercher des herbes salutaires, et réussit ainsi à guérir le petit chien.

Quelques pas plus loin, ils trouvèrent un pauvre petit chat malade.

Jean fit du chat comme il avait fait du chien,

et ils continuèrent leur route. Tout en se promenant au bord de la mer, Jean aperçut son château dans l'éloignement, au milieu de la mer.

— Si je pouvais traverser la mer à la nage, dit-il, je saurais bien retrouver ma bague d'acier, et je redeviendrais heureux.

Le chien, qui avait entendu les paroles de son maître, se mit alors à parler :

— Pour te payer de ton service nous irons te chercher ta bague, moi et mon ami, le chat.

Ce qui fut dit, fut fait.

Ils partirent, et au bout de quelques heures ils arrivèrent dans l'île Noire. Ils trouvèrent toutes les portes du château grandes ouvertes. Alors le chat se glissa doucement, bien doucement, dans la chambre à coucher. Il regarda de tous côtés, et finit par trouver, sur la table de nuit, la bague de son maître. Il la prit se sauva, et les deux compagnons repartirent aussitôt.

Comme ils nageaient en pleine mer, le chat vit un petit poisson, et pour le prendre il ouvre la gueule, et laisse tomber la bague.

— Malheureux, qu'as-tu fait ? dit le chien.

En ce moment, le chat prit un autre poisson qui lui dit :

— Ayez pitié de moi ; je suis le fils du roi des poissons.

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, que le roi des poissons arriva en s'écriant :

— De grâce ! rends-moi mon fils.

— Je veux bien te le rendre, mais à une condition, c'est que tu me rendes la bague d'acier que je viens de lâcher, et qui doit se trouver quelque part au fond de la mer.

Le roi des poissons replongea, fit convoquer tous les poissons, grands et petits, et leur ordonna d'aller chercher une bague d'acier qui devait être quelque part au fond de la mer.

Une heure après, le roi des poissons apporta la bague d'acier, et on lui rendit son fils.

Arrivés au bord de la mer où leur maître les attendait, les deux compagnons lui remirent la bague d'acier.

Celui-ci la passa à son petit doigt, et la couleuvre arriva aussitôt et lui demanda :

— Qu'y a-t-il pour ton service, maître ?

— Je demande que mon château, ainsi que moi, ma femme et mes deux compagnons de

voyage, nous soyons transportés vis-à-vis du château de mon beau-père, et que celui qui m'a fait tant souffrir soit pendu.

Ce qui arriva aussitôt.

Le lendemain matin, on fit un grand festin, et tous vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LE PRINCE ET LES GÉANTS

Il y avait une fois un vieux roi qui avait trois fils. Tous les trois étaient des modèles de beauté et de bravoure.

Un jour, le roi des Tartares, appelé Tête-de-Chien, vint attaquer le vieux roi avec une armée dix fois plus grande, et se rendit maître de tout le royaume. Le vieux roi périt dans la bataille, et les trois princes furent obligés de se sauver.

Comme il ne leur resta que leur épée et leur fusil, ils résolurent d'aller chercher fortune dans des pays étrangers.

Arrivés à un carrefour ils attachèrent un mouchoir blanc sur la cime d'un arbre en se promettant de revenir de temps à autre, pour voir si le mouchoir ne serait pas teint de sang, ce qui annoncerait un malheur qui leur serait arrivé à l'un ou à l'autre. Ceux qui resteraient en vie, iraient aussitôt au secours de leur frère malheureux.

Cela fait, ils se séparèrent prenant chacun d'un autre côté.

Ne me demandez pas ce que sont devenus les deux aînés, car je n'en sais rien, non plus que vous. Mais je sais que le plus petit arriva, au bout de sept jours de marche, à la porte d'un château de diamant tournant sur un ergot de coq.

La nuit tombait, et le jeune prince avait grand'faim, et était excédé de fatigue. Il entra donc sans hésiter. Il parcourut toutes les chambres et fut bien étonné de ne trouver personne. Il avait beau crier et demander à qui était le château, personne ne lui répondit. Enfin, sans plus s'inquiéter de cette solitude, il se mit à une table où était servi un excellent dîner, et mangea de bon appétit. Après avoir mangé à sa faim et bu à sa soif, il alla dans la chambre à coucher où il comptait se reposer jusqu'au lendemain. Mais à peine se fut-il mis à son aise, qu'il sentit comme un tremblement de terre. Il alla à la fenêtre voir ce que ce pouvait être. Alors il vit entrer par la porte du château sept géants tous plus grands les uns que les autres.

— C'en est fait de moi, s'écria-t-il, et il alla se cacher sous le lit.

— Cela sent la chair de chrétien ici, dit en entrant le père des géants.

Se voyant ainsi découvert, le prince sortit de sa cachette.

— De grâce, messieurs les géants, laissez-moi la vie.

Mais les géants sont des sans-cœur. Ils coupèrent le prince en mille morceaux qu'ils jetèrent par la fenêtre. Puis ils soupèrent et allèrent se coucher. Le lendemain matin, lorsqu'ils s'en furent allés faire leur ronde, un serpent à tête de jeune fille sortit de dessous terre, ramassa toutes les parties du corps du jeune prince, les ajusta et, les ayant arrosées avec l'eau qui rend la vie, le prince se leva cent fois plus beau et plus fort qu'auparavant.

Le serpent, qui avait pris la forme humaine, jusqu'aux hanches, disparut avant que le prince eût pu le remercier.

Le soir, les géants rentrèrent.

— Tiens, tiens ! Notre bout d'homme qui a ressuscité.

Un combat rude et opiniâtre s'engagea, mais le prince finit encore par être mis en morceaux.

Le lendemain, il fut encore ressuscité par le

serpent qui prit la forme humaine jusqu'aux genoux.

Il en était de même le surlendemain. Mais cette fois le serpent fut changé en une jeune fille, belle comme le jour.

— Prince, lui dit-elle, je suis une princesse. Mon père a été tué par ces monstres. Moi, j'ai été changée en un serpent par ma nourrice. Maintenant, que te voilà assez fort pour les braver, je puis garder ma forme première.

Et en effet, le soir le jeune prince mit à mort toute la race des géants.

Rien ne semblait manquer au bonheur du jeune couple devenu ainsi maître et maîtresse d'un grand royaume.

Cependant un jour le prince s'étant rendu au carrefour, et ayant trouvé le mouchoir teint de sang, il annonça à la princesse qu'il lui fallait aller au secours de ses frères, et ils se séparèrent les larmes aux yeux.

Il se rendit dans la forêt où il avait vu entrer ses frères, et après avoir marché longtemps il arriva à la porte d'une cabane. Il entra et y trouva deux gros chiens attachés par des chaînes de fer. C'étaient les chiens de ses

frères. Il prit dans sa poche un brin de l'herbe qui brise le fer. et délivra les pauvres bêtes. Puis il alla se reposer sous un grand arbre, il alluma un bon feu, et mit à la broche un lièvre qu'il avait tué en chemin. Comme il préparait son souper, il entendit tout à coup une voix au-dessus de sa tête :

— Qu'il fait froid! disait en grelottant une vieille femme à l'aspect terrible.

— Descendez donc, si vous avez froid, venez vous chauffer auprès de mon feu.

— C'est que j'ai peur de vos chiens. Mais voici trois brins de cheveux que je vous prie de jeter au feu.

Le prince obéit, et la vieille descendit en disant d'un air menaçant :

— Le temps de dire un *Pater* et je te dévore, misérable. Tu as tué les sept géants, mes chers enfants. Tes frères, je leur ai déjà fait mordre la poussière. C'est ton tour maintenant.

Le prince effrayé appela les chiens, mais ils étaient changés en pierre. Heureusement il avait sur lui de l'eau qui rend la vie. Vite il en versa quelques gouttes sur les chiens.

Voilà donc la vieille sorcière au pouvoir du prince. Mais celui-ci ne voulut pas la tuer avant qu'elle lui eût dit où se trouvaient enterrés ses deux frères. La vieille sorcière qui avait perdu tout pouvoir sur lui, le conduisit vers l'endroit où elle avait enterré les deux princes.

Leur frère les arrosa de son eau, et ils se réveillèrent aussitôt. Et se frottant les yeux ils disaient :

— Il semble que nous ayons dormi bien longtemps.

Alors le prince leur raconta tout ce qui s'était passé depuis leur séparation.

Ils retournèrent dans le pays des géants. Le lendemain la noce fut célébrée, et le libérateur de la princesse fut élu roi du pays des géants.

Après la noce, il alla reconquérir le pays de son père, et il le céda à ses deux aînés. Tous vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LES TROIS POMMES

Il y avait une fois un roi qui avait trois fils. Ils étaient beaux et bien faits tous les trois, mais ils n'avaient nulle envie de se marier. Toutes les fois que leur père les en gronda, ils lui répondirent qu'il n'y avait dans tout le pays aucune jeune fille digne de devenir princesse. Las d'entendre répéter ce prétexte à ses fils, le roi leur dit un jour :

— Eh bien, mes chers, si vous ne trouvez pas de femme dans mon pays, allez-en chercher à l'étranger.

Le lendemain matin, les trois princes partirent. Après avoir marché longtemps, bien longtemps, ils arrivèrent un soir à la porte d'une cabane. Comme ils étaient bien fatigués, ils y entrèrent pour y passer la nuit. Dans un coin de la chambre, ils virent une femme laide à faire peur et vieille comme la grande route.

— Bonsoir, grand'mère.

— Bonsoir mes amis, que venez-vous faire ici ?

Pendant que les jeunes gens lui racontaient pourquoi ils avaient quitté leur pays, la vieille préparait un bon souper et, après avoir mangé à leur faim et bu à leur soif, les trois princes se couchèrent et, excédés qu'ils étaient, ils dormirent comme des sabots jusqu'au matin et, à leur réveil, la vieille leur donna à chacun une belle pomme rouge, en disant :

— Si vous m'en croyez, vous ne mangerez ces pommes que dans un endroit où vous aurez trouvé de l'eau.

Les trois voyageurs remercièrent la vieille femme et continuèrent leur route. Un soir qu'ils se reposaient à l'ombre d'un grand arbre, l'aîné ne put résister à l'envie qu'il avait de manger sa pomme. Il prit donc son canif et la coupa en deux. L'instant d'après, il vit en sortir une jeune fille belle comme le jour.

— Je meurs de soif, s'écria-t-elle. Vite, donnez-moi de l'eau !

Les trois frères coururent de tous côtés en chercher, mais ils n'en trouvèrent pas. A leur retour, la belle fille était morte. Ils l'enterrèrent, et s'en allèrent pleins de tristesse.

Le lendemain, le second prince crut voir un étang non loin de l'arbre, à l'ombre duquel ils se reposaient.

— Je puis bien manger ma pomme, pensa-t-il, puisque il y a de l'eau tout près d'ici.

Il prit donc son canif, il coupa la pomme en deux et, l'instant d'après, la pomme se trouva changée en une jeune fille plus belle encore que celle de la veille.

— De l'eau! vite, donnez-moi de l'eau, car je meurs de soif, s'écria-t-elle.

Le jeune prince s'élança vers l'étang. Mais, plus il s'en approcha, plus l'eau semblait le fuir, et le malheureux jeune homme finit par voir que ce qu'il avait pris pour un étang n'était qu'un mirage. A son retour, la jeune fille était morte. Après l'avoir enterrée, l'aîné et le moyen, accablés de tristesse, dirent adieu à leur frère cadet, et s'en retournèrent à la maison.

Le cadet marcha longtemps, bien longtemps, enfin il arriva près d'une grande ville. A quelques centaines de pas de la ville, il trouva une fontaine. Il s'arrêta pour se désaltérer et se reposer un peu. Puis, encouragé

par la présence de l'eau, il coupa sa pomme en deux. Il en vit sortir une jeune fille, cent fois plus belle que les précédentes. Il lui donna à boire, et voilà qu'elle devint mille fois plus belle encore.

— Attends-moi ici, dit-il, je m'en vais à la ville t'acheter une robe d'or.

Et comme elle avait peur d'y rester ainsi, toute seule, elle monta sur l'arbre et se cacha sous le feuillage. Pendant l'absence du jeune prince, une bohémienne vint boire à la fontaine. Au moment de s'en aller, elle aperçut la jeune fille :

— Que viens-tu faire là ?

La jeune fille descendit, lui raconta tout ce qui s'était passé, et la méchante bohémienne, profitant d'un moment favorable, prit la jeune fille par la taille et la jeta dans la fontaine.

Quelques moments après, le prince revint.

— Tu es bien étonné de me trouver ainsi changée. Mais console-toi, c'est un enchantement qui ne doit durer que peu de temps, après quoi je redeviendrai plus belle encore que je ne l'étais.

Comme elle mettait la belle robe que le

prince venait d'apporter, la méchante créature aperçut un petit poisson rouge dans la fontaine. Elle voulut le prendre, mais elle n'y réussit pas, ce qui l'ennuya beaucoup, car elle était persuadée que c'était la belle fille qui a pris la forme de poisson rouge.

Ils partirent donc, et le lendemain de leur arrivée dans la maison paternelle, la noce fut célébrée. Mais la méchante bohémienne pensait toujours au petit poisson rouge de la fontaine, et craignait sans cesse que sa méchanceté ne fût mise au jour. Aussi, pour mettre fin à son inquiétude, eut-elle recours à une ruse. Un jour, faisant semblant d'être malade, elle dit à son mari qu'elle guérirait et redeviendrait belle comme autrefois, s'il lui apportait le petit poisson rouge de la fontaine, près de laquelle ils s'étaient rencontrés la première fois.

Le roi ordonna aussitôt qu'on lui apportât le poisson et, quelques jours après, un pêcheur le lui apporta. La bohémienne fit alors venir son premier cuisinier, et lui commanda de griller le poisson et d'en brûler toutes les écailles, ce que le cuisinier fit aussitôt. Mais, par mégarde, une écaille du poisson

était restée dans la cour, et le lendemain matin un bel arbre se trouvait à la place de l'écaille égarée. Toute la cour était dans l'étonnement à la vue de ce prodige. Mais la méchante bohémienne, persuadée que c'est sa rivale qui s'est ainsi métamorphosée en un bel arbre, dit à son mari :

— Pour me faire revenir à ma forme première, il faut que vous fassiez abattre et brûler cet arbre.

Le prince obéit. Mais l'ouvrier chargé de la besogne, emporta une petite planche carrée pour servir de couvercle de pot à sa femme.

Le lendemain matin, la femme de l'ouvrier s'était levée de bon matin pour aller travailler dans les champs. Comme elle était pressée, elle partit sans même nettoyer la chambre. Mais elle fut bien étonnée à son retour de trouver la chambre balayée. Avec ça, le couvert était mis, et un bon dîner était préparé.

— Mais c'est de la magie, se dit-elle.

Le même prodige s'étant opéré le lendemain, l'ouvrier et sa femme résolurent de ne pas sortir le surlendemain pour avoir l'explication de ce mystère. Ils s'arrêtèrent à la porte et regar-

daient par le trou de la serrure. Alors ils virent le couvercle de pot dégringoler et se changer en une belle princesse, qui se mit aussitôt à nettoyer la chambre. Ils entrent et interrogent la belle princesse. Celle-ci leur ayant raconté tout, la femme de l'ouvrier s'en-courut annoncer au prince ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

On sent bien quelle était la joie du prince. Il fit atteler son plus beau carrosse, et se rendit dans la maison de l'ouvrier pour ramener celle qu'il avait tant pleurée.

La méchante bohémienne prit la fuite à la vue de la belle fille. Bien lui en prit, car elle aurait été écartelée, c'est sûr.

La noce fut célébrée le même jour, et les mariés vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LES DEUX PRINCES AUX CHEVEUX D'OR

Il y avait une fois un comte et une comtesse qui avait deux enfants, deux petits garçons d'une beauté rayonnante. Tout le monde admirait la chevelure d'or des deux petits enfants. Un jour, le comte dit à sa femme :

— Le roi m'appelle à la guerre, il faut que je parte demain. Soignez bien mes deux fils.

— Mon ami, vous serez obéi, dit la comtesse.

Le lendemain, le comte partit pour la guerre.

Dans le château il y avait une vieille domestique méchante comme l'enfer, qui avait une belle fille. Cette femme haïssait la comtesse et ses enfants, car elle s'était flattée de l'espoir que le comte épouserait sa fille, à elle. Elle résolut donc de se venger. Un jour que les enfants se promenaient au bord de la rivière, elle profita d'un moment où elle n'était vue de personne, et elle les jeta dans l'eau.

La pauvre comtesse pleurait toutes les lar-

mes de ses yeux ; elle avait beau chercher et s'informer partout, personne ne savait ce que les enfants étaient devenus.

La guerre finie, le comte écrivit à sa femme:

— Dans huit jours je serai de retour au château.

— Voici le bon moment, pensa la méchante créature, pour brouiller le comte à mort avec sa femme.

Elle alla donc à la rencontre de son maître, et lui fit croire que c'est la comtesse qui a jeté les pauvres enfants à l'eau.

Le comte se mit dans une colère terrible, et fit enfermer sa femme dans la vieille tour du château.

Voyons maintenant ce que sont devenus les deux enfants. Par un miracle du Bon Dieu ils furent sauvés. Plusieurs années s'étaient écoulées. Un jour, l'un des jeunes gens dit à son frère :

— J'ai fait un rêve singulier cette nuit. J'ai vu un vieillard qui avait une barbe de cinq cents ans ; ce vieillard m'a dit que nous étions de grand sang, qu'une vieille femme méchante nous a jetés à l'eau, et que notre père a fait

emprisonner notre pauvre mère dans une vieille tour de son château.

— Tiens! dit l'autre, c'est que c'est bien singulier; j'ai fait le même rêve. Si tu m'en crois, nous irons dès ce soir à la recherche de nos parents.

Ce qui fut dit, fut fait.

Au bout de trois jours, ils arrivèrent dans leur pays.

— Voilà une messe qui sonne, dit l'aîné. Entrons dans l'église prier le Bon Dieu.

Au sortir de la messe le comte, qui pendant tout l'office avait admiré ces deux enfants d'une beauté si extraordinaire, chargea sa vieille domestique de les inviter à dîner. Mais la méchante créature les avait reconnus. Elle s'approcha d'eux et leur dit :

— Comme vous voilà beaux, mes mignons. Mais vous le seriez bien davantage, si vous vous laviez dans la cuvette du Soleil. C'est là ce que le seigneur du village vous demande. Faites ce que je vous ai dit, et revenez ici. On vous aidera à retrouver vos parents.

Les deux garçons firent ce que la méchante femme leur avait dit. Ils allèrent loin, loin,

enfin ils arrivèrent dans une épaisse forêt. Au milieu de la forêt, il y avait un château. C'était le château du Soleil. A l'entrée du château était assis un vieillard qui lisait dans un gros livre. Ils s'approchèrent, et après avoir poliment salué le vieillard, ils lui demandèrent s'il ne pouvait pas leur indiquer le chemin du château du Soleil.

— Mais c'est ici, mes amis. Je sais ce que vous voulez. Entrez dans la première chambre. Vous y trouverez un cuvier tout plein d'argent, et une vieille femme qui vous invitera à en prendre. Mais ne l'écoutez pas. Derrière la porte il y a une cuvette. Lavez vous vite et repartez, car si vous y restiez plus de cinq minutes, la porte se fermerait, et vous ne pourriez plus sortir jamais, jamais.

Les deux garçons obéirent. Ils entrèrent dans la première chambre du château et après s'être lavés en toute hâte, ils se sauvèrent. Puis ils retournèrent dans la ville où demeurait leur père.

La méchante domestique, qui faisait sentinelle jour et nuit pour voir s'ils reviendraient,

les arrêta en disant : — Vous voilà plus beaux que vous ne l'avez été, mais si vous vous essuyiez avec l'essuie-mains du Soleil vous deviendriez bien plus beaux encore.

Les deux garçons donnèrent encore dans le piège, mais grâce au conseil du bon vieillard, ils revinrent sans encombre. La méchante créature les renvoya une troisième fois, en leur disant de se regarder dans la glace du Soleil. Dans la troisième chambre du château du Soleil il y avait un cuvier tout plein d'or et de diamants. Heureusement pour eux, ils résistèrent à la tentation, et après s'être regardés dans la glace ils repartirent. Alors le vieillard leur dit :

— Méfiez-vous, mes petits mignons, la méchante femme qui vous a envoyés ici, veut vous perdre.

A leur retour à la ville, le comte qui les vit passer sous sa fenêtre les fit monter et les garda à dîner avec lui. On se mit à table, mais au moment que le comte allait porter sa cuiller à la bouche, l'un des deux garçons se souvint de ce que le vieillard lui avait dit, et il s'écria :

— Monseigneur, ne mangez pas votre soupe, elle est empoisonnée.

Alors on fit manger la soupe à un chien, et le pauvre animal en creva. Le comte fit venir la cuisinière, qui lui dit que c'est la vieille domestique qui s'était chargée de faire la cuisine à sa place. La méchante créature fut interrogée, et elle avoua que c'est elle qui a jeté les deux petits enfants à l'eau, et que les ayant reconnus plus tard, elle a voulu les perdre en les envoyant dans le château du Soleil, et que ne sachant plus comment se débarrasser des enfants, elle avait empoisonné la soupe.

Le comte embrassa ses enfants qu'il croyait morts depuis longtemps, et alla vite délivrer sa pauvre femme innocente, qui avait tant souffert.

Tous vécurent longtemps heureux. La méchante domestique fut emmenée en prison, et le lendemain elle fut pendue.

(Coll. A. Benedek.)



LES LIÈVRES DU ROI

Je sais un conte.

Il y avait une fois une pauvre veuve et ses trois fils, qui travaillaient jour et nuit pour mal gagner leur pauvre vie.

— Mère, dit un jour l'aîné des garçons, tout ceci ne peut plus durer. J'ai vingt ans sonnés; je veux aller chercher fortune pour ne plus être à ta charge.

— Fais à ta volonté, lui dit sa mère.

Le lendemain, elle lui donna une besace où elle avait mis trois petits pains, et elle lui dit :

— Pars, et que le Bon Dieu t'accompagne.

Le garçon salua sa mère et partit.

Il marcha trois heures devant soi, et arriva enfin près d'une claire fontaine où il s'arrêta pour se reposer un peu et manger un morceau.

Alors il vit se diriger vers lui une petite souris qui lui demanda un morceau de pain pour l'amour de Dieu.

— Va-t'en au diable, lui cria-t-il.

La petite souris s'en alla sans dire mot.

Le jeune homme continua sa route et, en arrivant à la ville, il se rendit tout droit au palais du roi.

Le roi, qui était à la porte, lui demanda :

— Que veux-tu, pauvre homme?

— Roi, je demande de l'occupation.

— Oui, lui dit le roi, tu peux rester. Demain matin je te dirai ce que tu auras à faire.

Le lendemain matin, le roi l'envoya garder cent lièvres dans un grand bois, en lui disant :

— Voilà cent lièvres que tu garderas et que tu ramèneras ce soir au coucher du soleil. Mais sache que s'il en manque un seul, tu seras écorché vif.

Le jeune homme partit avec ses lièvres, mais au bout de cinq minutes, les lièvres avaient tous disparu.

— Comment ferai-je pour les rattraper? se demanda-t-il. Mon affaire est claire, et le seul parti que j'aie à prendre, c'est de déguerpir.

Ce qu'il fit aussitôt, de peur d'être écorché tout vif.

Le lendemain, le second des trois frères vint frapper à la porte du palais du roi.

Il fut reçu, et il lui arriva, de point en point, comme à son aîné.

Le surlendemain, le plus jeune se mit en route en disant à sa mère :

— Mère, je veux courir le monde et chercher fortune. Si jamais je suis riche, comptez que rien ne vous manquera.

Là-dessus, il salua sa mère et partit.

Après avoir marché quelque temps, il arriva près d'une claire fontaine, où il s'arrêta pour se reposer et manger un morceau.

Alors il vit venir à lui une petite souris qui lui demanda un morceau de pain pour l'amour de Dieu.

— Le peu que j'ai, je le partagerai avec toi de bon cœur, dit le jeune homme.

Et il cassa son pain en deux, et il en donna la moitié à la petite souris.

— Ton service te sera payé, dit la souris. Voilà un petit sifflet que je te donne, et si jamais tu te trouves dans l'embarras, tu n'auras qu'à souffler dans ton sifflet, et il te sera utile, tu verras.

Là-dessus, la petite souris disparut.

Le jeune homme prit le sifflet, le mit dans sa poche et partit.

Arrivé à la ville, il se dirigea tout droit vers le palais du roi.

Il fut reçu, et le lendemain matin il alla garder les cent lièvres dans le grand bois. Mais au bout de cinq minutes, les voilà de s'enfuir de tous côtés.

Alors le jeune homme tira son sifflet de sa poche et y souffla. Aussitôt les cent lièvres accoururent et se groupèrent autour de lui, dociles comme des moutons. Le soir, il retourna dans le palais du roi, suivi de ses lièvres. On les compta : il n'en manquait pas un.

Grand fut l'étonnement du roi :

— Il doit y avoir de la sorcellerie là-dessous, se dit-il.

Le lendemain, à midi, le roi envoya une domestique demander au jeune homme un lièvre de sa part.

— Je n'ai garde de m'exposer à être écorché tout vif, dit-il à la servante.

Mais, en ce moment, la petite souris arriva, et lui dit tout bas à l'oreille :

— N'aie pas peur, donne-lui un lièvre, il ne t'en manquera pas un en rentrant.

Le jeune homme prit un lièvre et le mit dans le sac de la servante, qui repartit aussitôt.

Mais la petite souris s'était glissée, elle aussi, dans le sac, et au bout de quelques minutes elle avait rongé un trou assez grand pour que le lièvre pût s'élancer hors du sac.

Le soir, le jeune homme ramena tous les cent lièvres, et le roi, voyant qu'il ne pouvait rien contre cet homme, lui fit donner un sac plein d'écus.

Le jeune homme, sa mère et ses frères vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LE SEL

Il y avait une fois un vieux roi qui avait trois filles à marier. Un jour, le roi dit à son valet :

— Je suis vieux, je ne veux plus être roi ; je veux partager mon bien entre mes trois filles. Et il commanda qu'on fît venir ses trois filles dans sa chambre.

— M'aimes-tu, dit-il à l'aînée ?

— Père, je vous aime autant que les colombes aiment le grain de froment.

— Bien. Et toi, ma fille, m'aimes-tu ? demanda-t-il à la seconde.

— Père, je vous aime comme on aime les zéphyrs dans la saison des chaleurs.

— Bien. Et toi ? demanda-t-il à la plus jeune de ses filles.

— Moi, mon père, je vous aime autant que vous aimez le sel.

— Méchante langue ! Tu insultes ton père. Je te déshérite et te chasse. Dès demain, tu quitteras le pays, où je te défends de jamais revenir.

La princesse avait beau pleurer, elle avait beau prier son père de lui pardonner, le roi resta inexorable, et la pauvre fille fut forcée de quitter le pays.

Mais le valet du roi qui fut chargé de la mener jusqu'à la frontière avait bon cœur. Quand ils furent loin du château, il dit à la princesse : « N'ayez pas peur. J'ai mis dans ma besace vos plus belles hardes. J'y ai aussi mis des habits de paysanne que vous allez revêtir. Avant de me louer comme valet chez votre père, j'ai servi dans le château du roi voisin. Sa femme vous prendra comme gardeuse de dindons. Là vous serez bien cachée. Quand votre père se sera repenti de ce qu'il vient de faire, je viendrai vous chercher. »

Et en effet, la reine la prit à son service comme gardeuse de dindons. Cela fait, le valet revint chez son maître.

Le temps du carnaval arriva.

Chaque soir, le fils du roi s'habillait de neuf, et montait à cheval pour aller danser dans les châteaux du voisinage.

Que fit la gardeuse de dindons ?

Le soir, elle fit semblant d'aller se coucher.

Mais secrètement elle ouvrit la besace qu'elle avait rapportée de chez son père. Puis elle mit une belle robe couleur du ciel, descendit à l'écurie, monta sur un cheval, et partit pour le château où se donnait le bal.

Quand elle entra dans la salle, tous les invités disaient :

— Quelle est cette belle demoiselle ?

Le fils du roi prit la jeune fille par la main pour la mener à la danse. A minuit, elle sortit, sauta sur son cheval et repartit comme un éclair. Le lendemain, elle s'en alla garder les dindons comme de coutume.

Le fils du roi la rencontra en allant à la chasse et pensa :

— C'est étonnant, comme cette jeune fille ressemble à la belle demoiselle que j'ai vue au bal d'hier.

Le soir même, elle mit une robe couleur de la lune, et, quand tout le monde était endormi, elle partit encore pour le bal.

Le lendemain soir, elle mit une robe couleur du soleil, mais à minuit, en s'échappant, elle perdit son petit soulier rouge du pied droit.

Le fils du roi ramassa le soulier, et le len-

demain il fit venir le tambour de la commune. Il lui ordonna de crier partout que la demoiselle qui pourrait chausser le petit soulier qu'il avait ramassé au bal serait sa femme.

Le tambour s'en alla crier partout ce que le fils du roi lui avait ordonné.

Pendant trois jours, le château du roi fut plein de demoiselles qui venaient essayer le petit soulier, mais aucune d'entre elles ne put le chausser.

Enfin le fils du roi dit :

— Qu'on aille vite chercher la gardeuse de dindons.

— Vous n'y pensez pas, disaient les belles demoiselles. Comment voulez-vous que cette paysanne fasse ce que nous n'avons pas pu faire.

Mais le fils du roi insista.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et la gardeuse de dindons entra, vêtue de sa robe couleur du soleil.

La noce fut célébrée le lendemain. Jamais les gens du pays n'avaient vu une si belle noce.

Pendant le repas de noce, le vieux roi dit à son fils :

— Je suis vieux, à partir d'aujourd'hui tu régneras à ma place.

Le lendemain de sa noce, le jeune roi apprit comment sa femme était devenue gardeuse de dindons.

Alors il dit à sa femme :

— Je n'aurai ni paix, ni repos, que je ne vous aie réconciliée avec votre père. Le même jour, il envoya un messager chez le roi, son voisin, et il le fit prier d'accepter à dîner dans son château.

Le vieux roi accepta l'invitation de son voisin, et le surlendemain il arriva dans un beau carrosse attelé de six chevaux magnifiques.

Les deux rois se mirent à table.

On leur servit des plats, tous plus délicieux les uns que les autres, mais le vieux roi ne faisait qu'y goûter. Les mets qu'on lui avait servis n'étaient pas salés du tout.

Vers la fin du repas, le vieux roi dit :

— Mon ami, vous avez une drôle de cuisinière. Elle n'a pas mis un grain de sel dans les mets.

— Pardon, je croyais que vous n'aimiez pas le sel. C'est moi qui lui ai ordonné de n'en point mettre.

— Au contraire, j'aime beaucoup le sel. Qui est-ce qui a pu vous dire une chose pareille ?

— Mais c'est votre fille.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et la plus jeune fille du vieux roi entra, les larmes aux yeux.

On sent bien si le pauvre vieillard était heureux de revoir sa fille qu'il pleurait comme morte.

Le fidèle valet qui, par sa désobéissance, avait ainsi rétabli le bonheur dans la famille, fut richement récompensé.

(Coll. Merényi.)



LA BELLE HÉLÈNE

Il y avait une fois un pauvre homme qui avait une fille belle comme le jour, et sage comme une sainte ; elle s'appelait Hélène. Le roi, qui avait entendu parler de cette beauté, fit venir un peintre, et le chargea de faire le portrait de la Belle Hélène. Quand le roi vit le portrait, il manda son premier ministre et lui dit :

— Partez vite chercher la Belle Hélène.

— Roi, vous serez obéi.

Arrivé dans le village où demeurait le père de la Belle Hélène, l'envoyé du roi fit part du sujet de sa visite, et le lendemain ils repartirent tous les trois. La Belle Hélène monta dans la superbe voiture du roi, et assis à la place du cocher le père et l'envoyé du roi conduisirent chacun à son tour. En chemin, ils rencontrèrent une vieille bohémienne, noire comme l'âtre et laide à faire peur. Elle était accompagnée de sa fille qui était plus laide encore que sa mère.

Elles demandèrent à monter dans la voiture sous prétexte qu'elles étaient fatiguées. Passez votre chemin, vieilles sorcières, leur cria le ministre.

Mais la Belle Hélène, qui avait le cœur bon, fit arrêter la voiture, et les fit monter auprès d'elle.

Que firent alors la vieille femme et sa fille?

En passant sur un pont, elles crevèrent les yeux à la Belle Hélène, et la jetèrent dans la rivière, sans que ni le père, ni le ministre se fussent aperçus de rien. A leur arrivée dans le palais, le roi ne put retenir un mouvement d'horreur à la vue de la vilaine créature. Mais ne voulant pas manquer à sa parole, il l'épousa. Quant au père de la Belle Hélène, il avait beau jurer qu'il devait y avoir là-dessous quelque trahison, il ne fut point cru, et fut jeté en prison.

Pendant que cela se passait à la cour, la pauvre Hélène fut retirée de l'eau par un vieux pêcheur qui se trouvait au bord de la rivière. Le pêcheur et sa femme, qui n'avaient pas d'enfants, la reçurent dans leur maison, et ne la laissèrent manquer de rien.

La Belle Hélène pleurait toutes les larmes de ses yeux, mais chaque fois qu'elle pleurait ce n'était pas des larmes, mais des perles et des diamants qui lui tombaient des yeux. Le pauvre pêcheur prit les perles et partit en disant qu'il ne reviendrait pas sans rapporter les yeux de la Belle Hélène.

Il alla donc de maison en maison, offrant partout ses perles contre une paire d'yeux. Au bout de trois jours, il arriva dans le palais du roi. La reine, qui aimait beaucoup les perles, lui demanda :

— Combien coûtent ces perles ?

—Je ne les vends pas pour de l'argent, mais je vous les céderai volontiers contre une paire d'yeux.

Alors la vieille bohémienne alla chercher les yeux de la Belle Hélène, et les donna au pêcheur. Celui-ci s'en retourna à la maison, et remit les yeux à la Belle Hélène, qui en devint vingt fois plus belle qu'elle ne l'avait été.

Quelques semaines plus tard le roi, qui s'était égaré, arriva près de la chaumière du pêcheur. Là il aperçut la Belle Hélène, et la reconnais-

sant aussitôt, il l'emmena avec lui, elle et ses parents adoptifs.

La noce fut célébrée le lendemain ; les deux vilaines créatures furent chassées, et le père de la mariée fut délivré de sa prison.

La noce dura sept semaines, et les mariés vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LE JEUNE BERGER ET LES TROIS ÉTRANGERS

Un jeune berger brave et hardi comme pas un, gardait un troupeau dans les environs du château Tartod. Vers le soir, il vit venir à lui trois étrangers qui lièrent conversation avec lui, et le conduisirent dans un endroit où il y avait un grand trou.

— Là dedans, dirent-ils, il y a un grand trésor. Descends, remplis tes poches d'or et d'argent, nous allons te retirer avec cette corde, et nous partagerons le trésor.

— D'accord, dit le berger ; et aussitôt il se fit descendre.

Arrivé en bas, il se trouva dans un palais de cristal qu'illuminaient trois diamants gros comme des choux qui étaient suspendus par des chaînes d'or. Dans la grande salle du château il y avait des fées, toutes plus belles les unes que les autres, qui dansaient et s'amusaient à chanter. Elles lui firent un accueil aimable, et lui donnèrent la permission d'aller faire un tour dans leur royaume.

— Avant de partir, lui dit l'une d'entre elles, voici une épée que je vous donne, tôt ou tard elle pourra vous être utile.

Après avoir remercié sa belle hôtesse, il partit. Au bout de quelques heures, il arriva à la porte d'un château de cuivre. Une femme assise à une fenêtre du château lui demanda :

— Que viens-tu faire dans ce pays désert ?

— Et toi donc ? reprit le jeune homme.

— Moi, c'est différent, mon ami. Le dragon à cinq têtes m'a ravie, et m'a amenée ici. Mais tu as l'air d'être fatigué, et tu dois avoir faim. Entre ici, que je te donne à manger et à boire.

Elle le fit souper, et fut bien aise de voir enfin un homme de la race des chrétiens. Mais tout à coup un grand fracas se fit entendre: ce fut le dragon qui rentra.

— Cela sent la chair de chrétien ici, dit-il en entrant. Toute tremblante de peur la jeune fille répondit :

— De grâce, ne vous fâchez pas, c'est mon frère qui est venu me rendre visite.

— Allons, petit frère, approche, dit le dragon plein de colère. Voici un gâteau d'acier

que tu mangeras, si non c'est moi qui te dévore.

Le jeune homme s'avance l'épée magique à la main. A l'aide de cette épée, le jeune homme et la jeune fille furent bientôt débarrassés de l'ennemi commun. Sur le conseil de la jeune fille, le berger prit la baguette de cuivre du dragon, et d'un seul coup le château et le trésor qu'il renfermait furent changés en une pomme de cuivre que le jeune homme mit dans sa poche.

Ils partirent donc, et au bout d'une heure ils arrivèrent à la porte d'un château d'argent où se trouvait une jeune fille gardée par un dragon à six têtes. Le jeune berger la délivra comme il avait délivré la première.

Il en fit de même d'une troisième qui, dans un château d'or, était gardée par un dragon à sept têtes.

Puis il mit les trois pommes dans sa poche, et s'en retourna accompagné des trois belles filles qui ne se lassaient pas de lui répéter combien elles lui seraient reconnaissantes toute leur vie.

Arrivé au bas du trou par lequel il était

descendu, il secoua la corde, et les trois étrangers lui crièrent qu'ils étaient prêts à le retirer. Deux jeunes filles étaient déjà retirées, mais la troisième, avant de monter réussit si bien à embobeliner le jeune homme, qu'il lui donna les trois pommes et l'épée magique.

Lorsqu'enfin ce fut son tour, il se méfiait et attacha une pierre à la corde.

On monte la corde jusqu'à moitié chemin, puis on lâche la corde et la pierre se brise en mille morceaux.

Se voyant ainsi dupé par les trois filles ingrates et leurs complices, le pauvre berger s'en retourna au hasard.

Tout en cheminant il voit s'abattre devant lui un oiseau gros comme un veau qui lui dit :

— Je viens te payer du service que tu m'as rendu, à moi et aux miens, en tuant les trois dragons, qui étaient nos ennemis jurés. Voilà dans le pré une vache ; tue-la, et charge-la sur mon dos ; puis monte sur mon dos, et je t'emporterai dans ton pays. La route sera longue ; en chemin tu me donneras de la viande crue chaque fois que je t'en demanderai.

Ainsi dit, ainsi fait.

Au bout de quelques heures l'oiseau avait dévoré toute la viande, et comme il en redemanda encore, le jeune homme prit son couteau. coupa un morceau de sa cuisse, et le donna à l'oiseau. Cinq minutes après ils arrivèrent sur la terre.

— Dis donc, fit l'oiseau, la dernière bouchée que tu m'as donnée a été beaucoup meilleure que les autres.

— C'est que je l'ai coupée dans ma cuisse, parce quc la pâture vint à manquer.

— Bien t'en prend que je te doive de la reconnaissance, sans quoi je te dévorerais, dit l'oiseau en s'envolant.

Le berger retrouva ses parents, et tous vécurent longtemps heureux. Il n'eut qu'un chagrin, celui d'avoir perdu les trois pommes et l'épée magique.

(Coll. B. Orban.)



JEAN L'AVISÉ

Il y avait une fois un pauvre homme qui avait trois fils. Ils étaient gueux comme des rats d'église et le pain manquait souvent dans la maison.

Un matin, le pauvre homme demande à son fils aîné :

— Quel rêve as-tu fait cette nuit?

— Mon père, j'ai été heureux comme un roi dans mon rêve. J'étais assis à une table chargée de bonnes viandes et de bon vin, et j'ai mangé tout mon soûl.

— Tant mieux, mon ami, tu n'auras pas besoin de pain aujourd'hui.

Puis s'adressant au second de ses fils, il lui fit la même question.

— Moi, mon père, j'ai acheté dans mon rêve une paire de belles bottes qui m'allaient comme une paire de gants et dont j'étais bien fier.

— Tant mieux, mon ami, je n'aurai pas besoin de t'acheter des bottes.

— Et toi donc, demanda-t-il au plus jeune, quel rêve as-tu fait ?

— Moi, j'ai bien rêvé quelque chose, mais je ne dirai à personne ce que c'était.

— Allons, il faut être raisonnable ; j'aime à croire que tu n'as pas de secret avec ton père.

— Père ou non, je ne le dirai à personne, dit Jean (c'était là le nom du plus jeune).

Et voyant son père se mettre en colère et prendre un bâton pour le battre, il s'enfuit à travers les champs. Son père le poursuivit, un gros bâton à la main. Comme ils couraient ainsi, ils rencontrèrent le roi, qui passait dans sa voiture. Il les arrêta en disant :

— Qu'avez-vous à courir ainsi après votre fils?

— C'est que le mauvais garnement ne veut pas me dire quel rêve il a fait cette nuit.

— Nous y remédierons, dit le roi. Prenez cette bourse, et retournez à la maison. Moi, je prendrai votre fils à mon service, et je saurai bien lui faire desserrer les dents.

Et en effet le roi prit Jean à son service. Mais il avait beau dire et beau faire, Jean ne dit pas un traître mot de ce qu'il avait vu dans son rêve.

— Misérable ! dit alors le roi. Tu m'as désobéi, mais ce ne sera pas impunément. Tu seras scellé dans la vieille tour du château où tu mourras de faim.

Puis faisant signe à ses gardes, il le fit emmener.

Mais la fille du roi qui avait tout entendu, eut pitié de Jean, ce qui du reste n'est pas étonnant, car Jean était un fort beau garçon, et propre à inspirer de l'amour même à une princesse. — Elle donna donc une bourse pleine d'or à l'ouvrier chargé de murer la porte, et celui-ci laissa dans le mur une ouverture cachée, dont la pierre pouvait être aisément enlevée.

Moyennant cette ouverture, et grâce aux soins de la princesse éprise, Jean, loin de mourir de faim, ne manquait de rien dans sa prison.

Quelques mois s'étaient écoulés. Un jour le roi des Têtes-de-Chien (Tartares) envoya au roi sept chevaux blancs qui se ressemblaient comme sept œufs, de sorte qu'il était impossible de les distinguer l'un d'avec l'autre.

— Le roi des Tartares, dit le messager,

vous fait dire que ces chevaux ont tous un an de plus l'un que l'autre et si, jusqu'à demain matin, vous n'avez pas deviné lequel est le plus jeune, lequel est le puîné, le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième et le septième, il viendra avec son armée, et ne laissera pas pierre sur pierre dans votre royaume. Puis après vous avoir massacrés tous, il enlèvera votre fille et l'épousera.

Le roi effrayé par ce message convoqua tous les sages du pays pour tenir conseil. Mais aucun d'entre eux ne devina rien qui pût les tirer d'embarras.

Toute la cour était dans la désolation. La pauvre princesse, elle aussi, pleurait toutes les larmes de ses yeux, en apprenant le malheur qui la menaçait. Le soir, lorsqu'elle porta à manger à Jean, elle lui raconta ce qui s'était passé dans la journée.

— Cessez de vous affliger, dit Jean ; j'ai remède à cela. Vous allez dire à votre père qu'un vieillard vous a apparu dans votre rêve, et qu'il vous a dit que, pour distinguer l'âge des sept chevaux, il fallait leur donner sept boisseaux d'avoine récoltée dans les sept der-

nières années. Celui d'entre les chevaux qui mangera l'avoine de cette année, est le plus jeune; celui qui mangera celle de l'année passée, a une année de plus, et ainsi de suite.

Le lendemain matin, la princesse fit ce que Jean lui avait recommandé de faire.

On suivit le conseil de la princesse, et en effet on réussit à constater l'âge des sept chevaux.

Le roi des Tartares creva de dépit en se voyant ainsi déjoué. Le lendemain, il envoya au roi une verge également grosse aux deux bouts, en lui faisant dire qu'il faut qu'il devine par quel bout elle avait été découpée, sinon il viendrait dévaster son pays et lui enlever sa fille.

Même embarras et même désolation à la cour.

Le soir, Jean dit à la princesse qu'il fallait attacher une ficelle au milieu de la verge, et tenir ensuite la verge suspendue verticalement. Le côté duquel elle pencherait serait celui par lequel elle avait été coupée.

On suivit encore le conseil de la princesse, et voilà le roi des Tartares dupé une seconde fois.

Plein de rage, il prit une flèche et la lança contre le mur du palais du roi. Le choc fut si violent, que les vitres du palais en tremblèrent. Puis il envoya son messager, en faisant dire au roi qu'il détruirait son royaume de fond en comble, et qu'il lui enlèverait sa fille, si on ne lui relance pas la flèche d'acier avec la même force.

Aussitôt le roi fit convoquer les princes, les comtes et les barons du royaume, et promit la moitié de son royaume et sa fille en mariage à celui qui relancerait la flèche. Mais pas un d'entre eux n'osa espérer la réussite d'une pareille entreprise, attendu que la distance entre les deux palais était de plus de cent lieues.

Pour le coup la pauvre princesse se croyait perdue. Mais Jean la consola, et lui parla de la sorte :

— Vous allez dire à votre père que vous avez vu dans votre rêve un vieillard qui vous a dit que le jeune homme qu'il a fait sceller dans la vieille tour du château vivait encore, et qu'il est prêt à relancer la flèche pour délivrer une bonne fois le roi et son royaume des tourments du roi des Tartares.

La princesse obéit, et le roi envoya vite ses gens démurer la porte. Au bout de quelques minutes, Jean se présenta plus beau et plus fort qu'il ne l'était autrefois. On lui montra la flèche enfoncée dans le mur du château, et on lui fit part du message du roi ennemi.

— Si ce n'est que cela, dit Jean avec un sourire moqueur, vous serez bientôt débarrassés de votre ennemi.

Là-dessus il prit la flèche et la relança avec une telle force, que le palais du Tête-de-Chien semblait subir comme un tremblement de terre.

— Mille dieux! s'écria-t-il. C'en est fait de moi. Je n'oserai plus me frotter à mon voisin. Je n'ai plus qu'un seul désir, celui de voir le gaillard qui a relancé la flèche.

Le lendemain, il pria le roi, son voisin de lui faire faire la connaissance du brave garçon qui l'a ainsi confondu.

Jean partit aussitôt accompagné de onze compagnons. Ils étaient tous également vêtus et armés.

Le roi des Tartares avait beau se casser la tête, il ne réussit pas à deviner lequel d'entre eux était cet ennemi redoutable.

— Je le devinerai bien, dit alors la mère du roi des Tartares. (C'était une femme méchante qui avait de l'esprit comme un démon.)

Le soir, on coucha les douze chevaliers dans une grande salle, et la mère du roi écoutait à la porte.

— Ce roi est un rien qui vaille, dit l'un d'entre les hôtes, mais il faut dire que son vin est excellent.

Son voisin répondit :

— Il faut bien qu'il soit excellent, puisqu'il y a du sang humain dedans.

— Son pain aussi est très bon.

— Il faut bien qu'il soit bon, puisqu'il y a du lait de femme dedans.

— Et le lit donc, comme on y est bien !

— Il faut bien qu'on y soit bien, puisque c'est une femme endiablée qui l'a fait.

La méchante femme qui avait retenu d'où étaient venues les réponses, se glissa vers minuit dans la salle, et coupa une mèche de cheveux à Jean.

Le matin en se levant, Jean s'aperçut qu'on lui avait coupé une mèche de ses cheveux.

— C'est la mère du roi, pensa-t-il ; mais on tâchera d'être plus fin qu'elle.— Chacun des compagnons se coupa une mèche dans sa chevelure. Cela fait, on se rendit devant le roi. Celui-ci voyant que tous les efforts de sa mère ne servaient à rien, avoua alors qu'il renonçait, quelque dépit qu'il en eût, à deviner lequel d'entre eux était celui qui se moquait ainsi de lui.

— Puisque tu te rends, sache que c'est moi, dit Jean en s'avançant vers lui.

— Dis-moi un peu sur quoi crois-tu qu'il y ait eu du sang humain dans mon vin.

— Sur ce que ton domestique s'est blessé le doigt en tirant le vin, et que quelques gouttes de son sang ont jailli dans le vin.

Le domestique fut interrogé, et il avoua la vérité du fait.

— Et sur quoi crois-tu qu'il y ait eu du lait de femme dans mon pain ?

— Sur ce que ta cuisinière qui venait de téter son enfant, a laissé tomber quelques gouttes de son lait dans la pâte.

La cuisinière fut interrogée, et avoua que c'était vrai.

— Et comment oses-tu dire que ton lit ait été fait par une femme endiablée ?

— C'est que ta mère est méchante comme l'enfer, et qu'elle a le diable au corps.

Le roi s'emporta et dit :

— Certes, tu es plus sage et plus fin que moi, mais faisons bataille pour voir lequel de nous l'emportera par la force et la bravoure.

Pendant une heure entière ils se battirent à grands coups d'épée. Le roi des Tartares commençait à se lasser. Jean profita du bon moment, et perça le cœur à son adversaire.

Cela fait, Jean et ses compagnons retournèrent dans leur pays.

En apprenant la mort de son ennemi, le roi embrassa Jean, et lui donna sa fille en mariage. La noce fut célébrée le lendemain, et tous vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LE CRAPAUD

Il y avait une fois un valet. Au bout de trois ans il avait amassé cent florins. Il rentra donc dans la maison de son père et dit :

— Père, j'ai assez mangé le pain d'autrui. J'ai cent florins, il est temps de m'établir.

— C'est bien, mon fils, établis-toi, mais tâche de bien employer ton argent.

Le lendemain, le jeune garçon se rendit à la ville. Là, il entra dans toutes les boutiques, il regardait tout ce qu'on y avait exposé en vente, mais chaque fois qu'il avait examiné un objet, il dit :

— Certes, cela ne vaut pas cent florins.

— Oh, il vous faut un article qui vaille cent florins ? lui dit enfin un marchand. Voici une coupe d'argent qui vaut entre deux amis deux cents florins, mais pour vous obliger je vous la laisserai pour cent florins.

Très content de pouvoir conclure un marché aussi avantageux, le garçon paya cent florins au marchand, et s'en retourna à la maison.

— Eh bien ? lui demanda son père, qu'as-tu acheté avec ton argent ?

— Une coupe d'argent. La voici.

— Imbécile que tu es ! s'écria le père. Le moyen de donner cent florins pour un rien comme ça ! Cela valait bien la peine de te tuer au travail pendant trois années entières. Malheureux, va !

— Allons, père, ne vous mettez pas en colère; ce rien pourra peut-être un jour me servir à quelque chose.

En disant cela, le garçon déposa la coupe sur la table, et ôta le couvercle pour voir s'il n'y a rien dedans. Aussitôt ils virent en sortir une deuxième coupe d'argent, puis une troisième, une quatrième, une cinquième, une sixième et enfin une septième.

— Vous voyez bien, mon père, dit alors le garçon, que cette coupe, que vous avez traitée de rien, vaut bien cent florins.

Mais ils furent plus étonnés encore quand, du fond de la septième coupe, ils virent sortir un petit crapaud qui se mit à coasser et leur dit:

— J'ai faim et soif; donnez-moi à manger et à boire.

Saisis d'effroi, ils obéirent et lui apportèrent à manger et à boire. A mesure que la vilaine bête mangeait, elle devenait plus grosse, et quand ils n'eurent plus rien à lui donner, le crapaud, qui avait atteint la grosseur d'un veau, sauta de dessus la table et partit en disant :

— Que le Bon Dieu vous bénisse, mes amis, je vous quitte, car je vois que vous êtes pauvres comme des rats d'église.

Là-dessus, le crapaud alla se jeter dans l'étang qui se trouvait à l'extrémité du village.

Le pauvre garçon, ne voulant plus servir de plastron aux railleries de son père, prit sa besace, il y mit ses coupes d'argent, et s'en alla chercher fortune par le monde.

Au bout de sept jours, il arriva dans la capitale. Comme il passait devant le Louvre, le roi, qui fumait sa pipe à la porte du château, lui demanda :

— Que viens-tu faire ici ? mon ami.

— Roi, je cherche du service.

Le roi, qui venait de renvoyer son cocher, le prit à son service, et Jean (c'est ainsi que s'appelait le garçon), fut très heureux d'avoir

si bien rencontré. Aussi n'eut-il pas lieu de s'en repentir, car le roi, qui n'avait ni femme, ni enfants, le prit bientôt en amour et le dorlotait comme son propre fils.

Le roi était un homme bien malheureux. Il était triste et rêveur, et ne faisait que soupirer, depuis le matin jusqu'au soir. Ce que voyant, Jean lui dit un jour :

— Roi, cela me fait de la peine de vous voir soupirer ainsi toute la journée. Vous avez sans doute quelque chagrin, et après toutes les bontés que vous avez eues pour moi, je ne désirerais rien tant que de pouvoir faire quelque chose pour vous.

— Merci de l'offre que tu viens de me faire, répondit le roi. Je vais te dire quel chagrin me tourmente, mais sache que si tu ne me soulages pas, tu seras écartelé : J'ai parcouru le monde entier sans avoir pu trouver une femme telle que je l'aurais désirée. Enfin, j'ai entendu parler de la fille du roi des fées; elle a nom de Belle Hélène. Tu partiras dès aujourd'hui et me l'amèneras, sinon malheur à toi !

Jean fit bonne mine à mauvais jeu. Après

s'être pourvu d'or et d'argent, il monta sur le plus beau cheval du roi et partit.

Il marcha longtemps, longtemps, plus longtemps encore, lorsqu'un jour, au milieu d'une grande forêt, il trouva sur son chemin un pauvre levrier qui poussait des aboiements plaintifs. La pauvre bête s'était fiché une épine dans une de ses pattes de derrière. Jean eut pitié du chien, et lui retira l'épine de sa patte.

— Ton service te sera payé, lui dit alors le levrier. Arrache trois brins de poil sur mon dos et mets-les dans ta poche. Si jamais tu te trouves dans le malheur, tu n'as qu'à retirer de ta poche ces trois brins de poil, j'accourrai aussitôt à ton secours.

Jean obéit, bien qu'il eût peu de confiance en une pareille promesse. Puis, il continua sa route. Il avait beau demander le chemin du pays des fées à tous ceux qu'il rencontrait, personne ne put le renseigner. Un jour, il arriva au bord d'un grand fleuve. Là il vit un gros poisson qui se débattait dans un arbuste épineux. Jean, qui avait le cœur bon, délivra le pauvre poisson et le jeta dans l'eau. Mais

le poisson ne se sauva point, il revint au bord du fleuve et dit :

— Ton service te sera payé. Prends trois écailles sur mon dos, et si jamais tu te trouves dans le malheur. tu n'as qu'à les tirer de ta poche.

Jean prit les trois écailles, et le poisson disparut.

Plus loin encore, il trouva deux pigeons qui se débattaient sur un arbre. Ils avaient les ailes et les pieds pris dans un filet. Il les délivra, et les pigeons lui donnèrent chacun trois plumes pour s'en servir au besoin. Jean eut un sourire moqueur et dit :

— Je n'ai que faire de vos plumes, mais pour me prouver votre reconnaissance, ne pourriez-vous pas me montrer le chemin du pays des fées ?

— N'est-ce que cela ? s'écrièrent les pigeons. Mais nous venons de là. Vous n'avez qu'à nous suivre, nous allons vous y conduire.

Plein de joie, Jean s'élança sur son cheval et partit au grand galop. Au bout de sept heures, il arriva dans le pays des fées. Dans des prairies dorées, on voyait paître des che-

vaux au poil d'or, sur les arbres pendaient des pommes, des poires et des prunes d'or, ainsi que d'autres fruits délicieux. Tout autour s'élevait une montagne de diamant, au pied de laquelle se trouvait le château de la reine des fées. Ce château était d'une beauté sans pareille. Il y avait sept étages, à chaque étage il y avait mille fenêtres, dont les châssis étaient d'or et les vitres de diamant. Et ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que le château tournait sur un ergot de coq avec une rapidité incroyable. Alors Jean fit cette réflexion :

— Je n'en suis pas plus avancé, car il est impossible, de toute impossibilité, d'entrer dans ce château.

— Je sais ce qui te rend si triste, lui dit alors l'un des deux pigeons. Mais pour te tirer d'embarras tu n'as qu'à toucher l'ergot avec une des plumes que nous t'avons données.

Jean obéit, et le château s'arrêta comme par enchantement. A peine le château eut-il cessé de tourner, qu'une jeune fée, belle comme un astre, accourut et apercevant le jeune homme, elle lui demanda tout étonnée ce qu'il venait faire là.

— Fille de la reine des fées, répondit Jean, c'est le roi blanc qui m'a envoyé vous chercher.

— J'ai entendu parler du roi blanc, dit la fée; je sais aussi qu'il veut m'épouser. Mais cela est impossible, car j'ai perdu, en me baignant, mon anneau nuptial. et je ne puis me marier avant de l'avoir retrouvé.

Alors Jean se ressouvint du gros poisson auquel il avait sauvé la vie. Il se rendit au bord de l'étang et tira de sa poche les trois écailles.

L'instant d'après, le gros poisson arrive et dit :

— Qu'y-a-til pour ton service, maître.

Jean lui raconta de quoi il s'agissait.

— C'est bien malheureux, dit le poisson. Mais il me semble avoir entendu dire que l'anneau nuptial de la fée a été avalé par un crapaud. Attendez un peu, je m'en vais donner ordre qu'on l'amène ici.

Au bout d'une heure, un crapaud gros comme un veau apparut.

— Tiens, c'est mon ancien maître! s'écria-t-il.

— Ah, mon cher crapaud, fit Jean, si c'est toi qui as avalé l'anneau nuptial de la Belle Hélène, rends-le-moi, de grâce.

— Nous allons voir si je l'ai dans mon ventre, dit le crapaud.

Et il se mit à vomir. Au bout de quelques instants, il rendit une brillante bague. Jean allait la ramasser. Mais, en ce moment, un lièvre passe, prend la bague et l'emporte. Jean ne se déconcerte pas, il tire de sa poche les trois brins de poil pris sur le dos du lévrier, et le chien apparaît aussitôt. Sans même attendre l'ordre de son bienfaiteur, il s'élance à la poursuite du lièvre. Celui-ci lâche la bague et, triomphant, le lévrier la rapporte à son maître.

Jean retourna au château et, du plus loin qu'il la vit, il montra l'anneau à la belle fée, en lui criant :

— Rien ne vous empêche plus de me suivre.

— Hélas ! il y a encore un obstacle. Quand vous m'aurez apporté une cruche de l'eau qui donne la mort, et une cruche de l'eau qui rend la vie, rien ne m'empêchera de vous suivre. Plein de tritesse, le pauvre Jean s'en

alla à la recherche des deux sources, emportant les deux cruches d'or que lui avait données la fée.

Comme il cheminait ainsi, sans savoir de quel côté il devait prendre, il fouillait machinalement dans la poche de son habit, et en tira une des plumes qu'il avait reçues de ses amis, les pigeons.

— Qu'as-tu à broyer ainsi du noir, lui demandaient-ils ?

— J'ai bien de quoi m'affliger, répondit-il. La fille du roi des fées exige que je lui apporte une cruche de l'eau qui donne la mort, et une autre de celle qui rend la vie.

— Si ce n'est que ça, disaient les pigeons, donne-nous tes cruches, dans une heure nous serons de retour, et t'apporterons ce qu'il te faut.

Ce qui fut dit fut fait.

Jean remercia les pigeons, prit les deux cruches et les porta au château. La Belle Hélène, voyant tous ses désirs accomplis, prit alors une baguette d'or ; avec cette baguette elle frappa trois coups sur la porte du château, qui se changea aussitôt en une pelote d'or qu'elle mit dans la besace de Jean en disant :

— Et maintenant partons !

Jean monta sur son cheval, prit la princesse en croupe, et ils partirent comme le vent. Au bout de sept heures, ils arrivèrent dans le château du roi blanc.

Le roi blanc ne se possédait pas de joie. Vite on envoya chercher le curé pour célébrer la noce. En attendant l'arrivée du curé, on se mit à table pour manger et boire. Les deux cruches d'or se trouvaient sur la table. Je ne sais trop comment la Belle Hélène fit tomber sur le pauvre Jean quelques gouttes de l'eau qui donne la mort.

Le roi blanc voyant tomber le pauvre Jean raide-mort se désola et s'arracha les cheveux en disant :

— Quel malheur ! Combien je regrette ce pauvre garçon à qui je dois tout !

— Cessez de vous chagriner, lui dit la Belle Hélène.

Et prenant l'autre cruche, elle en versa le contenu sur le jeune homme mort. Celui-ci se releva aussitôt plus beau et plus jeune qu'il ne l'était jamais.

Ce que voyant, le roi blanc se dit : « Un

pareil changement me conviendrait bien, à moi aussi. » Et prenant la première cruche, il en versa l'eau sur sa tête. La mort succéda instantanément. Malheureusement pour lui, l'autre cruche était vide, et il n'y eut plus moyen de le ressusciter. — On l'enterra et après les funérailles Jean fut élu roi. Le lendemain, il épousa la Belle Hélène, et ils vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LE PETIT SERPENT JAUNE

Il y avait une fois un pauvre homme et une pauvre femme qui n'avaient pas d'enfants. Vingt fois par jour le pauvre homme et la pauvre femme répétaient :

— Bon Dieu, donnez-nous un fils, rien qu'un fils, quel qu'il soit.

Un jour en se réveillant, la femme dit à son mari :

— J'ai fait un drôle de rêve cette nuit. J'ai vu entrer dans notre cabane un vieillard qui me dit : Dès que vous serez levés, bonnes gens, allez vous promener dans la forêt voisine. Le premier être vivant que vous rencontrerez, prenez-le ; ce sera votre fils.

Le mari, lui aussi, trouva fort singulier ce que sa femme venait de lui raconter ; néanmoins ils résolurent de faire ce que le vieillard leur avait commandé.

A peine arrivés dans la forêt, ils virent sur leur route un petit serpent jaune. Ils le prirent, et rentrés chez eux, ils lui firent manger du pain trempé dans du lait.

Quand le serpent eut mangé le pain, il prit la parole, comme un homme, et dit :

— Père, allez dire au roi que je veux épouser sa fille.

— Insensé ! est-ce que tu as envie de me faire pendre ?

— Ne craignez rien, reprit le serpent, faites ce que je vous ai dit, et tout ira bien.

Le pauvre homme finit par céder aux instances du serpent, et se rendit dans le château du roi. Celui-ci était en train de passer en revue ses troupes.

Le pauvre homme s'approche et dit :

— Roi, je viens de la part de mon fils, un petit serpent jaune, vous dire qu'il veut épouser votre fille.

Le roi partit d'un éclat de rire, puis prenant un air sérieux, il dit :

— Pauvre homme, je veux bien donner ma fille en mariage à ton fils, qui est un petit serpent jaune, mais il faut d'abord qu'il se

soumette aux trois épreuves que je vais lui imposer :

La première, c'est qu'il aille chercher trois pommes d'or dans le jardin de la reine des fées. S'il ne me les apporte pas sous trois jours, il n'y a que la mort pour lui.

Le pauvre homme s'en retourna à la maison, et raconta à son fils ce que le roi avait dit.

— Si ce n'est que ça, dit le serpent, il n'y a pas de quoi vous inquiéter. Ce soir même je vous apporterai les trois pommes d'or.

Cela dit, le serpent partit comme le vent. Au bout de trois heures il arriva dans le jardin de la reine des fées. Il grimpa sur un beau pommier, qui se trouvait au milieu du jardin, et cueillit une pomme d'or. Aussitôt tous les arbres du jardin se mirent à carillonner, et un dragon à sept têtes arriva flairant de tous côtés pour voir s'il y avait quelqu'un dans le jardin. Le serpent s'était caché dans le creux de l'arbre, et le dragon, persuadé qu'il n'y avait personne, se retira. Alors le serpent cueillit vite deux autres pommes et repartit.

Le lendemain matin, le pauvre homme porta les trois pommes d'or au roi.

— Ce sont bien trois pommes d'or cueillies dans le jardin de la reine des fées, dit le roi ; mais il y a une autre épreuve. Il faut que, sous trois jours, votre fils construise en face de mon palais de cristal un autre palais plus beau que le mien. S'il échoue, il n'y a que la mort pour lui.

Le pauvre homme se dit plein de tristesse :

— Hélas ! Jamais mon pauvre fils ne réussira à construire un tel palais.

Mais le petit serpent lui dit :

— Ne vous désolez pas ainsi, mon père. Ne vous mettez pas en peine de ce que le roi me demande ; le château sera construit demain matin.

Le soir, quand tout le monde se fut couché, le petit serpent se glissa dans la cour, prit un sifflet et y souffla.

Aussitôt un diable boiteux arriva, et s'inclinant devant le serpent, il lui demanda :

— Qu'y-a-t-il pour votre service, maître ?

— Je veux que vous et vos compagnons vous me construisiez cette nuit un palais de cristal en face du palais du roi. Surtout n'oubliez pas de le construire plus beau que celui

du roi, et de nous y transporter, moi et mes parents adoptifs.

— Vous serez obéi, maître, dit le diable, et il disparut.

A minuit, le château était construit.

On sent bien si, à leur réveil, le pauvre homme et la pauvre femme étaient ébahis à la vue du prodige qui s'était opéré.

Le roi se mit dans une colère terrible et dit au pauvre homme :

— Il y a une dernière épreuve. Il faut que demain matin ces deux palais soient joints par un pont d'or, que les arbres de mon jardin portent des fruits d'or, et que tous les oiseaux de mon jardin soient d'or. Si votre fils remplit cette condition, il sera mon gendre, sinon il n'y a que la mort pour vous tous.

Le lendemain matin, à leur réveil, le roi et sa fille ouvrirent la fenêtre, et virent le pauvre homme et le petit serpent qui se promenaient sur le pont d'or.

La seule idée d'avoir un serpent pour mari fit frémir la pauvre princesse. Mais à l'entrée du château, le serpent, qui était un prince enchanté, mangea une pomme d'or qu'il venait

de cueillir dans le jardin du roi, et qui le fit revenir à sa forme première.

La noce se fit le lendemain, et les mariés vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



L'HEURE LA PLUS HEUREUSE

Il y avait une fois un riche marchand qui avait une petite fille belle comme le jour. Un jour que la nourrice était occupée à bercer la petite, elle entendit des cris plaintifs du côté de la cour. Elle alla voir ce que c'était, et trouva un pauvre petit garçon âgé d'un an environ couché par terre, et sans garde.

Elle eut pitié du pauvre enfant, le prit et le porta dans la chambre.

Le marchand, qui venait d'entrer, lui demanda :

— Quel est cet enfant ?

— Je l'ai trouvé dans la cour, il poussait des cris déchirants, j'eus pitié de lui, et je l'ai apporté ici. Adoptez-le pour votre fils, Monsieur, le Bon Dieu vous en bénira.

— Soit, dit le marchand. Ayez soin de lui, nous allons l'élever, puisqu'il n'a personne.

Les deux enfants grandirent, et s'aimaient comme frère et sœur.

A l'âge de vingt ans, le jeune homme alla

dire à son père adoptif qu'il aimait sa fille, et il la lui demanda en mariage.

Mais le parti ne convenait guère au marchand ; il s'y opposa donc, et déclara tout net que ce mariage ne se ferait jamais. Puis voulant se débarrasser du jeune homme, qui était d'âge à gagner sa vie, il lui dit un jour :

— J'ai réfléchi et veux bien te donner ma fille, mais à condition que tu ailles parcourir le monde pour trouver quelqu'un d'assez sage pour te dire quelle est l'heure la plus heureuse dans un laps de temps de mille et une années. Voici un bâton de fer que je te donne. Peut-être en auras-tu besoin.

Plein de tristesse, le jeune homme partit, persuadé qu'il ne réussirait jamais à trouver quelqu'un d'assez sage pour lui dire quelle est l'heure la plus heureuse dans un laps de temps de mille et une années.

Après avoir marché longtemps, bien longtemps, il arriva dans le pays de l'empereur Vert. Il alla trouver l'empereur, lui offrit d'entrer à son service, et profitant de l'occasion, il lui demanda aussi s'il ne savait pas

quelle était l'heure la plus heureuse dans un laps de temps de mille et une années.

— D'où veux-tu que je le sache? Mais va trouver mon voisin, l'empereur Rouge; il pourra peut-être te le dire. Si tu le rencontres, n'oublie pas de lui demander pourquoi mon plus beau pommier ne porte pas de fruits depuis trois ans.

Le jeune homme continua sa route, et au bout de sept jours il arriva dans le pays de l'empereur Rouge. Il va trouver l'empereur et lui expose le sujet de sa visite.

— Mon cher, lui dit l'empereur, je ne saurais répondre à ta question. Mais je te conseille d'aller trouver l'empereur Noir qui a quatre-vingt-dix ans de plus que moi. Il a vu le monde, et pourra peut-être te renseigner. Mais n'oublie pas de lui demander pourquoi il n'y a point d'eau dans le puits que je fais creuser depuis trois ans.

Le jeune homme continua sa route, et au bout de sept jours il arriva dans le pays de l'empereur Noir qui ne pouvait pas non plus répondre à ses questions.

— J'ai d'autres soucis, dit l'empereur Noir.

Voilà sept ans que ma fille est malade sans qu'aucun des médecins de mon Empire ait réussi à la guérir. Tu m'as l'air d'avoir l'esprit entrepreneur, continua-t-il. Écoute bien ce que je vais te dire : Au delà de cette immense forêt, demeure, dans sa chaumière, un vieux cordelier qui peut-être saura répondre à tes questions, et te dira le remède qu'il faut à ma fille pour guérir.

Sans perdre un instant, le jeune homme partit, et au bout de sept jours il arriva à la chaumière du cordelier.

Après l'avoir poliment salué, il lui exposa pourquoi il était venu.

— Mon cher, répondit le vieux, voilà mille ans que je porte sur mon dos cette lourde croix, et, pour moi, l'heure la plus heureuse serait celle où je pourrais m'en débarrasser. Faute de mieux je te donnerai un conseil : Vois-tu là-bas cette ville noire ? C'est la ville damnée. C'est là que demeure le roi des Démons. A ton arrivée, les portes de la ville s'ouvriront, mais ne te laisses pas intimider par les ténèbres, avance à tâtons, et à la septième porte à gauche tu trouveras un cadenas.

Cette porte s'ouvrira aussi, et tu y trouveras la femme du roi des démons. Elle interrogera son mari, qui seul au monde sait répondre à toutes tes questions.

Tout arriva, de point en point, comme l'avait prédit le vieillard.

— Bonjour, grand'mère, dit le jeune homme en entrant dans la septième chambre du château noir.

— Bien t'en prend de m'avoir appelée grand'mère, répondit la reine des démons, car autrement tu serais mort d'une mort terrible.

Là-dessus le jeune homme lui raconta pourquoi il était venu, et la reine noire le cacha derrière le poêle en lui disant :

— Surtout ne bouge pas. Mon mari va arriver.

Quelques instants après, un grand fracas se fit entendre : c'était le roi des démons qui rentrait.

— Cela sent la chair de chrétien ici, dit-il.

— Tu te trompes, mon cher. Il n'y a personne.

— En ce cas-là, donne-moi vite à manger, car j'ai une faim de loup.

On se mit à table et, après avoir soupé, on se coucha. La reine noire faisait semblant de dormir et ronfla comme une toupie. Puis au bout de quelques minutes, elle fit semblant de se réveiller en sursaut, et elle dit à son mari :

— Mon ami, je viens de faire un drôle de rêve.

— Voyons, qu'as-tu rêvé de si drôle ?

— J'ai rencontré l'empereur Vert qui s'est plaint de ce que son plus beau pommier ne portait pas de fruits depuis trois ans. Il voudrait en savoir la cause.

Le roi des démons dit en ricanant :

— C'est pourtant très simple. Il y a quatre ans, lors de la guerre qu'il faisait au Grand-Turc, les seigneurs du pays ont enfoui tous leurs trésors sous ce pommier. Voilà ce qui empêche le pommier de porter des fruits.

Au bout d'une demi-heure la reine noire fit encore semblant de s'être réveillée en sursaut, et dit à son mari :

— Mon ami, dors-tu ?

— Non. Qu'y a-t-il encore ?

— J'ai encore fait un drôle de rêve. J'ai vu l'empereur Rouge qui s'est plaint de ce que

son puits qu'il fait creuser depuis trois ans ne donne pas une goutte d'eau. Il voudrait bien en savoir la cause. Puis j'ai rencontré l'empereur Noir qui s'est plaint de ce que sa fille est malade depuis sept ans sans qu'aucun des médecins du pays puisse la guérir.

Le mari répondit :

— C'est que c'est vraiment drôle ce que tu viens de rêver.

Puis il continua :

— Le puits de l'empereur Rouge ne donne pas une goutte d'eau, parce que l'empereur a deux filles qui par leur mauvais exemple ont corrompu les mœurs de toutes les jeunes filles du pays. Le jour qu'il aura envoyé au diable ses deux vauriennes, il y aura de l'eau dans son puits. Quant à la fille malade de l'empereur Noir, je me souviens qu'il y a sept ans elle était tombée gravement malade. On a envoyé chercher un curé qui l'a confessée et lui a fait prendre le Bon Dieu. Quelques heures après, le médecin lui ayant donné un émétique, la malade a rendu l'hostie. Si on retrouvait cette hostie, et si on la lui faisait avaler, elle serait guérie aussitôt.

Au bout d'une demi-heure la reine noire dit encore à son mari :

— Mon ami, j'ai encore fait un drôle de rêve.

— Pour le coup, dit le roi noir, je ne vous répondrai pas, que quelqu'un ne m'ait donné un bon coup de bâton.

Notre jeune homme, qui ne perdait pas une seule parole de l'entretien du mari et de la femme, prit alors son bâton de fer et s'approchant du lit il administra au roi noir un bon coup sur le dos.

— Qui que vous soyez, sécria-t-il, que Dieu vous bénisse, mais, de grâce, donnez un pareil coup à ma femme.

Le jeune homme obéit. L'instant d'après, les ténèbres de la ville damnée se dissipèrent, et firent place aux rayons du soleil.

— Merci, mon ami, dit alors le roi noir, de nous avoir désenchantés. Et pour vous récompenser je vous permets d'emporter autant d'or et d'argent qu'il vous plaira.

— Pendant que vous y êtes, dit le jeune homme, ne voudriez-vous pas me donner l'explication d'un rêve que je viens de faire ?

— Certainement oui.

— J'ai vu dans mon rêve un vieux cordelier qui depuis mille ans porte une croix sur le dos, et qui voudrait bien savoir un moyen de s'en débarrasser.

— Je me rappelle ça, dit le roi. Il y a mille ans, Jésus-Christ entra un jour dans une chapelle où il trouva un prêtre qui disait la messe, Jésus-Christ voyant que le prêtre n'était pas suffisamment recueilli, lui dit :

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut dire la messe.

— Taisez-vous, répondit brusquement le prêtre, qui n'avait pas reconnu le Seigneur, et ne vous mêlez pas d'affaires auxquelles vous n'entendez rien.

Alors Jésus-Christ lui mit la lourde croix sur le dos en lui disant :

— Tu porteras cette croix jusqu'à ce qu'il viendra quelqu'un qui te dira : « Assez ! »

— Et pourriez-vous me dire, continua le jeune homme, quelle est l'heure la plus heureuse dans un laps de temps de mille et une années ?

— Le moyen de ne pas savoir cela ! s'écria le roi noir. Mais c'est celle où naquit Jésus-Christ, il y a juste mille et un ans.

Là-dessus le jeune homme remercia le roi, et repartit chargé d'or et d'argent.

Du plus loin qu'il aperçut le cordelier, il lui cria : « Assez ! » et l'instant d'après le vieillard fut débarrassé de son fardeau.

Puis il alla trouver l'empereur Noir et lui indiqua le moyen de guérir sa fille. L'hostie fut retrouvée, la malade l'avala, et l'instant d'après elle se leva gaie comme un pinson. Pour récompenser le jeune homme, l'empereur Noir lui donna une charretée d'or.

Les deux filles méchantes de l'empereur Rouge furent chassées et emportées par le diable, et le lendemain il y avait de l'eau dans le puits. Le jeune homme eut encore une charretée d'or et s'en alla dire à l'empereur Vert pourquoi son plus beau pommier ne portait pas de fruits depuis trois ans. On retira les trésors de dessous l'arbre, et le lendemain, le pommier était tout en fleurs. Il va sans dire que le jeune homme fut encore récompensé.

Quelques jours après, il arriva dans la maison de son père adoptif, et lui dit que l'heure la plus heureuse dans un laps de temps de

mille et une années était celle où naquit Jésus-Christ.

A la vue des trois charretées d'or, le marchand ne s'opposa plus à ce que le jeune homme épousât sa fille.

La noce fut célébrée le lendemain, et les mariés vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LE FILS DU CHARRON

Il y avait une fois un charron qui avait un fils. A l'âge de sept ans, ses parents le mirent dans une pension où il resta sept ans.

Au bout de sept ans, il revint dans la maison paternelle.

Le voyant toujours couché sur ses livres, la femme du charron dit un jour à son mari :

— Notre fils deviendra prêtre, c'est sûr, car du matin au soir je le vois couché sur ses livres.

Un jour, que le jeune garçon était à lire dans sa chambre, sa mère lui dit :

— Mon fils, va dire à ton père que la soupe est servie.

En traversant la cour, le jeune garçon entendit gazouiller un groupe de petits oiseaux. Il ne dit rien et se mit à rire.

Son père qui sortait de l'atelier lui dit :

— Qu'as-tu à rire, mon fils ?

Le garçon haussa les épaules sans répondre.

Après dîner, le charron et son fils allèrent dans la forêt pour apporter une charretée de

bois. Un groupe d'oiseaux voltigeait autour d'eux en gazouillant. Tout à coup le jeune garçon éclata de rire, et son père lui ayant demandé ce qu'il avait à rire ainsi, il répondit encore par un haussement d'épaules.

Alors le charron n'y tint plus de colère, il ôta à son fils jusqu'à sa chemise, et le jeta tout nu dans une fosse profonde au bord de la route.

Le pauvre garçon se mit alors à pleurer et à se lamenter.

Le roi qui passait par hasard fit arrêter sa voiture, et voyant le pauvre garçon en cet état lamentable, il le fit retirer, lui fit mettre un beau vêtement qu'il venait d'acheter pour son fils à la foire qui se tenait dans la ville voisine, puis il le fit monter dans sa voiture.

En ce moment un groupe d'oiseaux passait, et le garçon se mit à rire.

— Qu'as-tu à rire comme cela ?

— Roi, je ris de ce que ces oiseaux viennent de dire.

— Voyons, qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ils disent que Votre Majesté compte dîner sous un gros chêne, et qu'il viendra un coup

de foudre qui brisera le chêne en dix mille morceaux.

— Il est vrai que j'avais dessein de dîner sous ce gros chêne que tu vois là-bas, mais arrêtons-nous ici pour voir si les oiseaux ont dit vrai.

Quelques minutes après, un orage éclata, et un coup de foudre brisa le gros chêne en mille morceaux.

Le roi embrassa le garçon, qui venait de lui sauver la vie, et ils continuèrent leur route.

Au bout de quelques minutes, le garçon éclata encore de rire.

— Qu'est-ce ? qu'as-tu à rire ?

— Voyez-vous ce tronc couché en travers de la route. Les oiseaux disent que les deux roues de derrière de votre voiture casseront en passant sur ce tronc.

Et voilà que, en effet, malgré toutes les précautions du cocher, les roues de devant passèrent sur le tronc sans aucun encombre, tandis que celles de derrière furent brisées.

On envoya le cocher à la ville chercher un charron qui mit la voiture en état de servir.

Quelques pas plus loin, le garçon éclata encore de rire.

— Qu'est-ce donc encore que les oiseaux disent ? demanda le roi devenu de plus en plus curieux.

— Ils disent que pendant l'absence de Votre Majesté, douze brigands ont fait irruption dans son château, qu'ils ont emporté tous ses trésors, et que la pauvre reine pleure toutes les larmes de ses yeux.

— Fouette, cocher ! s'écria le roi impatient de savoir si ce que les oiseaux venaient de dire était vrai.

Hélas, ce n'était que trop vrai.

— Ne vous affligez pas, dit alors le jeune garçon. Je me charge de retrouver votre trésor.

Le lendemain matin, en jouant dans le jardin avec le fils du roi, le jeune garçon apprit par les oiseaux où se trouvait caché le trésor du roi.

Il demanda au roi douze soldats, leur donna des instructions secrètes, et le lendemain ils rapportèrent tout l'argent que les brigands avaient emporté.

Mais un jour l'envie et la haine vinrent à

naître dans le cœur du fils du roi. Ce prince, qui avait le caractère méchant, fit tout ce qu'il put pour agacer le pauvre jeune garçon.

Celui-ci, las d'une telle existence, dit un jour au roi :

— Roi, je ne saurais plus rester ici, je pars demain, et que le Bon Dieu vous bénisse.

Le roi voyant que rien ne saurait faire revenir son fils adoptif sur son parti pris, lui offrit de l'or et de l'argent.

— Roi, je ne prendrai que ce denier-là qui est au fond du coffre-fort.

Puis remerciant le roi de toutes les bontés qu'il a eues pour lui, il partit.

Après avoir marché longtemps, il s'arrêta un soir à la porte d'un curé à qui il demanda l'hospitalité. Le curé le reçut dans sa maison, et voyant qu'il était très intelligent, il ne voulut plus le laisser partir. Il en fit son élève et, au bout de quelques années, grâce à son savoir profond, le jeune homme fut nommé évêque. Quelques années plus tard, le pape venant à mourir, les prélats se réunirent pour élire un nouveau pape, et c'est le fils du charron qui eut toutes les voix.

Bien des années s'étaient écoulées. Le charron et sa femme pleuraient jour et nuit, et le charron alla se confesser à tous les curés du pays, mais pas un ne voulut l'absoudre.

— Il n'y a que Sa Sainteté, le pape, qui puisse remettre un pareil péché, lui disaient-ils tous.

Errant ainsi de ville en ville, ils arrivèrent enfin dans la capitale du pape.

Le charron baigné de larmes lui confessa son péché.

Alors le pape lui demanda :

— Que feriez-vous, si le hasard vous aidait à retrouver votre fils ?

— Hélas ! Je suis trop criminel pour attendre du ciel une pareille grâce, dit en sanglotant le charron.

Alors le pape attendri se fit reconnaître, et ils vécurent heureux jusqu'à leur dernière heure.

(Coll. Magyar Nyelvœr, VIII.)



LA BÉNÉDICTION DE DIEU

Il y avait une fois deux voisins. L'un était riche, l'autre était pauvre, ce qui ne les empêchait pas d'être bons amis.

Un jour, tout en causant de choses et d'autres, le riche dit à son voisin :

— Croyez-moi, il n'y a rien tel que d'avoir de l'argent.

— L'argent, répondit le pauvre est, sans contredit, une fort belle chose, mais il ne vaut rien sans la bénédiction de Dieu.

Et comme ni l'un ni l'autre ne voulait se désister de son opinion, leur dispute allait s'aigrir. Mais le riche coupa court au différend en disant :

— Allons à la ville. Je m'en vais donner deux cents louis d'or au premier pauvre venu, et vous allez voir que rien ne saurait l'empêcher de s'enrichir.

Ce qui fut dit fut fait.

Ils se rendirent à la ville, et allèrent se loger chez un pauvre cordier dont la maison

à demi construite manquait de toit, de portes et de fenêtres.

— Que n'achevez-vous la construction de votre maison ? lui demanda le riche.

— Hélas ! je n'ai pas de quoi. Je gagne juste ce qu'il faut pour mettre ma femme et mes enfants à l'abri de la faim.

— Si ce n'est que cela, voici deux cents louis d'or que je vous donne pour vous mettre à votre aise. Je reviendrai dans six mois voir si mon argent vous aura profité.

Là-dessus les deux amis s'en allèrent.

Le cordier alla vite acheter ce qu'il fallait pour apaiser la faim des siens, et ce dont il avait besoin pour son métier. Il dépensa dix louis d'or, et mit le reste dans la doublure de son bonnet.

Comme il rentrait, un aigle s'abattit et lui arracha la viande qu'il portait dans sa main. Le cordier se retourne pour attraper l'oiseau, et laisse tomber son bonnet. L'aigle voyant les pièces d'or, qui brillaient, saisit le bonnet et s'envola.

Le pauvre cordier faillit mourir de chagrin, mais il finit par se consoler en se disant que

ce qui était venu par la flûte s'en est allé par le tambour.

Six mois après, les deux amis vinrent encore à la ville, et furent bien étonnés de trouver la maison du cordier dans le même état.

— Qu'est-ce à dire ? lui demanda le riche. A quoi tout cet argent a-t-il passé ?

Le cordier leur raconta le malheur qui lui était arrivé, et sut si bien toucher le cœur du riche, que celui-ci lui donna encore deux cents louis d'or.

Le pauvre cordier dépensa encore dix louis d'or à acheter ce dont il avait besoin, et sans rien dire à sa femme il cacha le reste de l'argent au fond d'un pot plein de son.

Quelques jours après la femme du cordier, voulant saler sa soupe, s'aperçut que la salière était vide. Comme elle n'avait pas le sou, elle alla prendre le pot de son, et le porta à l'épicier qui lui en donna un kilo de sel. Le lendemain matin, le cordier alla voir si le pot de son était à sa place, et ne le voyant pas, il demanda à sa femme ce qu'elle en avait fait.

— Je l'ai porté à l'épicier pour avoir du sel.

— Malheureuse ! qu'as-tu fait ! dit le mari,

et il lui raconta l'histoire de l'argent caché.

Ils n'osèrent pas aller redemander le pot, de peur de se rendre suspects, et ils continuèrent de porter leur croix sans se plaindre à personne.

Six mois après, les deux amis se rendirent encore à la ville et furent plus étonnés encore de ne pas trouver le moindre changement à la maison du cordier.

— Voilà qui est trop fort ! s'écria le riche. Vous êtes un ingrat, et je n'aurai garde de vous secourir à l'avenir.

Le cordier avait beau jurer que ce n'était pas sa faute, et qu'il n'a pas dépensé l'argent mal à propos, il ne fut point cru, et les deux amis s'en allèrent fort mécontents.

— Voyez-vous, mon ami, dit alors le pauvre, l'argent ne vaut rien sans la bénédiction de Dieu.

En traversant la cour le pauvre trouva sur son chemin un morceau de plomb. Il le ramassa, se retourna, et cria au cordier :

— Voici un morceau de plomb ; tôt ou tard vous pourrez vous en servir.

Le cordier prit le plomb et le mit machina-

lement dans un tiroir. Au bout de quelques semaines, la voisine vint chez le cordier et lui dit :

— Cher voisin, n'auriez-vous pas un morceau de plomb à me donner. Mon mari en aurait besoin pour raccommoder son filet. Le premier poisson qu'il prendra sera pour vous.

Alors le cordier se ressouvint du morceau de plomb qu'il avait mis dans le tiroir ; il alla le chercher et le donna à la voisine.

Le lendemain, celle-ci leur apporta un gros brochet. Pour le préparer la femme l'ouvre. et fut bien étonnée de trouver dans l'estomac du poisson une pierre brillante, grosse comme une noix.

A la vue de la belle pierre, les enfants se mirent à crier à tue-tête :

— Donnez ! mère. A moi ! Non à moi ! Non à moi !

Chacun voulait avoir la pierre:

Attiré par les cris aigus, l'orfèvre dont la boutique était à deux pas, vint voir ce qu'on avait à faire un pareil bruit.

— Ce n'est rien, dit la pauvre femme, je viens de trouver dans l'estomac de ce poisson

une belle pierre. C'est pour l'avoir que ces garnements ont fait tant de bruit.

L'orfèvre examina la pierre et en offrit dix louis d'or. C'était un beau diamant qui en valait mille fois autant.

Sur ces entrefaites, le mari rentra, prit le diamant et alla tout droit le vendre au roi.

Deux années s'étaient écoulées. Un jour les deux amis convinrent d'aller à la ville pour voir ce que faisait le cordier.

A la place de l'ancienne maison à demi construite, ils trouvèrent un magnifique palais.

Ils s'informèrent à qui il appartenait, et ayant appris que le pauvre cordier d'autrefois était devenu l'homme le plus riche de la ville, ils allèrent le voir.

On dîna ensemble, et à table le cordier leur raconta comment il devait toute sa fortune au misérable morceau de plomb que le pauvre lui avait donné.

— Et les quatre cents louis d'or que je vous ai donnés, ne les avez-vous pas retrouvés ? demanda le riche avec un air d'incrédulité.

— Non. Et je prends Dieu à témoin que j'ai dit vrai.

En ce moment entrèrent les trois fils du cordier. Ils apportèrent un nid qu'ils venaient de trouver en passant par la forêt.

— Tiens ! s'écria le cordier qui avait examiné le nid, voilà mon bonnet et les cent quatre-vingt-dix louis d'or dedans.

Quelques moments après, le cocher entra et dit :

— Monsieur, je suis allé chez le marchand d'à côté pour acheter de l'avoine comme vous me l'aviez ordonné. Mais il n'en a pas en ce moment. Il nous en enverra demain. Voici un peu de son qu'il m'a donné pour le faire manger aux chevaux en attendant.

— Tiens, tiens ! dit le cordier, mais c'est notre pot.

Vite il le prit, en jeta le contenu, et trouva au fond du pot les autres cent-quatre-vingt-dix louis d'or.

Tout confus, le riche dit alors à son ami :

— Je me rends. Je vois maintenant que l'argent ne vaut rien sans la bénédiction de Dieu.

(Coll. A. Benedek.)



LE PRINCE AMBROISE

Il y avait une fois un roi qui avait trois fils. Tous les trois étaient beaux, hardis et forts comme des Samsons.

Le pauvre roi était en proie à un chagrin continuel, car chaque vendredi il lui fallut donner soixante-dix garçons aux trois Dragons qui menaçaient le pays.

Un jour. le roi dit à ses fils :

— Il n'y aura bientôt plus de soldats dans mon pays ; que deviendrons-nous ? Nous serons honteusement chassés par nos ennemis.

Alors les trois princes résolurent de tuer les Dragons. Mais cette résolution ne fit qu'augmenter le chagrin du roi. D'abord il ne voulut pas les laisser partir, mais ils insistaient tant que le roi finit par consentir à ce que les deux aînés partissent.

— Quant à toi, mon enfant, dit-il au troisième, tu es trop jeune et peu aguerri pour t'exposer à de pareils dangers.

Voilà donc les deux aînés partis.

N'oublions pas de dire que le plus jeune, qui s'appelait Ambroise, avait une fée pour marraine, qui, lors du baptême de son filleul, lui fit cadeau d'un œuf triangulaire. Jusqu'à l'âge de sept ans, le prince porta cet œuf dans le creux de l'aisselle, et le dernier jour de la septième année on en vit sortir un Cheval-Volant au poil d'argent, à trois têtes et à cinq pieds. C'était le coursier d'Ambroise.

Lorsqu'il vit partir ses deux frères, Ambroise se mit à pleurer amèrement et s'en alla à l'écurie.

— Qu'as-tu à pleurer ainsi toutes les larmes de tes yeux ? lui demanda son cheval.

Ambroise lui raconta ce qui causait son affliction.

— Cesse de pleurer, cher maître, dit alors le Cheval-Volant. En ce moment ton père souffre d'un mal de dents terrible. Va-t'en lui dire que le roi des Herbes t'a dit que sa douleur ne passerait que lorsqu'il t'aura permis de rejoindre tes frères.

Le prince fit ce que le Cheval-Volant lui avait dit, et le roi, dont la douleur devenait de plus en plus cuisante, s'écria enfin :

— Eh bien! pars, mon enfant, et que le Bon Dieu te bénisse.

Plein de joie, Ambroise alla annoncer la bonne nouvelle à son ami le Cheval-Volant, qui lui dit alors :

— Dans le jardin il y a un vieil arbre creux. Dans cet arbre il y a une vieille selle et une bride. Va les chercher, puis nous pourrons partir.

Ce qui fut dit fut fait.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent à l'auberge qui se trouvait près du pont de cuivre. Sous le pont de cuivre demeurait le Dragon à sept têtes.

En entrant dans l'auberge, Ambroise y trouva ses deux frères, mais ils ne le reconnurent pas, car, avant leur départ, le Cheval-Volant l'avait rendu dix fois plus beau qu'il ne l'était auparavant.

Les deux aînés lièrent conversation avec Ambroise, et furent bien aise d'apprendre que, lui aussi, était venu pour tuer les Dragons. Le soir venu, on se coucha. Les deux aînés dormaient profondément, tandis qu'Ambroise, impatient de faire bataille, ne dormait que d'un œil.

De grand matin le Cheval-Volant réveilla son maître en lui disant :

— Partons vite faire bataille avec le Dragon, dont la force va croissant à mesure que le jour avance.

Les voyant venir, le monstre s'écria :

— Te voilà enfin, Ambroise. Il y a longtemps que je t'attends pour faire bataille avec toi.

Sans même répondre, Ambroise dégaîna et, comme il n'y allait pas de main morte, il eut bientôt coupé les sept têtes au Dragon.

Le Dragon avait sept chevaux au poil d'argent qu'Ambroise alla attacher dans l'écurie de l'auberge.

A leur réveil, les deux aînés se rendirent sur le pont de cuivre, et furent bien surpris d'y trouver le Dragon ayant toutes ses têtes coupées. Ils rentrèrent donc à l'auberge où ils trouvèrent leur ami, qui leur fit cadeau des sept chevaux au poil d'argent qu'il avait ramenés de l'antre du Dragon.

Le lendemain, ils arrivèrent à l'auberge, qui se trouvait près du pont d'argent, sous lequel demeurait le Dragon à huit têtes, que le jeune

prince tua, comme il avait tué celui de la veille. Puis, prenant les huit chevaux du monstre, il alla les attacher dans l'écurie de l'auberge et les offrit à ses frères.

Le surlendemain, avant le lever du soleil, Ambroise tua le Dragon à neuf têtes, qui demeurait sous le pont d'or. Ce monstre avait neuf beaux chevaux. Ambroise les emmena aussi, et les donna à ses frères. Il leur donna aussi son Cheval-Volant, sûr de le retrouver, quand il serait de retour dans la maison paternelle.

Là-dessus on se sépara, et les deux aînés se hâtèrent d'aller annoncer la bonne nouvelle à leur père.

Resté seul, Ambroise fit une culbute, et l'instant d'après il était changé en un lièvre ; car il faut que vous sachiez que sa marraine lui avait appris tous les secrets de la magie.

Non loin du pont d'or se trouvait un palais de diamant, dans lequel demeuraient les épouses des trois Dragons.

Dans le jardin qui entourait le château, les trois femmes se désolaient de la mort de leurs maris. Le prince, sous sa forme de

lièvre, sauta sur les genoux de la femme du Dragon à sept têtes. Celle-ci se mit à le caresser, tout en disant à ses compagnes :

— Le prince Ambroise a tué mon mari, mais je me vengerai. Dès aujourd'hui je me changerai en un poirier. Les fruits délicieux que je porterai répandront un parfum agréable à cent lieues à la ronde, et tous ceux qui viendront manger les fruits de ce poirier mourront de la peste. Pourvu que le prince Ambroise n'en sache rien, car s'il allait faire une entaille à ma racine, il n'y aurait point de peste.

Alors le petit lièvre sauta sur les genoux de la femme du Dragon à huit têtes. Elle le caressa et dit :

— Moi aussi, je ferai tout mon possible pour que la peste ravage le pays. Je me changerai en une fontaine, et quiconque aura bu une seule goutte de mon eau, mourra d'une mort terrible. Pourvu que le prince Ambroise n'en sache rien, car un seul coup d'épée donné dans mon eau me ferait tarir.

Alors le petit lièvre sauta sur les genoux de la femme du Dragon à neuf têtes qui dit :

— Moi, je me changerai en une ronce; mes filaments se répandront sur tout le globe terrestre, et quiconque aura marché dessus mourra d'une mort terrible. Mais si le prince Ambroise coupait deux de mes filaments, je perdrais aussitôt mon pouvoir.

Alors le petit lièvre sauta à terre et se sauva à toutes jambes. Mais en chemin il rencontra une vieille sorcière, la mère des trois Dragons. Elle reconnut le prince Ambroise, poussa un cri pareil au sifflement d'un serpent, et s'écria :

— Mais c'est le prince Ambroise !

Et elle se mit à poursuivre le lièvre.

Lorsqu'il eut rejoint ses frères, il reprit sa forme première, et monta sur son Cheval-Volant en s'écriant :

— Sauvons-nous, mes amis, sinon, c'en est fait de nous.

Au bout d'un quart d'heure, ils aperçurent, au bord du chemin, un beau poirier dont les poires répandaient un parfum des plus agréables.

— Arrêtons-nous un moment pour nous rafraîchir un peu, dit l'aîné.

— Ne touchez pas à ces poires, s'écria Ambroise. C'est un fruit empoisonné qui donne la mort.

Puis il descendit de son cheval et fit une entaille à la racine du poirier. L'instant d'après l'arbre était tout desséché.

Ils continuèrent leur route et arrivèrent près d'une claire fontaine. Les deux aînés descendirent pour se désaltérer ; mais d'un seul coup d'épée Ambroise changea en sang l'eau de la claire fontaine.

Plus loin encore, Ambroise aperçut les filaments de la ronce : il en coupa deux, et toutes se desséchèrent aussitôt.

La vieille sorcière n'était plus qu'à quelques centaines de pas derrière eux. Alors Ambroise dit à ses frères :

— Vous n'avez plus rien à craindre. Continuez votre route, moi je vais me cacher dans l'atelier de forgeron que je vois là-bas.

Ambroise entra dans l'atelier et dit au forgeron :

— Cachez-moi dans votre atelier, pour l'amour de Dieu. Une vieille sorcière va venir vous demander si vous ne savez pas de mes nouvelles.

— Soyez tranquille, mon jeune ami, dit le forgeron.

La sorcière ne tarda pas à venir, mais le forgeron lui dit qu'il n'a vu passer personne, et la méchante femme partit en proférant des menaces.

Comme il faisait très chaud dans l'atelier, Ambroise alla, vers le soir, faire un tour dans la forêt. Tout en se promenant, il vit venir à lui une vieille femme, laide à faire peur, assise dans une petite voiture attelée de deux chats.

— Vieille, vous avez là un attelage bien drôle, lui dit le prince.

— Certes, ce ne sont pas des chevaux, mais l'agilité de mes deux chats exciterait l'envie des plus beaux coursiers. Viens t'asseoir auprès de moi, je vais te faire faire un tour.

Ambroise eut l'imprudence de s'asseoir dans la voiture. La vieille femme, qui n'était autre que la mère des trois Dragons, donna un coup de fouet aux deux chats qui partirent aussitôt comme l'éclair. Arrivée à un grand trou, la voiture y tomba, et l'instant d'après tout l'attelage se trouva à l'enfer.

— Je te tiens ! s'écria la vieille.

Puis elle l'enferma dans une tour noire qui avait sept portes de fer, et en s'en allant, elle lui dit :

— Le jour que tu te seras décidé à m'épouser, tu pourras sortir d'ici, et je consentirai même à ce que tu ailles voir ton père et tes frères.

— Plutôt mourir que d'épouser une vilaine créature comme toi, répondit le pauvre prince.

Un jour que la sorcière était absente, la fille de chambre alla trouver Ambroise dans son cachot, et elle lui dit :

— Si tu m'en crois, tu consentiras à épouser la vieille sorcière. C'est là le seul moyen de nous délivrer tous deux, car sache que je suis une princesse. Le royaume de mon père se trouve près de l'entrée de l'enfer. Un jour que je me promenais par là, la méchante créature m'a enlevée.

Ambroise, tombé amoureux fou de la jeune personne, qui était belle comme un astre, épousa la vieille sorcière, et sut si bien l'enjôler qu'elle finit par lui trahir son secret.

— Dans la forêt, lui dit-elle un jour, il y a un sanglier; dans la tête de ce sanglier il y a

un lièvre; dans la tête de ce lièvre il y a une colombe; dans la tête de cette colombe il y a un ver noir et un ver luisant. Ma vie est dans le ver noir, et ma force dans le ver luisant.

Le lendemain matin, Ambroise, profitant de l'habitude qu'avait la vieille sorcière de dormir la grasse matinée, alla dans la forêt et ne fut pas long à rencontrer le sanglier, qu'il terrassa d'un coup de fusil. Puis, s'emparant du lièvre et de la colombe, il prit la boîte et écrasa les deux vers qui étaient dedans.

A son retour au château, il trouva la vieille morte dans son lit.

— Nous voilà débarrassés de la vieille, dit alors le prince à la belle princesse ; mais comment allons-nous faire pour sortir d'ici ?

— Ne t'en mets pas en peine, répondit la princesse. Là, dans ce placard, il y a une verge d'or. Un seul coup de cette verge changera le palais en une pomme d'or, puis nous allons monter dans la petite voiture de la sorcière, nous fouetterons les chats avec la verge d'or, et ils nous transporteront sur la terre.

Tout arriva comme l'avait prédit la princesse. Ils furent transportés dans le pays du

père de la princesse. Grâce à la verge d'or, ils changèrent la pomme d'or en un magnifique palais, puis ils allèrent trouver le père de la princesse, à qui ils racontèrent tout.

On envoya chercher toute la parenté. Le lendemain, on célébra la noce, qui dura sept semaines, et tous vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LE PRINCE VERT

Il y avait une fois un roi, le roi Vert, qui avait trois filles.

Un jour, s'étant mis en colère contre ses filles, qu'il n'aimait pas, il s'écria :

— Puisse le diable les emporter toutes les trois !

Il n'eut pas plus tôt proféré ce blasphème que le diable arriva sous la forme d'un tourbillon, et emporta les trois princesses.

Le roi se repentit aussitôt de ce qu'il venait de dire. Il devint triste, pleura jour et nuit, et ne se consola que lorsque sa femme lui donna trois petits garçons.

Les princes, qui ignoraient le triste sort de leurs sœurs, entendaient souvent dire à leur père :

— Hélas ! que ne puis-je redevenir jeune !

Un jour ils allèrent trouver leur père et lui dirent qu'ils ont résolu d'aller à la recherche de l'eau qui rend la jeunesse.

— Partez, mes amis, dit le roi, et que le Bon Dieu vous protège.

Le lendemain matin, les trois princes partirent sur leurs trois chevaux au poil d'or.

Vers le soir, ils arrivèrent à une auberge, où ils s'arrêtèrent pour manger un morceau, et pour y passer la nuit.

Les deux aînés se plaisaient tant à l'auberge, qu'ils ne voulurent pas se mettre en route le lendemain matin. Le plus jeune, qui s'appelait le Prince Vert, avait beau leur dire qu'il fallait marcher bien loin pour arriver à la fontaine des fées, ils n'y firent pas attention, et lui dirent :

— Vas-y seul, si tu es pressé.

Le Prince Vert partit seul, et au bout de sept heures il arriva dans une épaisse forêt. Au milieu de cette forêt il trouva une maisonnette habitée par un ermite.

Il salua poliment l'ermite, qui lui demanda ce qu'il venait faire dans ce lieu désert.

— Je cherche la fontaine des fées pour avoir l'eau qui rend la jeunesse, répondit le prince.

— Voilà une entreprise bien dangereuse, dit l'ermite ; mais, pour t'aider, je t'offre mon

cheval gris, qui est le frère du cheval des diables. Il t'emportera où tu voudras. Si tu réussis, tu me donneras, en revanche, quelques gouttes de ton eau.

— C'est entendu, dit le prince.

Puis il monta sur le cheval gris, qui était un cheval volant, et il partit comme un éclair.

Au bout de quelques minutes, le cheval volant se mit à parler :

— Avant d'aller à la recherche de la fontaine des fées, il faut que tu délivres tes trois sœurs. Car sache que ton père avait trois filles, et toutes les trois ont été emportées par le diable. D'abord nous irons voir ta sœur aînée. Quand son mari aura appris que tu comptes aller chercher l'eau qui rend la jeunesse, il te priera de lui en apporter quelques gouttes, à lui aussi. Tu le lui promettras, à condition qu'il te donne la couverture de son lit. Cette couverture a le pouvoir de rendre invisible celui qui s'en enveloppe.

Cela dit, le cheval volant s'éleva dans les airs et après une heure de vol rapide il descendit et déposa son maître à la porte d'un château de diamant.

— C'est ici que demeure ta sœur aînée. Fais ce que je t'ai dit, et viens me rejoindre dans le pré de soie où je vais paître en attendant.

Le diable ne fut pas peu surpris de trouver son beau-frère en tête-à-tête avec sa femme. Mais, faisant bonne mine à mauvais jeu, il lui souhaita la bienvenue, et lui demanda ce qu'il venait faire dans ce pays.

— Je vais chercher l'eau qui rend la jeunesse, et je venais vous dire bonjour en passant.

— L'eau qui rend la jeunesse ? Il y a longtemps que j'aspire à me la procurer. Plus de cent fois j'ai essayé de m'approcher de la fontaine des fées, mais chaque fois je m'en suis revenu sans avoir rien obtenu, à cause de la chaleur infernale qui se répand à cent lieues à la ronde. Cependant, si tu allais réussir, tu m'obligerais infiniment de m'en apporter quelques gouttes, que je t'achèterais au poids de l'or.

— Je n'ai que faire de ton or, mais je suis tout prêt à t'en apporter quelques gouttes, si tu me donnes la couverture de ton lit.

Bien qu'il lui en coûtât gros de se séparer de sa couverture magique, le diable finit par la céder à son beau-frère.

Le prince alla rejoindre son cheval dans le pré de soie, et une heure après ils arrivèrent au château de la seconde de ses sœurs. Alors le cheval dit à son maître :

— Ton beau-frère va te promettre monts et merveilles, si tu lui apportes quelques gouttes de l'eau qui rend la jeunesse. Mais ne lui demande que la bague qu'il porte à son petit doigt. Cette bague a le pouvoir de te réveiller chaque fois qu'un danger te menace en dormant.

Le prince fit ce que le cheval volant lui avait recommandé de faire, et son beau-frère, bien que malgré lui, lui céda la bague, car il tenait beaucoup à avoir quelques gouttes de l'eau qui rend la jeunesse.

Ils se rendirent ensuite au château de la troisième sœur, dont le mari consentit à céder à son beau-frère son épée magique, qui avait le pouvoir de défendre contre toute une armée celui qui la portait.

— Et maintenant, dit le cheval, partons pour le pays des fées.

Au bout de sept jours ils arrivèrent à la porte d'un château dont le fondement était d'argent, les murs d'or et le toit de diamant. Le château avait neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fenêtres, toutes d'or et de diamant.

— Monte dans la grande salle, maître. En ce moment la reine des fées est à table. Enveloppé de ta couverture, tu t'assiéras auprès d'elle, et mangeras à ta faim. Puis le matin, quand ta bague te pressera le doigt, lève-toi, et viens me rejoindre pour que nous allions puiser de l'eau à la fontaine.

Le prince monta dans la grande salle, s'assit auprès de la fée, et mangea et but sans être vu.

Bien qu'elle ne vît personne, la fée aperçut qu'on mangeait dans le plat. Elle s'effraya, convoqua toutes les fées, et leur ordonna de veiller à ce que personne ne s'approchât de la fontaine.

De grand matin, réveillé par sa bague, le prince alla rejoindre son cheval.

Ils partirent aussitôt, et arrivèrent bientôt sur une haute montagne où ils s'arrêtèrent un moment.

— Vois-tu là-bas ce fleuve enflammé ? dit

le cheval volant. Au delà de ce fleuve se trouve la fontaine des fées. Cramponne-toi bien à ma crinière. Nous allons monter jusqu'au ciel pour ne point être brûlés; puis, quand nous serons arrivés au-dessus de la fontaine, je m'abattrai, et avant que mes pieds aient touché le sol, tu puiseras de l'eau dans la fontaine; après quoi nous remonterons bien vite. Tout cela doit se faire en un clin d'œil, sans quoi il nous arriverait un grand malheur.

Le prince, qui avait attaché la cruche à une longue perche, puisa de l'eau dans la fontaine, avant que les pieds de son cheval eussent touché le sol, et en moins d'un instant ils furent de retour sur la haute montagne. Puis, après s'être un peu reposés, ils repartirent.

Grâce à sa couverture, le Prince Vert délivra ses trois sœurs, et les prenant en croupe ils se rendirent à la chaumière de l'ermite.

Le prince lui versa quelques gouttes d'eau sur la tête, et l'instant d'après le vieillard se trouva changé en un beau jeune homme.

Les deux frères du Prince Vert étaient rentrés depuis longtemps, et le vieux roi pleurait son fils cadet comme mort.

On sent bien quelle fut sa joie, lorsqu'il vit arriver son fils cadet et ses trois filles qu'il croyait à l'enfer.

Pour comble de bonheur, la reine des fées se présenta le lendemain à la cour du Roi Vert en disant qu'elle n'aurait ni trêve ni repos, qu'elle n'ait épousé celui qui avait puisé de l'eau dans sa fontaine.

La noce fut célébrée le lendemain, et tous vécurent longtemps heureux.

(Coll. J. Pap.)



L'OISEAU DE FEU

Il y avait une fois un pauvre homme qui avait trois fils. Pour toute fortune, ce pauvre homme avait un petit jardin. La beauté des fleurs de ce jardin était sans pareille, mais chaque nuit l'oiseau de feu emporta les belles fleurs du pauvre homme.

Le père et ses deux fils aînés avaient en vain guetté l'oiseau voleur pendant plusieurs semaines. Enfin, ce fut le tour du cadet, qui s'appelait Ladislas. L'oiseau semblait se méfier, car il n'a point paru les premiers huit jours. Le neuvième jour, au coup de minuit, il vint se percher sur le rosier sous lequel Ladislas se tenait caché.

Ladislas veut l'attraper, mais l'oiseau s'envole, laissant une de ses plumes entre les mains du jeune homme. Elle était d'un éclat éblouissant.

Alors les trois frères résolurent d'aller à la

recherche de l'oiseau de feu, et de ne pas revenir qu'ils ne l'eussent trouvé.

Au bout de sept jours, ils arrivèrent dans un beau jardin. La beauté des fleurs de ce jardin ne le cédait en rien à celle des fleurs de leur jardin à eux. Les deux aînés entrèrent pour cueillir quelques roses. Mais ils n'eurent pas plus tôt touché au rosier, que le sol s'ouvrit, un nain à longue barbe blanche sortit du gouffre, enveloppa de sa barbe les deux frères, et l'instant d'après tous les trois disparurent engloutis par le gouffre.

Resté seul, Ladislas continua sa route et arriva bientôt devant un haut rocher escarpé. Dans une des fentes du rocher était fichée une épée. Il s'approche, la retire, et ne fut pas peu surpris, lorsque, l'instant d'après, il vit sortir du rocher un dragon à sept têtes. Le monstre grinça des dents, et vint tout droit à lui. Heureusement pour Ladislas, l'épée qu'il venait de retirer était une épée magique, et le dragon eut bientôt toutes ses têtes coupées.

Alors Ladislas se lava avec le sang du dragon, et en devint fort comme un géant. Puis il entra dans l'ouverture pratiquée dans le ro-

cher. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit venir à lui un ours d'argent qui grondait d'une manière terrible.

Une lutte s'engagea entre Ladislas et l'ours d'argent. L'ours voyant qu'il finirait par succomber, se mit à parler et dit :

— Tu es le plus fort. Laisse-moi la vie, et tu n'auras pas lieu de t'en repentir. J'accomplirai tout ce que tu me demanderas.

— Je ne te demande qu'une seule chose, c'est de m'indiquer le séjour de l'oiseau de feu.

— Monte sur mon dos, dit l'ours d'argent, je t'y aurai transporté avant qu'une heure se soit écoulée.

Ladislas monta sur le dos de l'ours, qui partit comme le vent, et au bout d'une bonne demi-heure ils arrivèrent à la porte d'un château de diamant qui tournait sur un pied de canard.

— Entre dans le château, dit alors l'ours d'argent. Tous les gardes sont endormis, de sorte que tu n'as rien à craindre. Dans la grande salle tu trouveras l'oiseau de feu enfermé dans une cage de cristal. Tu n'as qu'à

l'en retirer. Mais prends bien garde de toucher à la cage, sans quoi il arriverait un grand malheur.

Ladislas monta dans le château, trouva la cage ouverte, et veut attraper l'oiseau. Mais un de ses doigts toucha par hasard la cage de cristal, qui se mit aussitôt à carillonner.

Les gardes se réveillèrent, le saisirent, et allèrent dire au roi qu'il a voulu emporter l'oiseau.

Le roi se mit en colère et voulut le faire pendre. Puis se ravisant, il lui dit :

— Je veux bien te céder mon oiseau, si tu m'amènes le cheval au poil d'argent du roi de fer.

Ladislas s'en alla dire à l'ours ce que le roi lui demandait.

— Ce ne sera pas difficile, dit l'ours. Le cheval au poil d'or du roi de fer a toujours sa selle d'or sur le dos. Prends le cheval par la bride, et surtout ne touche pas à la selle, car elle se mettrait à carillonner, et les gardes endormis se réveilleraient.

Au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent à la porte du château du roi de fer.

Ladislas fit ce que l'ours d'argent lui avait commandé de faire, mais malheureusement il toucha la selle d'un de ses doigts, et les gardes se réveillèrent.

— Tu mériterais d'être écartelé, lui dit le roi, mais je veux bien te pardonner et même te donner le cheval au poil d'or, si tu m'amènes la fille de la reine des fées.

Ladislas monta sur le dos de son ami qui le transporta aussitôt dans le pays des fées. Sans perdre un moment, Ladislas entra au château et, dans la cinquantième chambre, il trouva la fille de la reine des fées assise dans une chaise d'or. La princesse était belle comme le jour, et comme Ladislas, de son côté, était un jeune homme fort bien fait, elle consentit aisément à le suivre.

Le pauvre jeune homme se désola alors, en songeant qu'il fallait bientôt se séparer de la belle princesse, et qu'il fallait la céder au roi de fer.

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte du château du roi de fer, l'ours se mit à parler :

— Je ne suis pas fait pour vous voir souffrir, dit-il.

Puis, s'adressant à la princesse, il lui dit :

— Restez ici, et cachez-vous derrière ce gros arbre.

Cela dit, il se changea en une belle princesse, et ils entrèrent au château. Le roi tint parole et donna à Ladislas le cheval au poil d'or.

Tout heureux, Ladislas prit la belle princesse en croupe, et ils partirent comme le vent.

L'ours, profitant d'un moment de solitude, reprit sa forme première et se sauva, et lorsque le prince et la princesse arrivèrent à la porte du château où se trouvait l'oiseau de feu, l'ours y était déjà.

Alors l'ours se changea en un cheval au poil d'or, et laissant le vrai cheval attaché à un arbre, ils allèrent trouver le roi, qui remit à Ladislas l'oiseau de feu.

Ladislas et la princesse montèrent sur leur cheval, et se sauvèrent au plus vite.

L'ours qui a repris sa forme première les eut bientôt rejoint et s'adressant à Ladislas, il lui demanda :

— As-tu encore quelque chose à me demander ?

— Une seule chose : c'est que tu délivres

mes deux frères qu'un vilain nain a emportés à l'enfer.

L'instant d'après l'ours disparut, et au bout d'une heure il revint avec les deux frères de Ladislas sur son dos.

Le lendemain, ils arrivèrent dans la maison paternelle. L'oiseau de feu ne ravagea plus les belles fleurs du jardin. Et comme par leur rareté, ces fleurs étaient d'une grande valeur, la famille s'enrichit de plus en plus, et tous vécurent longtemps heureux. Il va sans dire, qu'on dorlotait l'ours d'argent, et qu'on le traitait comme un membre de la famille.

(Coll. Kalmany.)

Autre Version

Il y avait une fois un roi qui avait un beau jardin. Au milieu de ce jardin, il y avait un pommier tout blanc de fleurs, et dont les pommes étaient rousses comme de l'or. Mais tous les ans, quand les pommes de cet arbre étaient près de mûrir, il venait chaque nuit un voleur qui les cueillait et les emportait.

Le roi avait trois fils. Un jour il leur dit :

— Mes enfants, j'ai bien du chagrin. Chaque nuit il vient quelqu'un qui me vole mes pommes. Pour bien faire, il faut que vous gardiez le pommier.

— C'est moi qui le garderai, dit l'aîné.

Ce qui fut dit fut fait.

Le soir, il alla s'asseoir sous le pommier pour guetter le voleur. Mais voilà que, sur le premier coup de minuit, une grande lumière se répandit qui fit sauver le fils aîné du roi.

Le matin, le roi alla faire son tour de jardin, et voyant que les plus belles pommes étaient cueillies, il devint plus triste encore.

Le lendemain soir, le second des fils alla faire sentinelle. Mais il ne fut pas plus heureux que son frère aîné.

Le pauvre roi n'en pouvait plus de tristesse.

Le surlendemain soir, ce fut le plus jeune qui se chargea d'attraper le voleur en disant :

— Mes frères sont des poules mouillées ; moi, je ne perdrai pas mon temps comme eux.

Au premier coup de minuit, une grande lumière se répandit dans le jardin, mais le

jeune prince ne s'enfuit pas; il se cacha derrière le pommier pour voir ce qui arriverait.

L'instant d'après un superbe oiseau au plumage d'or vint se percher sur le pommier.

Doucement, bien doucement, le jeune prince grimpa sur l'arbre et saisit l'oiseau par la queue en s'écriant :

— Attrapé! attrapé!

Mais l'oiseau se débattait tant qu'il réussit enfin à s'envoler, laissant une de ses plumes entre les mains du prince.

Dès la pointe du jour, le fils du roi se précipita dans la chambre de son père, et lui montra la plume d'or de l'oiseau voleur qui venait chaque nuit cueillir les pommes d'or.

Le roi ne se lassa point d'admirer la belle plume.

Enfin il dit à ses trois fils :

— Je n'aurai ni paix ni repos, que vous ne m'ayez apporté l'oiseau aux plumes d'or. Celui d'entre vous qui me l'aura apporté, je lui donnerai la moitié de mon royaume.

L'aîné et le second de ses fils partirent dès le lendemain à la recherche de l'oiseau aux plumes d'or.

Ils marchèrent loin, bien loin, plus loin encore; enfin ils arrivèrent à un carrefour.

Il s'arrêtèrent pour consulter quel chemin il fallait prendre.

En ce moment ils virent venir à eux un loup au poil d'argent, qui leur dit :

— Donnez-moi vos chevaux, et je vous dirai le chemin que vous devez prendre.

— Décampe vite, insolent que tu es, ou gare le fusil, s'écrièrent-ils.

Le loup disparut au plus fourré du bois.

Les deux frères prirent à droite et marchèrent loin, bien loin, pendant plus de deux ans.

Dans son palais, le vieux roi était bien impatient de savoir des nouvelles de l'oiseau aux plumes d'or.

Un jour, le plus jeune de ses fils lui dit :

— Père, laisse-moi partir. Je vais aller à la recherche de mes frères, et t'apporter l'oiseau, l'oiseau qui a des plumes d'or.

— Je suis vieux, dit le roi. Si tu m'abandonnes, que vais-je devenir, tout seul, dans mon palais ? Il ne faut pas que cela soit.

Mais le jeune prince insista tant que le roi finit par consentir.

Il alla loin, loin; enfin il arriva à un carrefour.

Il s'arrêta, ne sachant pas quel chemin prendre.

Tout à coup il vit venir à lui le loup au poil d'argent, qui lui dit :

— Donne-moi ton cheval, et je te dirai si tu dois prendre à droite ou à gauche.

Il hésita un moment, mais il finit par donner le cheval au loup.

En un clin d'œil le loup avait dévoré la pauvre bête, puis il dit :

— Ton service te sera payé. Comme tu n'as plus de cheval, monte sur mon dos.

Le jeune homme monta à cheval sur le dos du loup, et ils partirent comme un éclair. Au bout de sept heures, ils arrivèrent devant la porte d'un jardin entouré d'une grille d'or.

— Au beau milieu de ce jardin, dit le loup, il y a un pommier aux feuilles d'or. Sur ce pommier tu trouveras l'oiseau. Tu n'as qu'à le prendre, il ne s'envolera pas. Mais garde-toi bien d'arracher une feuille du pommier, autrement il arriverait un grand malheur.

Les gardes endormis se réveilleraient, et c'en serait fait de toi.

— Loup, tu seras obéi, dit le prince.

Doucement, bien doucement, il se glissa dans le jardin; il trouva sur le pommier l'oiseau enfermé dans une cage d'or. Il prit la cage et dit :

— Bah, je puis bien prendre une feuille, ça n'éveillera pas les gardes.

Mais à peine eut-il arraché la feuille, que le pommier se mit à carillonner si fort, si fort, que tous les gardes se réveillèrent. Le prince fut saisi et conduit devant le roi à la barbe de cent toises de long.

Le roi ayant appris ce qui s'était passé, s'écria :

— Qu'on jette en prison ce rien qui vaille, en attendant que je le fasse pendre.

— Roi, vous avez tort de me traiter de rien qui vaille, car je suis de sang royal, et si j'ai voulu vous enlever votre oiseau, c'est qu'il a emporté nos pommes d'or.

— Si tu es de grand sang, je veux bien te pardonner et te donner l'oiseau d'or, mais à condition que tu me ramènes le cheval

au poil d'or que le dragon à sept têtes m'a ravi.

Triste, le prince s'en alla rejoindre son compagnon, le loup.

— Tu m'as désobéi, dit le loup, mais tout n'est pas perdu. Monte sur mon dos. Dans une heure nous serons à la porte du château du dragon à sept têtes. Entre dans l'écurie, tu y verras le cheval au poil d'or et quantité de selles, toutes plus belles les unes que les autres ; derrière la porte tu en trouveras une qui est toute déchirée. C'est celle-là que tu mettras sur le dos du cheval au poil d'or. Entends-tu ?

— Loup, tu seras obéi, dit le prince, et il entra dans l'écurie où il trouva le cheval et les selles, tout comme le loup le lui avait prédit. Mais au lieu de prendre la vieille selle usée, il prit la plus belle, et la mit sur le dos du cheval. Au même instant, il entendit un grand fracas, et le dragon à sept têtes parut devant lui.

— Que viens-tu faire ici ? dit le monstre ; le temps de dire un *Pater*, et je te dévore, misérable que tu es !

— Tu peux bien me dévorer sans me traiter de misérable ; sache que je suis de sang royal, et que c'est le vieux roi, à la barbe de cent toises, qui m'a envoyé ici pour t'enlever le cheval au poil d'or.

— Si tu es de sang royal, je veux bien te pardonner et te donner le cheval au poil d'or, pourvu que tu ramènes la princesse aux cheveux d'or, que m'a ravie mon frère le dragon à douze têtes.

Plein d'angoisse, le prince sortit du château pour rejoindre son compagnon.

— Malheureux, dit le loup, tu m'as encore désobéi. Monte sur mon dos, et quant à ramener la princesse aux cheveux d'or, je m'en charge moi-même.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent devant le château du dragon à douze têtes.

Le loup entra, et au bout d'un quart d'heure il revint, suivi de la princesse aux cheveux d'or.

— Prends la princesse en croupe, dit-il au prince, et partons vite.

Ce qui fut dit fut fait.

Tout à coup le loup s'écria :

— Entendez-vous ce bruit pareil à un ouragan ? C'est le dragon qui est à nos trousses. Descendez vite, et allez vous cacher dans cette forêt.

Le prince et la princesse obéirent, et le loup se changea en un vieux mendiant, et s'assit au bord du chemin.

Le dragon arriva essoufflé, et lui demanda :

— N'avez-vous pas vu passer une princesse aux cheveux d'or ?

— Ma foi, non. Mais je me souviens avoir entendu dire à mon grand-père qu'il l'avait vue passer ici il y a deux cents ans.

— Tiens ! dit le dragon, je ne croyais pas avoir dormi aussi longtemps, et il repartit.

Alors le mendiant reprit sa forme de loup, rappela le prince et la princesse, et ils continuèrent leur route.

Arrivé à la porte du château du dragon à sept têtes, le loup dit à ses deux amis :

— Toi, princesse, tu iras te cacher dans cette forêt, et attendras que le prince revienne, après quoi vous continuerez votre route. Je vous rejoindrai bien.

Là-dessus le loup, qui avait pris la forme de la princesse aux cheveux d'or, et le prince entrèrent dans le château, et la princesse alla se cacher dans la forêt.

Le dragon à sept têtes donna dans le piège, et le prince, qui reçut le cheval au poil d'or, alla rejoindre la belle princesse, et ils continuèrent leur chemin.

Quant au loup, il profita d'un moment où il était seul, et reprenant sa forme première, il eut bientôt rejoint ses deux amis.

Au bout de quelques heures, ils arrivèrent dans le pays du vieux roi à la barbe de deux cents toises, et le loup se changea en un cheval au poil d'or.

La princesse et le cheval d'or restèrent dans le bois. Au bout de quelques instants, le jeune prince arriva avec la cage dans laquelle se trouvait l'oiseau d'or, et tous deux partirent comme le vent comptant sur le loup, qui leur avait promis de les rejoindre.

Le vieux roi fit conduire le cheval au poil d'or dans le jardin, mais le loup, resté seul, prit encore sa première forme et alla rejoindre ses compagnons de voyage.

Quand ils furent arrivés au carrefour, le loup leur dit :

— Mes amis, il faut nous séparer, vos épreuves sont finies, vous n'avez qu'à rentrer dans le palais du roi.

Le prince et la princesse remercièrent le loup qui disparut aussitôt.

Comme ils étaient accablés de fatigue, ils se couchèrent et s'endormirent profondément.

Pendant qu'ils dormaient là, les deux frères aînés du prince revinrent de leurs pérégrinations. A la vue de leur frère, qui rapportait non seulement l'oiseau, mais aussi un cheval au poil d'or et une princesse plus belle que le jour, ils eurent un mouvement de jalousie, et résolurent de tuer leur frère.

Après lui avoir crevé les yeux, ils éveillèrent la princesse, et emportant la cage et le cheval au poil d'or, ils rentrèrent au château de leur père, non sans avoir enjoint à la princesse de dire que c'est eux qui l'avaient délivrée, et qui avaient apporté l'oiseau, et amené le beau cheval au poil d'or.

Leur père les crut, et n'eut plus qu'un seul désir, celui de revoir son plus jeune fils.

Le lendemain de ce jour, le loup retourna au carrefour pour voir, si le prince et la princesse étaient partis, car il avait comme un pressentiment qu'il leur était arrivé un malheur.

Ayant trouvé le pauvre prince ainsi mutilé, il alla vite chercher l'herbe qui rend la vue, et quelques heures après le prince arriva dans le château de son père.

Les deux fils aînés du roi furent sévèrement punis, le plus jeune épousa la princesse aux cheveux d'or, et ils vécurent longtemps heureux.



LE DIABLE ET LES TROIS GARÇONS SLAVES

Il y avait une fois loin, bien loin, dans le pays des Slaves, un pauvre homme qui avait trois fils.

Un jour le père leur dit :

—Je suis vieux et ne peux plus vous nourrir. Allez-vous-en voir le monde, et gagner votre pain vous-mêmes.

Puis les menant au haut d'une grande montagne, il leur montra du doigt la belle Hongrie.

— Voyez-vous ce beau pays-là ? C'est la Hongrie, le plus riche de tous les pays du monde. Pour vous donner une idée du bien-être dont on y jouit, je ne vous dirai qu'une chose : c'est que les haies des jardins y sont clayonnées de saucisses.

Puis après leur avoir enjoint d'apprendre le hongrois en chemin, il les embrassa et leur dit adieu.

En chemin, les trois garçons rencontrèrent un voyageur qui leur demanda :

— Où allez-vous, mes amis ?

— Nous allons apprendre le hongrois.

— Restez à mon service. Dans un an, vous parlerez le hongrois. Chez moi, une année se compose de trois jours.

Au bout de l'année, c'est-à-dire au bout de trois jours, ils remercièrent l'inconnu et ils continuèrent leur chemin. Ce qu'ils avaient appris de hongrois était bien peu de chose.

L'aîné n'avait appris que ces deux mots :
— Nous trois.

Le moyen avait appris à dire en hongrois :

— Pour un fromage.

Et le plus jeune :

— C'est justice.

En passant par une épaisse forêt, ils virent leur maître couché par terre. Ils s'approchent le regardent de près, il était mort.

— Mais c'est de la magie, disaient-ils. Tout à l'heure il était à la maison. Il travaillait dans son jardin. Comment a-t-il fait pour venir ici avant nous, et qu'est-ce qui peut avoir causé sa mort ?

En ce moment ils virent s'avancer vers eux un gendarme.

— Qui est-ce qui a tué cet homme ? leur demanda-t-il.

— Nous trois, répondit l'aîné.

— Et pourquoi l'avez-vous tué ?

— Pour un fromage.

— En ce cas-là, suivez-moi, que je vous fasse pendre.

— C'est justice, dit le troisième.

A peine eurent-ils fait une vingtaine de pas que le mort se leva, et partant d'un éclat de rire, il s'enfuit. Les trois gârs et le gendarme tombaient de leur haut. L'homme qui fuyait était le diable en personne.

Le gendarme rendit la liberté aux trois compagnons, qui se rendirent en Hongrie et ils s'arrêtèrent au premier jardin dont la haie était clayonnée de saucisses.

(Coll. Erdély.)



LA SORCIÈRE AU NEZ DE FER

Il y avait une fois un pauvre bûcheron veuf qui avait autant d'enfants qu'il y a de pertuis dans un crible. Cela lui faisait bien de la peine de voir ses pauvres enfants qui mouraient de faim.

Un matin, il prit sa cognée et s'en alla dans la forêt, résolu de ne pas revenir qu'il n'eût trouvé de quoi rassasier les pauvres mioches.

Tout en errant dans la forêt il aperçut une faible lumière dans l'éloignement. Il alla voir ce que c'était et trouva une maisonnette. Il entra et vit une table chargée de viandes et de vin, mais il avait beau regarder de tout côté, il ne trouva âme qui vive.

Comme il avait grand'faim, il se mit à table et mangea tout son soûl. Puis prenant sa pipe il la bourra, l'alluma et fuma en se disant :

— Rentrons vite porter tous ces bons morceaux à mes enfants, qui, certes, sont très impatients de me voir de retour.

Mais au moment qu'il allait exécuter son projet, les viandes, le pain et le vin avaient disparu, et un vilain chat noir se trouva assis au milieu de la table.

— Mais c'est de la sorcellerie! Il semble que je me sois égaré dans un séjour de diables.

— Tu as deviné juste, lui dit alors une voix.

Il se retourna et vit devant lui une vieille femme laide à faire peur et dont le nez de fer allait se piquer en terre, et fit retentir le plancher chaque fois qu'il le toucha.

— Je suis la mère du roi des diables, dit-elle: mon fils va rentrer et t'emportera à l'enfer.

Saisi d'effroi, le pauvre homme s'agenouilla et supplia la vieille sorcière de lui laisser la vie, ne fût-ce que pour l'amour des pauvres petites créatures qui mourraient de faim.

— Je veux bien te laisser la vie, si tu m'épouses, et je te promets d'être une seconde mère de tes enfants, que je ne laisserai manquer de rien.

A ces paroles, le pauvre homme faillit

tomber à la renverse. Mais vu la nécessité du cas, il en prit son parti et consentit à emmener la vieille.

Ils prirent deux sacs ; ils en remplirent l'un de pain, de vin et de lard, l'autre d'or et d'argent, puis ils se mirent en route.

Arrivés au milieu de la forêt, ils s'arrêtèrent pour se reposer un peu et manger un morceau. La vieille sorcière, heureuse d'avoir trouvé un mari, avala plusieurs verres de vin et s'endormit.

Le pauvre homme prit alors sa cognée et lui cassa le nez. Et comme toute la force de la vieille était dans son nez, elle resta là étendue et sans pouvoir remuer. Mais avant d'expirer, elle poussa un dernier cri qui fit retentir toute la forêt.

Le pauvre homme prit les deux sacs et se sauva au plus vite.

Mais le roi des diables, qui avait entendu le cri de sa mère, s'élança à son secours.

Du plus loin qu'il l'aperçut, il cria au pauvre homme :

— Dis donc, pauvre homme ! Regarde derrière toi !

Mais le pauvre homme n'en fit rien et continua de courir à toutes jambes.

Juste à l'entrée de la maison, le diable le rejoignit et se cramponnant à lui, il criait :

— Je te tiens, scélérat ! Tu mourras d'une mort terrible.

Attirés par ces cris, les enfants accoururent, et croyant que c'est leur père qui avait apporté le diable, ils se mirent à crier à gorge déployée :

— A moi le diable ! père, car j'ai bien faim.

A la vue de tant de bouches affamées le diable prit la fuite et ne revint plus jamais.

Grâce à son sac rempli d'or, le pauvre homme n'eut plus à s'inquiéter du lendemain, et tous vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



LE PRINCE MIRKO

Il y avait une fois un roi qui avait trois fils. Bien qu'ils fussent beaux et hardis tous les trois, le vieux roi ne se souciait point d'eux. Retiré dans la dernière chambre de son palais, et ne recevant personne, il était du matin au soir assis à la fenêtre. Il regardait sans cesse vers l'Orient ; sans cesse il pleurait d'un œil et riait de l'autre.

Les trois princes, qui ne comprenaient rien à cette étrange conduite de leur père, résolurent enfin de lui en demander l'explication.

— J'ai bien lieu de pleurer, leur dit-il, car aucun d'entre vous n'est fait pour être roi, quand je serai mort. Si je ris de l'autre œil, c'est que je pense à mon grand ami qui est à l'Orient, dans le pré de soie, et qui m'a promis de venir me voir quand il aurait vaincu tous ses ennemis. Le mal, c'est qu'il soit tout seul à combattre toute une armée.

— Père, dit l'aîné, dès demain je pars pour

le pré de soie; ce sera là une bonne occasion de me montrer digne de vous.

Le lendemain, l'aîné partit.

Au bout d'un an, il arriva sur le pont de cuivre, mais malgré tous ses efforts il ne put le passer, tant son cheval était rétif. Il repartit donc et, revenu au château de son père, il fut obligé d'avouer son impuissance.

— Mon cher, lui dit son père, tu es une poule mouillée. A ton âge, j'ai mis une heure pour aller d'ici jusqu'au pont de cuivre.

Le lendemain, le deuxième partit. Il ne fut guère plus heureux que son frère. Il mit un an pour arriver jusqu'au pont d'argent. Lui aussi revint confus au château de son père.

Enfin, ce fut le tour du plus jeune, qui s'appelait Mirko. Son père lui dit d'aller à l'écurie et de prendre le cheval qui lui plairait le mieux.

Le prince Mirko obéit. A l'entrée de l'écurie, il vit une vieille femme.

— Bonjour, grand'mère, dit-il à la vieille.

— Bonjour, prince. Je sais ce que tu viens faire ici. Sache que ces chevaux-là ne sont pas ton fait.

Va demander à ton père son grand cor de chasse. Tu n'auras qu'à en sonner pour voir arriver le haras au poil d'or du roi. Derrière le haras tu verras traîner une vieille jument boiteuse. — Il n'y a que cette vieille rosse qui puisse te transporter dans le pré de soie.

Cela dit, la vieille femme disparut.

Le jeune prince fit ce que la vieille lui a conseillé de faire. Il eut le cor de chasse de son père, il en sonna et vit arriver le haras au poil d'or de son père, puis il vit arriver la vieille rosse boiteuse qu'il se mit à caresser.

Le vieux cheval, qui était un cheval-volant, se mit alors à parler et dit :

— Prince, je sais bien ce que tu désires de moi. Tu veux que je te porte dans le pré de soie. Je veux bien t'obéir, mais il y a des conditions qu'il faut que tu remplisses.

— Demande-moi tout ce que tu voudras, dit le prince, et tu seras obéi.

— Va d'abord me chercher du fourrage.

— Que t'apporterai-je ? du foin ou de l'avoine ?

— Ni du foin, ni de l'avoine. Va me chercher un sac d'orge.

Mirko apporta un sac d'orge que le cheval avala avec avidité.

— Maintenant, va me chercher un sac de millet.

Mirko obéit, et le cheval mangea le millet avec la même avidité.

— Te faut-il encore quelque chose ? demanda le prince.

— Va me chercher une pelletée de braise.

Le prince obéit. Le vieux cheval n'eut pas plus tôt mangé la pelletée de braise, qu'il fut changé en un beau cheval-volant au poil d'or.

— Et maintenant, dit le cheval-volant, va demander à ton père l'épée et le mousquet dont il s'était servi, il y a cinquante ans, pour aller à la guerre, ainsi que la bride et la selle qu'on m'avait mises il y a cinquante ans.

Mirko se rendit dans la chambre de son père et lui demanda ce dont il avait besoin.

— Mon cher, lui dit le roi, il y a longtemps que je ne me suis servi de cette épée ni de ce mousquet. La rouille les aura mangés. La selle et la bride doivent être toutes déchirées. Du reste, si tu tiens à les avoir, tu les trouveras dans quelque coin de la cave.

Mirko descendit vite à la cave, où il trouva l'épée et le mousquet tout rouillés, ainsi que la selle et la bride toutes déchirées.

Vite il les porta à son cheval-volant qui souffla dessus pour faire disparaître la rouille.

— Et maintenant, mon cher maître, dit le cheval-volant, monte sur mon dos, ferme les yeux et ne les rouvre que lorsque je t'y aurai invité.

Mirko obéit, et le cheval-volant partit comme le vent.

Au bout d'une heure, il s'arrêta.

— Ouvre les yeux, dit-il. Où crois-tu que nous soyons?

— Mais il me semble que c'est ici le pont de cuivre.

— Parfaitement. Ton frère aîné a mis un an pour arriver jusqu'ici.

Après s'être reposés un peu, ils continuèrent leur voyage. Au bout d'une heure, le cheval-volant s'arrêta encore en disant :

— Où penses-tu que nous soyons, prince?

— Mais c'est ici le pont d'argent, si je ne me trompe.

— Parfaitement. Ton frère moyen a mis un an

pour arriver ici. Mais nous sommes bien loin encore du pré de soie. Ferme les yeux.

Mirko obéit.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent au pont d'or.

Lorsque Mirko ouvrit les yeux, le cheval-volant lui demanda :

— Que vois-tu ?

— Je vois au-dessous de nous comme un plat noir.

— C'est la terre, mon ami.

— Et que vois-tu devant toi ?

— Un sentier de verre avec le néant des deux côtés.

— Eh bien, cramponne-toi bien à ma crinière, car nous allons passer sur ce sentier.

La seule idée de faire ce trajet, fit frémir le pauvre prince, mais le cheval-volant le rassura en lui disant :

— N'aie pas peur, les clous de mes fers sont de diamant, il n'y a pas de danger que je glisse.

Mirko ferma les yeux, et au bout d'une heure le cheval-volant déposa son cavalier dans le pré de soie. Au milieu de ce pré se

19

trouva la tente de soie du grand ami du père de Mirko.

Le grand ami dormait dans sa tente. Au-dessus de sa tête était suspendue son épée qui tournoyait en l'air en portant des coups de tout côté. Mirko ne voulut pas le réveiller, se coucha lui aussi, et suspendit son épée au-dessus de sa tête. L'épée se mit aussitôt à tournoyer et à porter des coups de tout côté.

A son réveil, le grand ami fut bien étonné de voir le jeune étranger endormi à l'entrée de sa tente.

— Hé l'ami! lui cria-t-il, que viens-tu faire ici ?

— Je suis Mirko, fils du roi blanc, qui m'a envoyé vous chercher, car il est très impatient de vous revoir.

— Sois le bienvenu, cher ami. Entrons dans ma tente pour manger un morceau et boire un coup, car tu dois avoir faim et soif.

Comme ils trinquaient ainsi absorbés dans une conversation animée, voilà que tout à coup ils virent se précipiter dans la tente toute une armée d'ennemis.

Sans perdre contenance, ils se jetèrent sur les

intrus, et grâce à leurs deux épées, il les eurent bientôt mis en fuite. Il ne resta plus que douze cavaliers sur le champ de bataille, mais à la vue du carnage, ceux-là aussi piquèrent des deux et partirent au galop.

Le grand ami et Mirko s'élancèrent à leur poursuite, mais arrivés au pied de la montagne en cristal le grand ami arrêta son cheval en disant :

— Les clous de diamant de mon cheval sont émoussés, je ne puis aller plus loin.

Mais Mirko, sans faire attention aux paroles de son ami, continua de les poursuivre. Tout à coup les douze cavaliers disparurent à sa vue comme engloutis par la terre. Notre jeune prince cherchant à trouver l'explication de ce mystère, finit par découvrir une trappe. Quitte à périr, il s'y jeta, et l'instant d'après il se trouva dans l'enfer. Dans l'éloignement, il vit les douze ennemis qui se dirigeaient vers un palais de diamant. Il redoubla de forces, les atteignit à l'entrée du château, et en un clin d'œil les douze fuyards étaient-là étendus sur le sol et se vautrant dans leur sang.

Alors Mirko entra dans le château. Dans la

grande salle il vit une diablesse assise devant un énorme métier. — Chaque fois qu'elle jeta la navette à droite, il en sortait deux hussards et chaque fois qu'elle la jeta à gauche il en sortait deux fantassins.

Croyant intimider la méchante vieille, il coupa la tête aux soldats aussitôt qu'ils furent sortis du métier. Mais autant il en tuait, autant il en sortait du métier. Il coupa donc la tête à la vieille, mais en vain : le corps sans tête n'empêcha point la vieille de travailler.

Rouge de colère, Mirko coupa la vieille en mille morceaux, puis il la brûla avec le métier. Mais l'instant d'après, un petit os sortit de la braise, se mit à tourner avec une rapidité incroyable, et au bout de quelques minutes voilà la vieille créature ressuscitée.

Elle le supplia de lui laisser la vie en disant :

— Pour te payer de ton service, je t'indiquerai la sortie que tu ne trouverais jamais sans moi, et je te jure que mes soldats ne tourmenteront plus jamais le grand ami de ton père.

Ce qui fut dit fut fait.

La vieille lui indiqua l'endroit de la sortie et lui donna quatre clous de diamant en disant : « Garde-les bien pour t'en servir au besoin. »

Mirko monta par le trou noir, et une heure après il se trouva dans la tente du grand ami.

Celui-ci attendri par le grand service que Mirko venait de lui rendre, dit :

— Je suis vieux et las de vivre. Je t'abandonne mon pré de soie et tout mon royaume.

— Merci de votre bonté ; mais songez que c'est pour vous conduire auprès de mon père que je suis venu ici.

— C'est juste, mon ami, partons !

Puis s'attristant soudain, il ajouta : « C'est qu'il y a un obstacle. Comme vous le savez, les clous de diamant de mon cheval sont usés, je ne pourrai jamais franchir la montagne de verre. »

— Soyez tranquille. J'ai ce qu'il vous faut.

Et tirant de sa poche les quatre clous de diamant, que lui avait donnés la vieille, il alla vite ferrer le cheval du grand ami. Puis ils montèrent sur leurs chevaux, partirent comme le vent, et arrivèrent au château du roi blanc avant le soir.

Les deux amis s'embrassèrent, et on fit un grand festin qui dura huit jours pleins.

Un jour, le grand ami félicita le roi blanc de son fils :

— Mon cher, dit-il, nous avons donné bien des preuves de notre courage dans le bon temps jadis. Mais, crois-moi, la bravoure de ton fils est sans pareille.

— C'est tout ce qu'il y a de plus vrai. Il y a cependant une chose dont je le crois incapable, c'est de vaincre le Tête-de-Chien.

Piqué d'honneur par ces paroles, Mirko sella son cheval-volant et partit sans dire adieu à personne. En chemin, le cheval-volant fit tout son possible pour le dissuader d'une entreprise qui, disait-il, était, des plus dangereuses. Mais Mirko insista, ils continuèrent leur route, et le lendemain matin ils arrivèrent au château de diamant du Tête-de-Chien.

A la sixième fenêtre du sixième étage était assise une jeune fille belle comme le jour. C'était la fille du roi noir que Tête-de-Chien avait enlevée à ses parents, et qu'il tenait emprisonnée dans son château.

Ébloui par la beauté de la jeune fille, Mirko

s'élança dans la chambre où il l'avait aperçue.

— Malheureux, que viens-tu faire ici ? Tu ne sais donc pas que c'en est fait de toi, si Tête-de-Chien te trouve ici. Sache qu'il est si fort que personne jusqu'ici n'a réussi à le vaincre.

— Fort ou non, je ferai bataille avec lui, — car je t'aime et suis résolu à te délivrer.

La jeune princesse, qui, elle aussi, s'était éprise du beau Mirko, lui dit alors :

— Voici une gourde, descends à la cave, tu y trouveras un tonneau de vin. Remplis-en ta gourde, et chaque fois que tu auras trempé ton petit doigt dans cette gourde, ta force accroîtra de celle de cinq mille hommes.

Mirko remercia la princesse du bon conseil, il descendit à la cave, remplit sa gourde, et laissa couler le reste du vin pour empêcher Tête-de-Chien de s'en servir.

Bientôt après, l'ennemi redoutable arriva.

— Te voilà enfin, bout d'homme, s'écria-t-il ; je t'attendais avec impatience, car il y a plus de six cents ans qu'un rêve m'avait annoncé que tu viendrais faire bataille avec moi.

Le combat fut rude et opiniâtre, mais grâce à sa gourde, Mirko finit par tuer le monstre et le jeta dans un étang profond qui se trouvait près du château.

Transporté de joie, Mirko alla rejoindre sa fiancée qui, toute tremblante, avait été témoin de sa bravoure.

— Et maintenant, partons, dit Mirko, car mon pauvre père doit être fort en peine de moi.

Avant de partir, la belle princesse changea, par un coup de baguette, le château en une pomme de diamant et la remit à son amant.

A leur arrivée, on fit un grand festin. Le lendemain, la pomme de diamant fut changée en un beau palais, on célébra la noce, et tous vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



L'ENFANT AGÉ DE SEPT ANS

Il y avait une fois un Arménien qui prit un jour le parti d'aller chercher fortune par le monde.

Il alla loin, loin, enfin il arriva dans une épaisse forêt au milieu de laquelle s'élevait un rocher escarpé dont la cime semblait atteindre le ciel. Au bas du rocher il y avait une porte de fer qui portait plusieurs inscriptions. Il essaya de les lire et finit par déchiffrer le passage suivant : « Cette porte ne saurait être ouverte que par un enfant âgé de sept ans. »

Il continua sa route et arriva dans un village. Juste en ce moment les enfants sortaient de l'école. Il les aborda un à un, et leur demanda quel âge ils avaient.

— Moi, j'ai huit ans, dit l'un.

— Moi j'en ai neuf, dit l'autre.

Enfin il en trouva un qui avait sept ans. Tout en causant avec l'enfant, il apprit que son père était un pauvre cordonnier qui avait

douze enfants, et que ses pauvres parents avaient bien de la peine à mettre les deux bouts ensemble.

Tout content d'avoir si bien rencontré, l'Arménien se rendit chez le pauvre cordonnier et lui offrit une somme considérable, à condition qu'il lui cédât le petit garcon âgé de sept ans. Il l'adopterait et se chargerait de son éducation.

Le pauvre homme crut voir un envoyé de Dieu en la personne de l'Arménien, et accepta la proposition.

L'Arménien prit l'enfant par la main, le conduisit dans la forêt, et lorsqu'ils furent arrivés à la porte de fer, il lui dit :

— Voyons, mon cher, lis-moi un peu ce qui est écrit sur cette porte.

L'enfant obéit et lut ceci :

« On peut bien entrer par cette porte, mais elle se referme, pour ne plus s'ouvrir, si l'on reste trop longtemps dans la cave. Dans l'intérieur, un cadenas se trouve suspendu au gond de la porte. Celui qui entre n'a qu'à se l'attacher au cou. »

A peine l'enfant eût-il finit de lire, que la

porte s'ouvrit. L'Arménien demeura bouche béante, et regarda les trésors amassés dans l'intérieur de la cave. Enfin, revenu à lui, il entra. Il y avait d'abord la salle d'argent, puis la salle d'or, et puis celle de diamant.

Après avoir passé en revue tous ces trésors, il s'élança au dehors, et se souvenant du cadenas, il alla le prendre pour se l'attacher au cou. Mais le cadenas se mit à parler en disant :

— Qu'y a-t-il, cher maître?

Effrayé, l'Arménien le jeta à terre. L'instant d'après, trois cents soldats sortirent du cadenas ; ce que voyant, l'Arménien se sauva à toutes jambes.

Le petit garçon, moins poltron que son père adoptif, s'avança, prit le cadenas, le ferma et les soldats y rentrèrent aussitôt. Puis mettant le cadenas dans sa poche, il retourna dans la maison paternelle.

Son père avait beau lui demander ce qu'est devenu l'Arménien, il ne répondit point, et ne montra à personne le cadenas dont il comptait se servir plus tard.

Bien des années s'étaient écoulées. Le petit

garçon était devenu un homme ; il avait vingt ans.

Un jour, il prit une besace et un bâton, et dit à son père :

— Père, que le Bon Dieu vous bénisse. Je m'en vais voir le roi, et lui demander sa fille en mariage.

— Malheureux que tu es ! Songe donc qu'une pareille insolence t'attirerait la colère du roi.

La pauvre mère, elle aussi, fit son possible pour le retenir, mais en vain. Le jeune homme se dirigea tout droit vers la capitale, et alla se présenter au Louvre.

— Que me veux-tu ? lui demanda le roi.

— Roi, je venais te demander ta fille en mariage.

Rouge de colère, le roi s'écria :

— Mais voyez-quelle insolenee !

Puis s'apaisant peu à peu, il poursuivit :

— Soit. Je te donne ma fille, si, jusqu'à demain matin tu m'amènes six voitures chargées d'argent. Sinon, tu seras pendu.

Le jeune homme se rendit aussitôt dans la grande forêt, prit son cadenas, l'ouvrit, et les

trois cents soldats lui ayant demandé ce qu'il y avait à son service, il leur dit :

— Je veux que vous entriez dans cette cave, et que vous ameniez dans le Louvre du roi, six voitures chargées d'argent.

— Maître vous serez obéi, répondit le capitaine, et le lendemain matin, les six voitures chargées d'argent se trouvaient dans la cour du roi.

Le lendemain, le roi lui demanda six voitures chargées d'or, et le surlendemain six autres chargées de diamants.

Grâce à son cadenas, le jeune homme exécuta tous les ordres du roi.

Impatient de se voir ainsi déjoué, le roi lui dit :

— Je t'imposerai une dernière épreuve. Je veux que demain matin, il y ait un pont d'or devant mon château, que ce pont d'or soit bordé de gros arbres, et que le jour ne pénètre dans mon château que quatre heures après le lever du soleil.

L'ordre fut exécuté de point en point. Alors le roi, qui ne voulut pas manquer à sa parole, consentit à donner au jeune homme sa fille en mariage. La noce fut célébrée le lendemain et

les mariés vécurent heureux pendant quelques années.

Je ne sais trop comment, l'Arménien apprit un jour comment le fils du cordonnier avait fait fortune. Un jour que le mari de la princesse était allé à la chasse, il alla se présenter au château en disant à la princesse que son mari l'avait chargé de peindre les chambres du château. La princesse le laissa entrer, et tout en parcourant les chambres, regardait de tout côté et finit par apercevoir sur une table le cadenas magique.

Vite il le prit et se l'attacha au cou.

— Qu'y a-t-il pour ton service maître, dit le cadenas.

— Je veux que ce château soit transporté au delà de la Mer-Salée.

Ce qui arriva aussitôt.

A son retour, le pauvre mari ne trouva ni femme, ni château, ni cadenas.

Plein d'affliction, il partit à la recherche de sa femme et de son château.

Tout en cheminant, il aperçoit un renard. Il prend son fusil pour le tuer. Mais le renard s'arrêta en disant :

— Ne me tue pas, jeune homme affligé ! Ton bienfait ne sera pas perdu.

Il laissa la vie au renard, se lia d'amitié avec lui, et continua sa route.

Quelques pas plus loin, ils rencontrèrent un loup. Vite il prend son fusil pour le tuer.

— Laissez-moi la vie, dit le loup, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Il remit son fusil, se lia d'amitié avec le loup, et continua sa route.

Au bout de sept ans, ils arrivèrent au bord de la Mer-Salée. Là le jeune homme monta sur le dos du loup, le renard se cramponna à la queue du loup, et ils traversèrent la mer.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'autre rivage, le loup dit adieu à son maître. Le renard alla chercher l'eau soporifique, et la remit à son bienfaiteur pour s'en servir au besoin. Puis le remerciant de lui avoir laissé la vie, il partit.

Tout près du rivage, le jeune homme aperçut son château. On sent bien s'il était heureux. Et sa femme donc !

— Mais comment allons nous faire, pour nous débarrasser de l'Arménien, dit la femme.

Le cadenas, il ne le quitte pas d'un instant, il le porte toujours sur lui.

— Laisse-moi faire, dit le mari. Nous mettrons quelques gouttes de cette eau dans son vin pour l'endormir.

Ce qui fut dit fut fait.

A son retour, l'Arménien fit bonne mine à mauvais jeu, et le soir venu, on se mit à table.

Après avoir avalé le premier verre de vin, l'Arménien s'endormit profondément. Sa femme lui prit le cadenas dans sa poche, et l'instant d'après, les époux firent transporter leur château en face de celui du vieux roi.

Le roi, qui les croyait morts depuis longtemps, donna une grande fête, et tous vécurent longtemps heureux.

(Coll. A. Benedek.)



TABLE DES MATIÈRES

LÉGENDES DIVERSES

LÉGENDES CHRÉTIENNES

LÉGENDES NATIONALES

CONTES DIVERS

CHALON-SUR-SAONE. — IMPRIMERIE DE L. MARCEAU

99762

AnF Les littératures populaires de toutes les nations.
L7777 Vol.36.- Klimo, Michel (comp.) - Contes & légendes
de Hongrie.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

